

COMMANDOS DE LA NUIT

JACQUES JOLFRE



Préface de
**Norbert
Casteret**

OUARNEDE
Aventure

JACQUES **JOLFRE**

COMMANDOS DE LA NUIT

(ou l'exploration du gouffre du Pont de Gerbaut,
le 3^e abîme le plus profond du monde)

Cet ouvrage a été écrit par Jacques Jolfre quelques années après cette incroyable exploration.

Ce manuscrit n'a jamais été édité.

Isabelle Jolfre, sa nièce, nous a confié ce manuscrit que nous avons retranscrit dans son originalité, le style de Jacques Jolfre a été ainsi respecté.

Nous tenons à remercier chaleureusement Isabelle pour nous avoir permis d'accéder aux archives de son oncle.

Nos remerciements s'adressent également à Michel Soula pour les légendes des photographies et à Claire Flahaut pour la relecture.

«**Récits d'explorations**»

Collection dirigée par Sylvestre Clément

OUARNEDE
—Aventure

À Norbert Casteret,
mon Maître et Ami,
à qui je dois ma passion pour le monde souterrain,
ce gage de mon admiration
et de ma reconnaissance

À René Laffranque et à Claude Naves
À Christian Rey, Guy Prince et Jean Garcia,
mes amis, qui ont vécu, avec moi, une si merveilleuse
aventure dans le gouffre du Pont de Gerbaut...

«Essayons tous les chemins, scrutons toutes les murailles, sondons
tous les abîmes...
Arrière, donc, les pusillanimes et les sceptiques, les pessimistes et
les tristes, les fatigués et les immobilistes !
La vie est perpétuelle DÉCOUVERTE...»

TEILHARD DE CHARDIN

«Toutes les montagnes de France sont connues, mais il y a encore
dans notre beau pays des gouffres, des cavernes à trouver et à
inventorier ; comment ne pas en rêver ?
Découvrir, connaître, croire à la chance, forcer le destin, ne pas
douter que de grandes réalisations soient possibles même si elles
dépassent nos pauvres conceptions ; croire en la force divine et en
la valeur humaine ; être assoiffé de recherches !
Voilà la source et le grand secret de la vie.»

COLETTE RICHARD



Le gouffre du Pont de Gerbaut en hiver

Préface

Dans son premier livre «L'appel des profondeurs», Jacques Jolfre a relaté trois de ses grandes explorations souterraines au cours desquelles – à son habitude – il a procédé en équipe très réduite.

Dans le présent ouvrage, «Commandos de la nuit», il nous donne le carnet de ses «plongées» dans un nouveau gouffre pyrénéen où il a opéré avec deux coéquipiers seulement, ce qui est le minimum de ce que l'on peut se permettre dans un grand abîme. Or, le gouffre du Pont de Gerbaut dont il s'agit est une cavité de premier ordre par ses dimensions colossales et sa grande profondeur.

Découvert en 1909 par EA Martel qui n'osa pas y descendre en raison des pluies de projectiles déclenchées par le déroulement des échelles de cordes, l'exploration ne devait être effectuée qu'un demi-siècle plus tard par Jacques Jolfre, René Laffranque et Claude Naves.

C'est cette épopée souterraine, poursuivie sans relâche, en descendant dans des puits naturels successifs, en élargissant à l'explosif une série de passages exigus, en naviguant en canot pneumatique et en affrontant des cascades glaciales, que l'auteur relate séance par séance.

Elle devait le conduire, avec ses compagnons, à cinq cent quatre vingt cinq mètres sous terre et leur révéler que ce gouffre du Pont de Gerbaut n'est que l'étage inférieur d'un immense réseau souterrain de plus de douze kilomètres qui, totalisant la profondeur de neuf cent dix mètres, constitue le troisième abîme du monde.

On ne lira pas sans frémir les séances mouvementées, risquées, exténuantes et parfois trop téméraires de ce trio de spéléologues acharnés à s'enfoncer toujours plus bas et qui, finalement, ont vaincu ce grand abîme.

Norbert Casteret

L'APPEL DES PROFONDEURS...

Lorsque, enfant, je pénétrai en tremblant dans ma première grotte, poussé par une soif de curiosité contractée par un livre de Norbert Casteret que le hasard avait mis entre mes mains, le silence, les ténèbres épaisses, cette ambiance inconnue à la surface du globe me marquèrent fortement, m'impressionnèrent au point que, frappé par le «coup de foudre», je devais m'adonner sans retenue aucune à l'exploration souterraine.

Quelle merveilleuse activité que la Spéléologie ! Je ne connais pas de sport aussi complet, aussi prenant, aussi passionnant ! De notre vieille terre où la moindre parcelle de terrain a été reconnue, où la surface des Océans a été en tous sens parcourue, la spéléologie nous offre encore du nouveau, des «continents» où nul humain ne s'est aventuré, des eaux que nulle embarcation n'a sillonnées...

Quelle variété, aussi, dans le domaine du sous-sol, depuis l'humble grotte où vécut le rude troglodyte, notre ancêtre de l'âge de pierre, jusqu'à l'immense caverne aux ténébreux dédales où les pleurs de la terre ont bâti des monuments de calcite, aux abîmes vertigineux où grondent les cascades écumantes.

En ai-je exploré, ainsi, de ces cavités modestes ou grandioses, rudes ou féeriques. Depuis les collines les plus humbles de la chaîne pyrénéenne jusqu'aux plus hauts massifs, j'ai porté mes échelles et mes cordes.

J'ai croisé en tous sens à la recherche de gouffres, dans les forêts inextricables, à près de deux milles mètres d'altitude, là où les bergers et chasseurs craintifs ne s'aventurent pas ; circulé dans des dédales de ravins, de couloirs rocheux, longeant, escaladant de hautes falaises. J'ai erré des journées entières dans des massifs désertiques où la pierre et l'herbe brûlée par la chaleur de l'été sont les seuls composants d'un paysage monotone. Dans ces régions calcaires où l'eau, en surface, est inconnue puisqu'elle circule au cœur même de la roche, la soif exténuante m'a harcelé sous la canicule.

Prospectant en haute montagne dans l'espoir d'y découvrir des gouffres gigantesques, j'ai vécu une vie indépendante, sauvage, loin du vacarme des villes et de l'agitation des hommes, me désaltérant aux torrents issus de la fonte des glaciers ; poursuivi, à la froide saison, par les tourmentes de neige, aux tourbillons enveloppants, m'égarant dans l'épais brouillard qui soudain ouatait tous les vallons, tous pics et toutes choses. Les rafales de vent hurlant dans les géants de la forêt ou sifflant sur les arêtes déchiquetées des cimes environnantes m'ont souvent effrayé. Les hésitations, les égarements au sein d'un massif grandiose, l'inquiétude à l'approche de la nuit épaisse ont clos, parfois, mes séances de recherches.

Au plus profond des forêts, j'ai dérangé des hordes de sangliers dont la brusque et bruyante fuite, sur le coup,

m'on saisi de peur ; j'ai surpris sur des pitons rocheux des isards dont la fière silhouette se détachait sur le ciel serein. J'ai escaladé, ployant sous la charge de mon sac à dos, d'abrupts versants survolés, parfois par des aigles, souvent par des choucas, ces oiseaux dont le vol rapide et aisé, le cri strident ajoutent à l'ambiance des solitudes altières ; j'ai fait lever des compagnies de lagopèdes, ces perdrix blanches qu'on ne trouve qu'en altitude, dont la pureté du plumage n'a d'égale que la neige étincelante au soleil. J'ai croisé des traces d'ours, fraîchement marquées sur la neige, pour tomber nez à nez avec ce redoutable fauve !

Ces séances de recherche, de prospections, ces marches d'approche dans les modestes collines comme dans les grandes montagnes couvertes de neige et de glace m'ont passionné et me passionneront toujours. La vie sauvage était à ma portée, je m'y suis livré, et j'y ai trouvé des joies profondes. On est souvent civilisé par habitude et par devoir plutôt que par nature.

Quant au monde souterrain qui est la récompense et le but de ces randonnées, il m'a arraché aux soucis et à l'ennui de la vie des hommes. J'y ai pénétré par des cavités aux multiples visages : grottes profondes, gouffres vertigineux.

À des distances importantes de l'entrée dépassant le kilomètre, j'ai braqué ma torche vers des paysages minéraux féeriques. Des enfilades de salles, des écheveaux de galeries que nul rayon lumineux n'avait troublés depuis l'origine du monde, m'ont excité et donné la grande joie de la découverte.

Dans les gouffres profonds, sous des épaisseurs de roche de plusieurs centaines de mètres, j'ai descendu des à-pics impressionnants, suspendu à la fine échelle d'élektron, pataugé dans les eaux d'une rivière glaciale au parcours mystérieux, dévalé des cascades grondantes que la crue, subitement, amplifiait.

Il m'a été donné la chance et le bonheur de participer à de grandes expéditions, à la Coume Ouarnède (dans le massif d'Arbas, en Haute-Garonne) qui compte des abîmes parmi les plus profonds du monde, au gouffre de la Pierre-Saint-Martin où je devais atteindre la profondeur de huit cent quarante cinq mètres.

La spéléologie, avec tout ce qu'elle comporte, depuis la recherche de cavités en montagne jusqu'à l'exploration même, est une vocation ; je l'ai suivie, et je ne m'en repens pas. Qu'elles soient trois fois bénies, les heures, les journées et les nuits que j'ai passées dans les massifs pyrénéens lumineux et dans leurs entrailles ténébreuses d'où l'on revient toujours exténué physiquement, mais vivifié, enrichi moralement et plus heureux.

Mais de toute cette activité émerge une exploration qui demeurera la plus impressionnante et la plus exténuante, mais aussi la plus riche en enseignements et en souvenirs de ma vie. Elle fut, dans sa dernière séance, la plus effrayante, et l'âme humaine, quelque tendre qu'elle puisse être, a un secret penchant pour ce qu'il y a de plus pénible et de plus terrible dans la nature.

Ce gouffre qui me tient à cœur n'est pas une cavité comme les autres. Il est la synthèse même de tout ce que l'on peut rencontrer sous terre, la réalisation, la concrétisation du rêve le plus cher au spéléologue.

Que recherche l'explorateur du sous-sol ? une grotte au développement gigantesque ? un abîme colossal ? une rivière silencieuse ou rapide ?

Dans le massif d'Arbas, en Haute-Garonne, le gouffre du Pont de Gerbaut présente ces trois aspects qui s'assemblent se conjuguent harmonieusement, ou même s'isolent au point qu'en différentes profondeurs, on ne sait plus très bien si l'on explore une grotte, un gouffre ou une rivière hypogée !

Et ce Pont de Gerbaut accuse une profondeur de huit cent cinquante huit mètres, mais la complexité des nombreux abîmes qui l'entourent ont permis de le joindre, de le relier, à d'autres gouffres, ce qui donne au réseau du massif une dénivellation de neuf cent quatre mètres, le troisième le plus profond du monde. Si sa configuration variée, offrant tous les visages de la spéléologie, son importante profondeur classent ce gouffre parmi les plus beaux que j'aie jamais descendus, la place particulière qu'il occupe en moi est due aux moyens d'exploration dont nous avons usés et aux conditions dans lesquelles se sont déroulées nos... vingt deux expéditions nécessaires pour en venir à bout.

À l'encontre de bien des explorations spéléologiques, la plupart de nos séances (dix huit pour être précis) ont été effectuées en équipe extrêmement réduite, puisque nous étions que trois, à une saison où l'enneigement et le froid donnaient à la chaîne pyrénéenne une allure de Grand Nord ! Mais lorsque la découverte est là et vous appelle, lorsque à chaque incursion sous terre, vous êtes sûrs de parcourir du nouveau, de pénétrer dans l'inconnu, d'approcher du but que vous poursuivez depuis des années, comment rester insensible à cet attrait, comment faire la sourde oreille et rester impassible !

Je ne suis pas prêt d'oublier le moindre détail de ces séances, et encore moins la dernière expédition qui, entreprise à cinq, nous a permis d'atteindre le fond de ce gouffre. Cette dernière séance, plus que toutes les précédentes, restera à jamais gravée en moi car nous

nous sommes attaqués à ce grand abîme en nombre trop restreint, avec un matériel déficient et nullement adapté à ce genre de cavité. Quand je pense que nous dormîmes dans la boue, casqués à cause des chutes de pierres que le grondement des cascades faisait détacher des voûtes !

Et en plus de ces conditions précaires, de la déficience d'organisation due à la hâte que nous causait l'impatience de la découverte, le fait le plus marquant de l'histoire du Pont de Gerbaut est le manque de temps de cette dernière séance puisque nous n'y restâmes que trois jours... Trois jours, alors qu'un spéléo-club, entraîné et puissamment organisé, composé d'une vingtaine de membres, désireux de «faire» ce gouffre, dut y consacrer presque un mois ! Il aura bénéficié, cependant, de la sécheresse d'un été particulièrement chaud, clémence du temps dont nous n'avons nullement profité puisque – et cela a été le point le plus sombre de nos expéditions – nous avons été balayés par une crue considérable, une crue telle que notre descente dans les différents puits a pris l'allure d'une «course à l'abîme», d'une course échevelée.

Maintenant, à l'heure où nous écrivons ces lignes, avec le recul du temps, nous avons le sentiment que cette exploration précipitée était dictée par le fait que nous voulions «sauver notre peau» ! Notre dernière et finale reconnaissance jusqu'au siphon terminal n'a été, somme toute, qu'un sauve-qui-peut pour échapper à l'angoisse (qui nous a bien étreint, pourtant !), au blocage par la crue et même à la noyade.

Explorer un tel abîme dans des conditions matérielles insuffisantes, en faible équipe, en une durée de temps trop courte, au sein d'une nature hostile où les flots grondants du torrent et le grossissement des cascades dû à la crue donnaient une ambiance sinistre et même infernale, osons-nous dire, n'a rien de comparable à une expédition bien menée, organisée avec un souci de qualité de matériel et de sécurité de tout instant, à une époque de l'année où la brusque montée des eaux souterraines n'est plus à craindre.

À l'issue de l'assaut final, alors que nous nous trouvions au petit village d'Arbas où nous attendaient la presse et la télévision, j'ai entendu Norbert Casteret dire à vois basse aux journalistes :

- C'est vraiment un exploit ! Quant je pense que nous avons mis sept ans pour explorer le gouffre de la Henne Morte, pourtant moins profond !

Mais la modestie de Casteret lui avait fait passer sous silence que la Henne Morte présentait, elle aussi, de grosses difficultés (notamment un puits vertical de cent deux mètres, entièrement occupé par une cascade) et qu'à cette

époque-là (1940-1947), la spéléologie, sur le plan «grandes descentes», était à ses premiers pas.

Quoi qu'il en soit, la conquête du Pont de Gerbaut, entreprise dans l'ambiance que nous venons d'ébaucher, diffère beaucoup des autres explorations et lui donne une place toute particulière dans notre vie de spéléologue. Et c'est pour cela que nous sentons en nous ce besoin de retracer «l'épopée du Gerbaut», comme nous nous plaisons à dire entre nous. Un passager d'un paquebot confortable peut-il prétendre ressentir les mêmes sensations et cogitations qu'un Alain Gerbaut, qu'un Alain Bombard, seuls au milieu de l'océan, emportés au gré des vagues, abandonnés par l'absence des vents ou ballottés par une mer en furie ?



Jacques Jolfre prêt à descendre !

Quelles moissons de souvenirs ont dû ramener Eric de Bisschop, qui (à 65 ans !) construisit le radeau Tahiti-Nui pour se livrer aux vents et aux courants du Pacifique Sud, et Thor Heyerdalh à bord de son rustique Kon-Tiki !

C'est une aventure qui marque toute une vie. Combien celle du gouffre du Pont de Gerbaut est belle pour moi ! Comme elle enivre l'imagination, pourquoi ne pas dire le cœur ! Je n'oublierai jamais ces vingt deux montées au gouffre, par tous les temps, sous la pluie, le soleil, le vent, la neige, le jour et la nuit. Pas plus que nos premiers pas dans l'immense galerie à laquelle nous donnâmes le nom d'Elisabeth Casteret ; notre émotion de la découverte, à chaque détour d'un corridor, à chaque puits. Et surtout,

cette magnifique rivière de près de deux kilomètres, dans laquelle nous avons pataugé en courant pour «voir la suite», tenaillés par l'attrait de l'inconnu, navigué et même... chaviré !

Comment oublier nos bivouacs sur des corniches au-dessus des eaux, à l'abri de la crue toujours possible et présente à l'esprit, et le grondement du torrent qui chute dans des creux impressionnants que nous descendîmes pour poursuivre toujours plus bas et toujours plus loin.

Ah ! Qu'il est effrayant et envoûtant, dans sa tristesse et son fracas, ce roulement des cascades à plusieurs centaines de mètres sous terre. Leur son parle comme une voix :

Il enfle, grandit, s'éteint tour à tour, suivant la force du courant d'air et l'affolement des eaux. Il semble nous poursuivre ou nous appeler. Il cherche notre cœur pour battre avec lui. Le bruit de ces chutes, comme le silence des galeries supérieures, a d'étranges majestés.



La beauté du monde souterrain

LE GOUFFRE DU PONT DE GERBAUT, CET ABÎME DÉLAISSÉ, SANS INTÉRÊT...

Au fond de cet immense effondrement baille un véritable aven d'à peine trois mètres de diamètre. Obstinément la sonde s'arrête à trente huit mètres de profondeur, sur une plate-forme assez large ; mais les pierres que l'on y jette rebondissent beaucoup plus bas, dans les cent mètres au-delà ; nous-mêmes, malgré deux tentatives (24 et 26 juillet), n'avons pu descendre qu'à vingt cinq mètres, à cause des chutes de pierres, ici particulièrement dangereuses, et apercevoir distinctement la plate-forme de trente huit mètres.

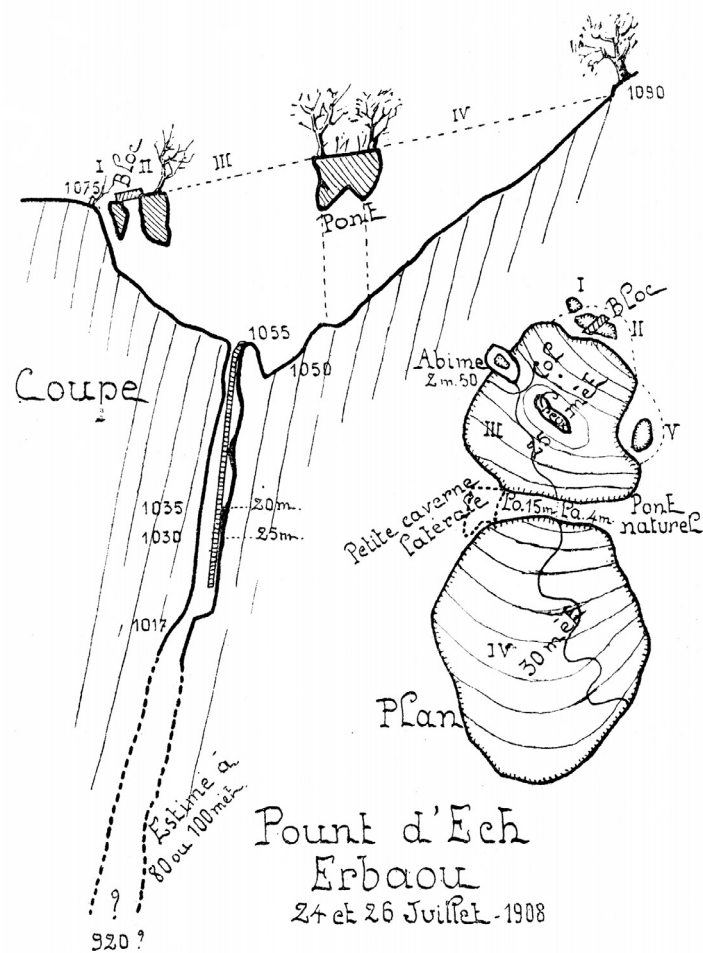
Très fendillée dans le sens vertical, la roche crétacée se présente comme pourrie, les moindres mouvements de nos cordes et échelles enlevaient aux parois de vraies mitrailles qui, plus bas, nous eussent assommés. J'ai dû bien à regret renoncer – avec l'avis uniformément conforme de mes collaborateurs – à une investigation véritablement trop périlleuse.

Ainsi écrivait EA Martel, dans son compte-rendu sur «l'exploration souterraine hydrologique des Pyrénées», en 1908. Mais, qui était Martel ? Répondre à cette question obligerait à... écrire la biographie de ce savant ! Cela, Norbert Casteret l'a fait d'une façon si riche en détails et avec une foi profonde dans son admirable ouvrage «EA Martel explorateur du monde souterrain», éditions Gallimard.

À une époque (fin du siècle dernier), où le royaume souterrain était peuplé de légendes, d'histoires effrayantes, et réputé comme des lieux infernaux, Martel a voulu s'aventurer dans ce domaine méconnu. Il y a découvert tout un monde prodigieux, fait de grandeur, d'inconnu, d'aventure, tout comme de beau et de merveilleux. Premier explorateur du sous-sol, il crée ainsi la spéléologie et la codifie, devenant donc le créateur de cette activité. Par la foule de ses explorations, par ses récits, son âme noble et son cœur généreux, il en devient l'apôtre. Il n'est point de continents qui ne reçut sa visite, ni de régions si modestes soient-elles qui ne l'attirèrent. En France, les noms fameux de Bétharam, Padirac, Bramabiau, aven Armand évoquent, encore, le souvenir de Martel.

Les Pyrénées furent le terrain de sa prédilection, mais – bien malheureusement – bousculé par bien des impératifs, tant d'explorations en cours ou en projet, il ne va les parcourir que trop rapidement.

C'est ainsi que le petit massif d'Arbas, situé aux confins de l'Ariège et de la Haute-Garonne, adossé aux hauts sommets des Pyrénées Centrales, ne le retint que sept jours (22 au 29 juillet 1908), alors que depuis 1940, il ne cesse d'être le théâtre d'opérations de deux générations de spéléologues !



Topographie de EA Martel de 1908

Un vieux livre, le Guide Joanne, ne se borne qu'à cette brève mention :

«D'Arbas on peut gravir en trois heures le pic de Paloumère (1 610 mètres), point culminant du pittoresque massif d'Arbas, couvert d'une forêt quasi impénétrable. On peut visiter la grotte de Pène Blaque, ouverte à neuf cent vingt mètres d'altitude, sur le revers nord. Guide et lanternes nécessaires...»

C'est tout – et c'était bien peu – ce que l'on connaissait à l'époque de ce massif. Martel le parcourut, y découvrit et explora bon nombre de grottes et de gouffres. C'est ainsi qu'un bûcheron le conduisit à un abîme impressionnant d'apparence, bien plus haut que cette grotte de Pène Blaque. Ce fut la découverte du gouffre du Pont de Gerbaut...

- «Il est fort possible, écrivit le Maître de la spéléologie, que l'abîme du Pont de Gerbaut fut ou est encore en relation directe avec Pène Blaque».

Son étude dans ce massif se clôtura par une visite à la grotte du Goueil di Her, qui est, au juste, la résurgence d'une importante rivière souterraine. Mais, quelle est l'origine de ces eaux qui circulent sous la montagne, pour reparaitre, en ce point, à proximité du village d'Arbas ?

Martel la situait plus haut dans la montagne.

- «Là, conclut-il, existent des abîmes, des glaciers ou plutôt des trous remplis de neige ; leur accès est long et difficile et comme, vraisemblablement, ils seraient bouchés, impénétrables et ne nous enseigneraient rien, nous jugeons inutile d'y aller les voir » !

Pauvre Martel ! S'il avait su que ces «trous bouchés» comptent actuellement parmi les plus profonds abîmes du monde ! Le fameux gouffre de la Henne Morte, quatre cent quarante six mètres de profondeur, est un de ces... trous bouchés. Mais, le père de la spéléologie avait bien raisonné car il soupçonnait tout de même l'existence de cavités d'une telle importance.

Les années passèrent ; et ce n'est qu'en 1931 que le Pont de Gerbaut reçut une nouvelle visite de spéléologues : Norbert Casteret et Robert de Joly. Après avoir débarrassé les abords immédiats du gouffre, afin d'éviter toutes avalanches de pierres durant leur descente dont la perspective avait tant effrayé Martel, ils s'enfoncèrent dans le premier puits, creusé au fond d'un vaste effondrement de quinze mètres de creux. Ils prirent pied quarante cinq mètres plus bas (et non trente huit mètres) sur un immense cône d'éboulis s'inclinant vers un deuxième à-pic profond d'une vingtaine de mètres. Là, à moins quatre vingts mètres donc, ils se heurtèrent aux parois fermées de toutes parts.

Dans les années qui suivirent, le gouffre vit d'autres descentes, entreprises par des spéléologues anonymes, qui n'apportèrent rien de nouveau. Et le Pont de Gerbaut sombra dans l'oubli...

En 1956, sous la direction de Norbert Casteret, un groupe de jeunes fort sympathiques et décidés projetèrent d'installer un camp vers le sommet de la montagne pour y consacrer une première reconnaissance. Il s'agissait des Scouts Routiers Spéléologues de la 2^e Aix, d'Aix-en-Provence. Explorateurs chevronnés, ils avaient à leur actif la grotte de la Cigalère (la colossale Cigalère aux cinquante deux cascades), dans l'Ariège, dont ils venaient de terminer l'exploration commencée par Casteret en... 1931 !

1956 fut donc le premier contact avec ce massif. Ils dressèrent leurs tentes à mille trois cents mètres d'altitude, à proximité des... «trous bouchés» signalés par Martel, au sommet d'un vallon qui porte le nom de Coume Ouarnède, (Coume = vallon ; Ouarnède = hivernal).

Ils découvrirent un humble ruisseau qui, après un parcours superficiel également modeste, disparaît sous terre. Sa coloration révéla que la grotte d'Arbas (le Goueil di Her) est le point d'émergence de ces eaux. La pénétration dans cette cavité est limitée à quelques centaines de mètres par la présence d'un siphon. Mais ce cours d'eau souterrain

accusait près de cinq kilomètres de distance (en ligne droite) et plus de neuf cent mètres de dénivellation !

Tout en parcourant cette Coume, les spéléologues d'Aix découvrirent quantité de gouffres, et le camp d'un mois de 1956 ne permit pas une exploration totale. Dès l'année suivante, assagissant avec peine leur emportement, ils décidèrent d'explorer méthodiquement ces abîmes. Ces explorations s'échelonnèrent sur plusieurs années.

Afin d'être aussi clair et concis que possible, nous délaisserons tous gouffres secondaires, tous détails, pour nous appesantir uniquement sur les grandes lignes de qui, lui aussi, mais aux environs de 1956, s'intéressa à ce massif, les Routiers de la 2^e Aix baptisèrent ce réseau hydrogéologique : réseau Trombe.

1- gouffre Raymonde et puits de l'If :

À sa tête, à proximité de la perte du ruisseau, au fond d'une obscure doline, baille un petit orifice : le gouffre Raymonde, profond de quatre cent cinquante deux mètres, qui recoupe le cours souterrain. Mais l'exploration s'arrêta dans une salle terminale close de tous côtés, et la rivière se perd bien en aval dans des éboulis.

Au-dessus de l'entrée de ce gouffre, des puits, notamment le puits de l'If, ont été découverts et leurs explorations permirent de déboucher dans le gouffre Raymonde, ce qui ajoutait à la dénivellation de cette cavité en donnant le chiffre de quatre cent quatre vingt douze mètres de profondeur.

Le puits de l'If est donc l'orifice le plus élevé de ce système hydrogéologique.

2- gouffre Pierre et Trou du Vent :

Bien plus bas, à un kilomètre de distance, en descendant la Coume, le gouffre Pierre et le Trou du Vent reçurent la visite des Aixois qui réussirent la jonction de ces deux abîmes, pour se heurter finalement à l'éternel siphon, soit à six cent cinquante sept mètres de profondeur.

Depuis 1958, les spéléologues de la 2^e Aix avaient inscrit à leur programme deux buts :

- joindre les deux «regards» sur le réseau, c'est-à-dire faire communiquer le groupe : gouffre Pierre et le Trou du Vent, ce qui donnerait un seul et même abîme de sept cent quatre vingt sept mètres de profondeur.

- et, deuxième mission : percer ou contourner le siphon terminal du gouffre Pierre pour essayer de rejoindre le Goueil di Her, ce qui ferait alors une percée totale de neuf cent quatre mètres.

C'est en 1959, que faisant la connaissance de la 2^e Aix, je

fus invité à participer à son expédition annuelle à la Coume. Ce fut pour moi l'occasion de mieux étudier cet intéressant massif, ce qui engendra l'idée de tenter, à mon tour de m'attaquer à ces deux points, cela avec des moyens de spéléologue isolé, c'est-à-dire d'entreprendre ces séances en week-end et avec un ou deux camarades.

Notre premier but donc : faire la jonction : «Raymonde Trou du Vent», ces deux gouffres étant les cavités les plus proches. Nous portâmes nos recherches dans l'immense salle du Trou du Vent qui, à deux cents mètres de profondeur jette des digitations de galeries en tous sens. Et ce fut en février 1961 qu'à deux, mon camarade Maxime Félix et moi, par plus d'un mètre de neige dans la Coume, où nous enfoncions jusqu'au ventre malgré nos raquettes, nous montâmes au Trou du Vent pour l'équiper et procéder à des recherches. Cette première séance nous donna la chance inouïe de découvrir une chatière à la profondeur de deux cents mètres, derrière laquelle nous parvenait le murmure envoûtant d'une rivière.

Nous consacraâmes neuf séances à l'exploration de ce nouveau réseau, mais neuf séances peu banales car elles duraient près de trente heures.

Nous enfonçant dans le gouffre après trois heures de marche dans la neige et la tourmente (une fois, nous estimâmes le vent à 120 km/heure !), le samedi matin, nous ne faisons surface que le dimanche après-midi, après avoir passé une «nuit blanche» dans les ténèbres souterraines. Par analogie avec les fameuses «nuits de Chine, nuits câlines, nuit d'ivresse» de la vieille chanson 1900, nous baptisons ces séances nocturnes : «nuits de Chine» !

Ce nouveau réseau découvert (que nous appelâmes : réseau Norbert Casteret) avait ceci de particulier, c'est qu'arrêtés en aval par le classique siphon, nous le remontâmes interminablement sur plus d'un kilomètre. Autrement dit nous explorions un gouffre à l'envers, partant du fond (siphon) vers le haut et en nous élevant de deux cent cinquante mètres !

Grâce à mon camarade René Laffranque, excellent varappeur, l'escalade de certaines cascades fut réussie. L'interminable galerie que nous remontâmes, d'après la topographie, frôlait celle du gouffre Raymonde sur une longueur de huit cents mètres.

Après plus d'un kilomètre de parcours, d'escalade, nous nous heurtâmes à une salle terminale dont la voûte basse offrait des signes évidents de proximité de la surface (racines, feuilles mortes). S'il n'avait pas été près de minuit lorsque nous l'atteignîmes, c'est-à-dire s'il avait fait jour, nous aurions pu apercevoir la lumière solaire par les interstices.

En 1963, lors du camp annuel de la 2^e Aix, dans la clairière de la Coume Ouarnède, Emile Bugat, spéléologue du groupe, en... soulevant un rocher à cinq mètres de sa tente – distance exacte mesurée –... déboucha dans cette salle !

À l’opposé de cette salle, nous nous heurtâmes à un puits ascendant d’une vingtaine de mètres, à l’escalade impossible dans nos conditions.

Grâce à la découverte, à la « mise à jour » de l’entrée du réseau Norbert Casteret, nous tentâmes, en vain au cours d’une dizaine de séances (souvent en « nuit de Chine »), la jonction « gouffre Raymonde – Trou du Vent ».

3- grotte-gouffre de Pène Blanque

Parallèlement, presque au bas des pentes de ce massif d’Arbas, le Spéléo Club de Paris devait terminer l’exploration de la grotte de Pène Blanque (commencée par Martel), en découvrant une série de puits verticaux arrosés qui l’amena à quatre cent vingt mètres de profondeur, pour se heurter à l’inévitable siphon terminal.

Or, d’après la topographie, ce siphon ne serait autre que celui de la résurgence du Goueil di her, mais vu de l’autre côté, bien entendu.

Toujours en 1963, la 2^e Aix, elle, portera ses efforts dans un réseau fossile du Trou du Vent où, après une progression de deux kilomètres, l’équipe de pointe s’arrêta dans des galeries vastes, croyant avoir débouché dans la grotte de Pène Blanque. Pour marquer leur terminus et laisser un signe de leur passage, les spéléologues aixois abandonnèrent un couvercle rouge d’une boîte en plastique.

Mais avec le temps, un doute sur la réalité de cette jonction s’installa dans l’esprit des hommes de pointe : avaient-ils bien fait irruption dans Pène Blanque ? Ou bien ces galeries découvertes font-elles partie d’une autre cavité ? Les traces de passages que l’équipe avait cru y entrevoir, aux premiers abords et qu’elle supposait être dû aux spéléologues parisiens, n’étaient pas aussi évidentes que cela, réflexion faite !

De mon côté, je ratissai inlassablement le versant de la montagne situé entre le Trou du Vent et le Goueil di Her, dans le but de trouver un gouffre pouvant être le trait d’union entre ces deux points du réseau.

C’est alors que je découvris, ou plutôt que je tombai sur le Pont de Gerbaut...

LA DÉCOUVERTE...

L’approche de la nuit, mon désir de ne pas trop m’attarder dans cette immense forêt où je suis égaré depuis plusieurs heures me font hâter le pas. De temps en temps, parvenant au sommet d’une petite crête rocheuse, j’essaie de reconnaître ma position. Mais les sapins, les hêtres qui se pressent les uns contre les autres, les troncs des géants de la forêt que le vent et la foudre ont renversés limitent ma vue à quelques mètres seulement.

Partout, ce n’est que dolines, falaises, ravins. L’obscurité, lentement, envahit le sous-bois et m’incite à d’inutiles recherches en accentuant la profondeur de certains creux de rochers. Il faut tout voir, cependant, descendre dans le moindre repli de terrain, gagner le fond de chaque effondrement. Peut-être y baille-t-il le petit orifice d’un gouffre ?

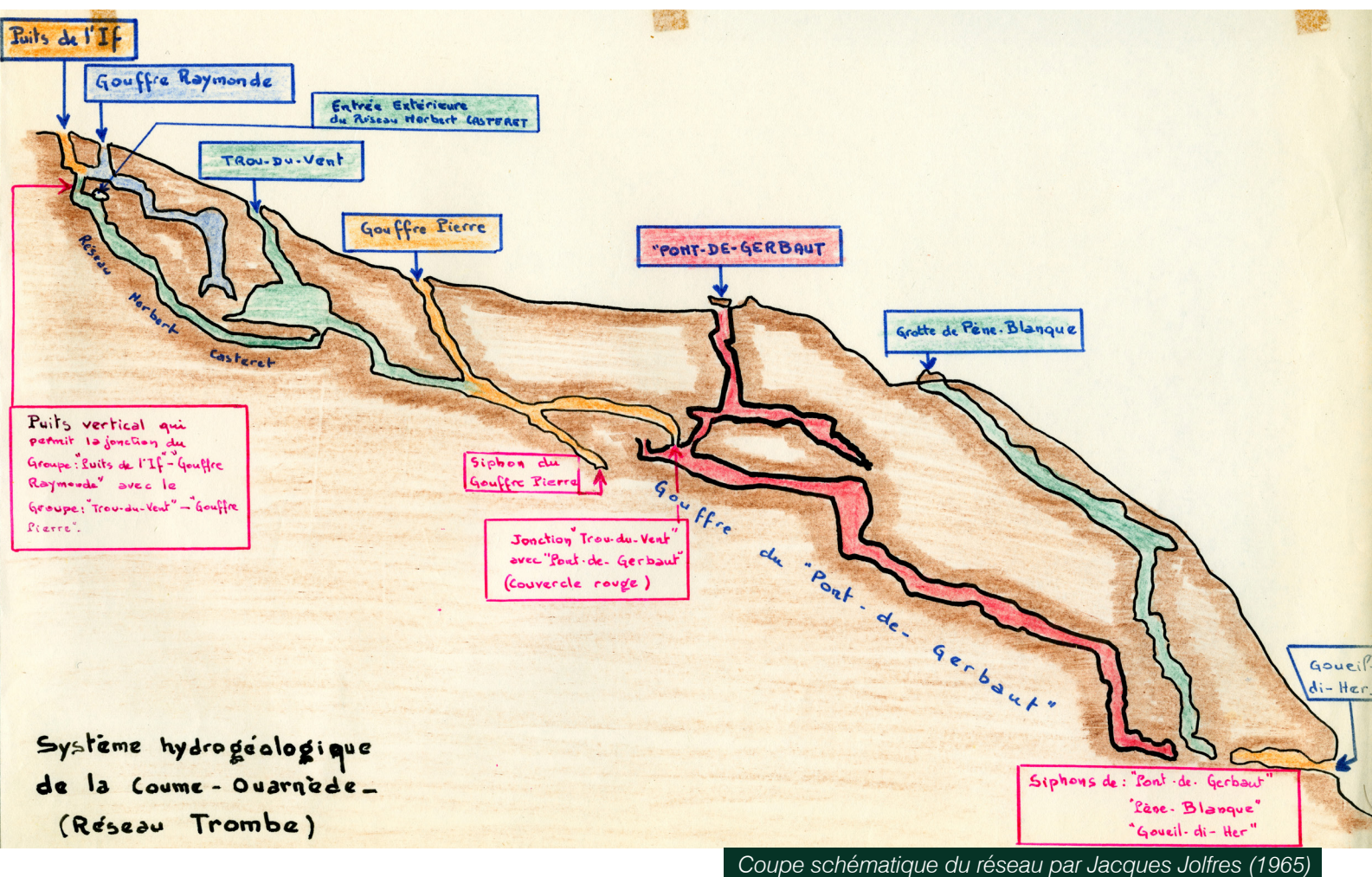
En cette fin d’août 1962, toute la journée a été consacrée à scruter minutieusement une bonne partie de ce versant de la Coume Ouarnède, à zigzaguer, à croiser, à parcourir tout cet extraordinaire amoncellement de rochers couverts de mousse, à pénétrer dans des ravins sinistres pénibles mais elle a été peu récompensée. Quelques petits puits de profondeur modeste. L’échec de cette journée me décourage un peu. Il est vrai que, comme bien des spéléologues, mon imagination m’avait fait entrevoir des découvertes de gouffres à foison ! Et la région que j’ai explorée aujourd’hui

est des plus intéressantes puisque située entre le Trou du Vent et la grotte de Pène Blanque. Ah ! si je pouvais trouver un gouffre qui servirait de lien, de trait d’union, en joignant ces deux cavités !

Mon sac à dos, bourré de matériel, lampes, cordes, échelles, me cisaille les épaules. Mes pieds endoloris par le port de bottes en caoutchouc, la longue marche dans les chaos de la montagne, se font plus lourds. J’accélère le pas, car je ne voudrais pas me laisser surprendre par la nuit profonde, d’autant plus que j’ignore au juste où je suis, et de ce fait, dans quelle direction il faut descendre.

Sur ma gauche, une petite éclaircie du bois m’attire ; l’obscurité y est moins grande, et le sol semble se creuser en une vaste doline. Serait-ce un gouffre ? J’en doute. M’approchant en hâte, escaladant ou contournant des rochers, je découvre nettement le relief du sol. Il s’agit bien d’un gigantesque effondrement, de forme ovale, de plus de soixante mètres de longueur et de trente mètres de largeur. Partout les parois plongent à-pic, sauf à mes pieds où le sol très déclive descend vers le milieu de cette cuvette, à une quinzaine de mètres de profondeur.

Dans ces lieux humides, exposés au nord, que nul rayon de soleil n’effleure donc, la végétation est d’une luxuriance merveilleuse. C’est dans une forêt de hautes fougères épaisses d’un vert cru délicieux que je dois me frayer un chemin pour



atteindre le fond. J'ai l'impression d'entrer dans une grotte au porche immense, dont la voûte de silhouette romane, dessine un bel encadrement. Levant les yeux, je devine qu'il ne s'agit pas d'une caverne, mais d'un simple effondrement ; et ce que j'avais cru reconnaître pour un plafond n'est autre qu'une arche rocheuse, enjambant le creux.

Brusquement, un nom jaillit à mon esprit : le Pont de Gerbaut... je viens de retrouver le gouffre du Pont de Gerbaut. Cette arche est bien ce fameux «Pont», et les arbrisseaux qui s'enchevêtrent dessus, les ronces, les longues herbes qui pendent et s'accrochent sur le roc sont bien les «Erbaou» en question, car il convient de dire qu'en patois le gouffre (ou, plutôt, qui en savent l'existence par des «on-dit», puisqu'il y a fort longtemps que personne ne s'aventure dans la forêt) l'appellent : «Lo Pount dech Erbaou» (le Pont des Herbes).

Joli nom, poétique, qui apporte un je ne sais quoi de calme, de quiétude. Il donne l'impression d'un cadre reposant de verdure. Il cache, cependant, un des gouffres les plus sinistres que je connaisse !

Je dévale la pente et contournant des blocs que le gel a fait se détacher du Pont, j'atteins le fond de la doline. Sur la gauche, une vaste tache noire me fait deviner l'orifice du premier puits. La forte pente qui plonge dans le vide et l'éboulis croulant m'incitent à m'en approcher prudemment. C'est aussi mon premier contact avec ce gouffre, ce qui

s'ajoute à cette inquiétude. Un léger brouillard tournoie au-dessus de l'ouverture et amorce un léger mouvement ascendant.

D'un geste instinctif – celui-là même qu'a tout homme et surtout tout spéléologue – je lance une pierre dans le vide. Elle siffle, ronfle et quelques secondes plus tard se fracasse près de cinquante mètres plus bas. L'écho de cet éclatement, la résonnance me font deviner les belles proportions de ce premier puits.

Je n'ai pas assez d'échelles dans mon sac pour y descendre aujourd'hui. Du reste, il serait bien imprudent, seul, d'entreprendre cette manœuvre. Je songe à Martel qui, il y a près d'un demi-siècle se trouva là, à la même place ; à Casteret et à De Joly ; aux spéléologues aixois qui y firent, eux-aussi, une courte visite.

Mais l'heure tardive m'arrache à ma méditation. Il fait nuit noire, déjà, surtout au fond de cette cuvette naturelle. Au-dessus de moi, l'immense ouverture partagée en deux par le pont laisse entrevoir un ciel bleu sombre, profond, piqueté des premières étoiles qui scintillent timidement.

Sur le chemin du retour, rendu hésitant par bien des égarements, j'essaie de me repérer afin de pouvoir retrouver ce gouffre dans le cas où je voudrais y revenir pour le visiter. Son aspect extérieur m'a plu, ce vaste effondrement m'attire par le mystère qu'il engendre. Et puis, le fait que

je ne connais pas ce gouffre suffit pour se faire désirer d'y descendre. Sur un plan semblable, mais dans un autre domaine, je me souviens de la réponse de Mallory à qui un journaliste demandait :

- Pourquoi voulez-vous escalader l'Everest ?

- Mais, avoua-t-il, étonné d'une telle question, simplement parce qu'il existe et qu'il est là.

Le gouffre du Pont de Gerbaut recevra donc ma visite, mais pas dans l'immédiat car d'autres explorations d'apparence plus urgente vont me retenir quelque temps.

Il en est souvent ainsi ; les plus grands gouffres sont ceux que l'on délaisse sous prétexte qu'ils «ne paient pas de mine». Le plus bel exemple (qui est aussi pour moi une leçon) est ce puits qu'au hasard d'une excursion en montagne, au pic d'Areng, dans les Hautes-Pyrénées, je devais découvrir à deux mille mètres d'altitude. Une chatière, d'aspect impénétrable, peu engageante et même peu prometteuse me firent faire demi-tour, à quinze mètres de profondeur. Il est vrai que j'étais seul, ce jour-là, comme il m'arrive souvent, et la difficulté m'apparut plus grande qu'elle n'était en réalité.

Trois années ont passé et je ne sais trop pourquoi, je revins à ce petit gouffre. Après un long travail de désobstruction au marteau et au burin, je parvins à franchir l'étroiture pour déboucher dans une succession de puits vertigineux, dont un de cent dix mètres, arrosés par un petit ruisseau. Nous atteignîmes la côte de deux cent soixante quinze mètres de profondeur et dûmes nous arrêter là, pour cette exploration, faute de matériel. L'approche de l'hiver et les premières chutes de neige précoce nous ont fait reporté la suite de l'exploration à l'été suivant.

Mais le gouffre du Pont de Gerbaut (que par simplification nous appelons : le Gerbaut) n'attendra pas trois ans, puisque deux mois après sa re-découverte je décidais d'y descendre.

Par une délicieuse matinée de septembre, après avoir quitté le petit village de La Baderque, terminus de la route d'Arbas, je monte le chemin raide et zigzaguant qui pénètre peu à peu et se perd dans la forêt de sapins. Je ne suis pas seul aujourd'hui, mais accompagné de mes deux meilleurs amis avec qui depuis plusieurs années j'ai entrepris bon nombre d'explorations dans mes chères Pyrénées. Outre les aventures merveilleuses, c'est qu'elle suscite et crée une amitié à toute épreuve. Elle scelle pour la vie les compagnons d'une même équipe pour le meilleur et pour le pire. Quelle entente parfaite, quelle communion d'esprit existe-t-il entre spéléologues ! Ils s'aident mutuellement, s'encouragent dans les moments difficiles – et il y en a beaucoup au sein des grands abîmes. Ils partagent les

mêmes joies, s'enthousiasment à la moindre découverte, se communiquent leur entrain, leur espoir. Ils s'épaulent devant les obstacles à franchir, s'inquiètent et s'empressent pour celui qui ne peut suivre, qui ressent un «coup de pompe».

Notre petit trio connaît la vraie et profonde amitié. Que de fois, devant une lourde charge à porter, nous sommes-nous disputés sérieusement pour la prendre. Je ne connais pas d'activité ou de sport qui porte ainsi au paroxysme l'amour du prochain et l'esprit de la franche et de la plus parfaite camaraderie.

Il convient, je crois, de présenter mes deux compagnons, puisque avec eux nous allons vivre plusieurs centaines d'heures dans ce fameux Gerbaut, batailler dans ses cascades glaciales, peiner vers le même but. Mais, n'anticipons pas...

Le plus jeune, Claude Naves, déclenche l'admiration. Malgré son jeune âge, 16 ans, il est toujours prêt à partir, à foncer. Je l'ai vu dans bien des gouffres, même les plus difficiles, toujours à l'aise. Jamais il ne se plaint, et il serait en droit de le faire car nous l'avons considéré comme égal, alors que son jeune âge méritait une certaine attention et bienveillance. Petit de taille et très souple, nous avons abusé de sa sveltesse en l'incitant à franchir les chatières les plus invraisemblables.

Une fois, au Gerbaut, vers la côte moins cinq cents mètres, affaibli par trois jours d'exploration dans les eaux en crue de la rivière, le voyant s'appuyer à la paroi, et s'effondrer, je lui demandai, anxieux ;

- Claude ? ça ne va pas ? veux-tu que l'on s'arrête un instant ?

- Si, ça va, me répondit-il. Ce n'est qu'un mauvais moment !

Mon deuxième co-équipier, René Laffranque, d'un même âge que moi (27 ans) est le compagnon le plus extraordinaire que je connaisse. Excellent rochassier, il a à son actif de nombreuses «premières dans les hauts massifs pyrénéens. Le «Mur de la Cascade», dans le cirque de Gavarnie, la face Nord du pic du Midi de Bigorre (mille deux cents mètres de paroi), faite en hivernale, n'ont plus de secret pour lui.

D'une résistance physique à toute épreuve, il m'a été un précieux auxiliaire. Je puis même dire que sans lui nous n'aurions pu vaincre le Gerbaut. Son caractère gai, son humour, sa bonne humeur inaltérable, son esprit d'initiative, sa hardiesse en font le compagnon idéal sous terre. Nous sommes bien faits, tous deux, pour travailler ensemble, parce que nous nous complétons harmonieusement. De mon côté, je m'occupe de l'organisation de ces expéditions,



La doline d'entrée du gouffre du Pont de Gerbaut en hiver

de l'équipement du gouffre, de la mise en place des échelles, ce à quoi Laffranque me laisse faire sans broncher ! Mais, dès qu'un passage délicat se présente, dès qu'une escalade nous arrête, il me double et s'adonne à une tentative de franchissement. Que de fois ai-je tremblé pour lui, le voyant escalader des murailles de vingt mètres et même plus, sans être encordé ! L'obstacle passé, avec le plus grand naturel, il m'aidait à le rejoindre.

On comprend donc que nos séances souterraines se déroulent dans la meilleure ambiance que l'on puisse imaginer.

Mais, aujourd'hui, nous n'entreprenons pas une grande expédition. Notre but, modeste, est de faire ce qu'ont fait nos devanciers dans ce gouffre : le visiter, pour le simple plaisir de le connaître et de passer ensemble une journée sous terre.

La forêt de sapins, par son étendue et ses aspects toujours identiques, où nul point de repère n'apporte un sens de l'orientation, me déroute et nous perdons toute la matinée à chercher le gouffre ! Le voici, enfin, et, dévalant la pente de la doline, nous déposons nos sacs à dos dans une petite grotte de faibles dimensions ; et, nous nous équipons pour la descente.

Si une chaleur étouffante règne dans le bois où se réfugient des milliers de mouches appelées par l'ombre et où piaillent et jasant des centaines d'oiseaux heureux d'une belle journée ensoleillée, ici, au creux de la cuvette, la basse température et l'humidité pénétrante nous gèlent et accentuent la différence entre l'extérieur fait de lumière et de douceur, et le sous-sol, domaine du noir, de l'eau et du froid. Nous sommes à la limite de deux mondes.

L'orifice du gouffre m'apparaît plus sympathique, plus attirant que lors de ma «découverte». Il est vrai que je ne suis plus seul et que le matériel emporté nous permet d'envisager la descente sans risque.

À un énorme rocher qui pointe à gauche de l'orifice, j'amarre cinquante mètres d'échelle. Solidement encordé par mes deux camarades, je commence la descente. Le surplomb franchi, les parois m'apparaissent de façon plus précise. Le puits accuse un diamètre d'une vingtaine de mètres ; le fond plonge dans le noir. Mais parvenu à une certaine profondeur, le faisceau lumineux de mon photophore balaie le fond et, à quarante cinq mètres, mes pieds se posent sur un éboulis instable, très incliné vers un deuxième vide. Me détachant de la corde d'assurance, je crie à l'adresse de mes camarades, les ordres conventionnels :

- Allo ? bien ar-ri-vé. Montez la cord-de.

La corde remonte et son frottement contre la paroi détache des pierres dont les heurts et les sifflements me font précipiter contre la muraille opposée, en quête d'un abri. Il ne faut jamais rester au bas d'un puits de crainte de recevoir une avalanche de cailloux et même de rochers.

Pendant que mes camarades s'affairent à descendre le matériel et à me rejoindre, je décide d'inspecter les lieux. J'ai pris pied au sommet même de l'éboulis dont les pentes croulent vers deux directions opposées. À droite, la pente de graviers s'achève dans une salle d'une dizaine de mètres de diamètre, aux parois verticales et hautes. Vers le sommet, se devine une galerie horizontale, ancienne arrivée d'eau comme l'atteste une cascade stalagmitique qui couvre la muraille.

Par où s'infiltrait le petit ruisseau qui, il y a des millénaires, sans doute, cascadaient de la voûte ? Après avoir traversé le sol de la salle, il s'infiltrait sous un amoncellement de rochers pris dans la stalagmite. Passage invisible, impénétrable à l'homme, mais les eaux, seules, parvenaient à l'emprunter. Remontant l'éboulis jusqu'au pied de l'échelle, et descendant sur l'autre versant, je distingue la suite du gouffre par une grande ouverture noire, un porche aux parois déchiquetées. Le pinceau lumineux de mon puissant photophore descendant les murailles éclaire le fond de ce deuxième puits, une vingtaine de mètres plus bas.

Tout est vaste, ici, taillé à l'échelle de l'entrée de l'immense doline. Il s'agit d'un grand gouffre, mais malheureusement, grand par les dimensions de ses deux puits et non par sa profondeur, puisque le fond du deuxième à-pic est la fin et le terminus des explorations de Casteret. Les spéléologues Aixois, cependant, ont pu agrandir deux chatières qui leur permirent de déboucher dans une petite salle percée d'un puits de vingt sept mètres, en cul-de-sac.

Mais revenons au sommet de l'éboulis où je trouve Laffranque qui assure la descente de Naves. Cette manœuvre, pour un non-initié, demande une explication. En haut, tout proche de l'amarrage de l'échelle, nous avons placé une poulie dans laquelle passe la corde en nylon, dont le brin arrive jusqu'ici. Naves s'étant attaché à l'autre bout, et grâce à cette poulie, Laffranque peut le maintenir et l'assurer depuis le bas.

Sur la gauche une énorme stalagmite trapue semble avoir été placée là par la nature pour servir à fixer nos échelles. Après la descente de cette verticale (que nous baptisons : puits 1931, puisque c'est à cette date-là que Casteret explora ce gouffre), nous peinons dans les deux chatières où un violent courant d'air – signe d'une grande continuation-

nous excite ! Nous nous relevons dans une petite salle où en deux points différents des gouttes d'eau, tombant de la voûte, claquent en deux sons bien distincts. À s'y méprendre, c'est le tic-tac d'une horloge du temps qui depuis des temps immémoriaux sans nul doute, scande ainsi les secondes. Au milieu de cette «salle de l'Horloge», baille le «puits Rose» de vingt sept mètres que nous ne descendrons pas puisque les Aixois en ont atteint le fond, sans issue.

Notre visite est pratiquement terminée et disposant de quelques heures, nous nous séparons pour inspecter le moindre recoin car la présence du courant d'air dans les étroitures excite notre curiosité et nous pousse à entreprendre de sérieuses recherches.

Sous un amoncellement de blocs chancelants, je réussis à m'infiltrer dans une fissure où siffle l'air ! Je tiens peut-être la suite ! Sortant un marteau et un burin de ma musette, je me mets en devoir d'attaquer la paroi pour tailler un passage. La roche s'effrite vite et je puis passer le buste par l'entrebâillement. Hélas ! De l'autre côté, la continuation est inexistante... Seule, une minuscule salle, close de toutes parts, au sol encombré de rochers... C'est sous ces blocs que s'infiltrer le courant d'air.

Découragé, je m'assois et me repose, cherchant à reprendre courage pour porter mes efforts ailleurs. La fraîcheur du lieu, contrastant avec la chaleur lourde du sous-bois qui nous a accablés lors de la marche d'approche, ce matin, m'incite à une certaine somnolence...

Un bruit de pierres qui roulent me tire de ma torpeur. C'est Laffranque qui approche, au-dessus de moi.

- Oh ! Doucement, mon vieux. Je suis à deux ou trois mètres sous toi, sous l'éboulis. S'il se met en branle, il me recouvre de rochers !

- Mais, qu'est-ce que tu fiches, me demande t-il ? Lorsque tu auras fini, tu viendras ?

- Tu veux déjà remonter ? Je suis en plein travail (!).

- Qui te parle de sortir, reprend-il avec humour. Je t'attends pour continuer !...

- Comment ? Tu as trouvé une suite ?...

- Mais bien sûr ! Je ne comprends pas que tu fouines dans des trous de taupe alors qu'il suffit de descendre de puits en puits. C'est simple !

Finie la torpeur, la somnolence ! D'un bond, je remonte de sous l'éboulis au risque de le faire s'écrouler.

Je suis galvanisé ! Ça continue !

- À côté du puits Rose, m'explique Laffranque, tout en

me guidant vers sa découverte, à trois mètres exactement, s'ouvre un minuscule orifice, au creux de la paroi. C'est par là que ça file !

En fait, oui ! Comment les Aixois n'ont-ils pas remarqué cette ouverture, pourtant bien visible ?



Le puits d'entrée de 45 m (puits Martel)

- Le trou était recouvert, précise Naves, par quelques rochers que nous n'avons pas eu grand mal à enlever.

Sous la faille, un puits s'enfonce de quelques mètres. Nous nous y engageons, et, soit en varappe, soit à l'aide de cordes ou d'échelles, nous dévalons plusieurs à-pics. Les proportions de ces puits permettent de gros espoirs, les parois s'évasent. Sur les balcons s'entassent des pierres et des rochers qui tombent dans le vide lorsque nous y prenons pied. Partout la roche ruisselle, les gouttes d'eau stillant de la voûte claquent sur le sol ou dans des gours, et ébauchent un concert mélodieux. Nous sentons un léger mouvement ascendant de l'air. Ça sent le grand gouffre...

À la base d'un puits, se creuse une petite ouverture dominant de cinq mètres un autre à-pic. Nous y braquons

nos torches qui n'éclairent qu'un sol plat occupé par un large gour. Partout les murailles lisses ne laissent entrevoir aucune issue. Nous nous regardons tous les trois bien déçus.

- C'est fini, sûrement, prédit Laffranque.

- Impossible, répliquè-je, surexcité par notre découverte et notre descente jusqu'ici. Impossible. Nous devons nous trouver à la cote moins cent vingt mètres environ, et tout me laisse prévoir que ça continue.

- Je descends tout de même, reprend Laffranque en attachant la dernière corde, qui nous restait, à un bec rocheux de la paroi.

Il s'engage dans l'étroiture verticale et prend pied dans la salle. La descente à la corde ici n'étant guerre aisée, Naves et moi préférons l'attendre.

- Terminé, lance-t-il tout de suite... Non ! Je vois une chatière.

Et il bondit dans un creux de la paroi. De notre balcon, nous l'avons perdu de vue ; aussi demandons-nous avec anxiété :

- Alors...

La réponse se fait attendre :

- Et bien ! Pour aujourd'hui, nous ne pouvons passer à cause d'une chatière, mais j'ai le ferme espoir que dimanche prochain nous serons de l'autre côté...

- Formidable ! criè-je. Mais cette chatière, comment est-elle ?

- Elle est de section ovale. cinquante centimètres de hauteur, mais très étroite en largeur. Je n'ai pas pu y passer la tête !

- Longue ? demande Naves.

- Non. Deux mètres, seulement. Mais elle est étroite sur toute cette longueur. Je remonte vous rejoindre.

Nous parlons tous à la fois, posant des questions, émettant des hypothèses. Nous ressemblons à ces oiseaux qui, nichés dans les arbres, piaillent à qui mieux-mieux, au lever du soleil !

Je rappelle à mes camarades la position du Gerbaut :

- Nous sommes juste entre le Trou du Vent et Pène Blanque. Nous avons des chances de joindre des deux gouffres. Du reste, Martel, qui avait un don de prédiction étonnant, né d'un sens d'observation poussé, supposait dès son premier contact avec le Gerbaut une relation avec la grotte-gouffre de Pène Blanque. Il allait même jusqu'à dire que le Gerbaut pouvait être un regard sur d'autres gouffres situés plus haut,

dans le massif. Nous tenons le bon bout, sûrement !

Remontant les différents puits de la Découverte, traversant la salle de l'Horloge, franchissant les chatières, nous grimpons les échelles des deux premiers puits pour revenir au jour.

«Au jour» est beaucoup dire puisque depuis longtemps, la nuit plonge la campagne dans les ténèbres. Seule, la lune orange, par-delà la forêt, jette une lueur blafarde. Des feuillent bruissent, des branches mortes craquent, le renard erre en quête d'une proie. Cachée au creux d'un sapin, la chouette jappe. Les premières étoilent s'allument.

À travers les broussailles, dévalant la pente entre les arbres serrés, nous égarant – une fois de plus !- nous échafaudons mille projets pour élargir la chatière, supputons nos chances de réussite, et de grandes continuations.

«Il faut avoir entrepris, écrivait Martel, de ces explorations souterraines, émouvantes, surexcitantes au plus haut degré, pour se rendre compte de leur attrait : pour savoir combien la soif d'inconnu est ici abstractive de tout autre sentiment ; pour comprendre l'influence irrésistible, hypnotisante, qu'exercent la fièvre de la découverte, l'excès d'admiration, l'obscurité profonde, le mystère et le calme du milieu, l'oubli du soleil et du ciel même ; en un mot l'absence de toute manifestation du monde extérieur.»

Les spéléologues sont de grands enfants : la moindre trouvaille, le plus petit indice les enflèvent, leur fait imaginer les plus merveilleuses découvertes. «l'air des cavernes rend euphorique» a dit plaisamment Norbert Casteret. C'est peut-être vrai...

Cependant, les jours de la semaine s'écoulant, notre griserie diminuait progressivement, car, après tout, rien ne prouvait que par cette chicane nous pourrions déboucher, après un cheminement plus ou moins long, dans la grotte de Pène Blanque !

Que de séances de désobstructions et d'agrandissements ai-je entrepris dans de pénibles conditions. Bien peu m'ont été profitables ; je veux dire par là que rarement mes efforts ont été récompensés. Ou bien l'étroiture résistait à l'attaque du burin que nous manions durant des heures, ou bien, si nous pouvions réussir à passer, nous nous heurtions à nouveau à une autre chatière encore plus difficile, ou à un puits remontant, à une cheminée naturelle verticale qui semblait en relation avec l'extérieur.

Pourquoi l'étroiture du Gerbaut ferait-elle exception à cette règle malheureuse ? Mais Henri Bergson a écrit : «Je ne vois qu'un moyen de savoir jusqu'où l'on peut aller. C'est de se mettre en route et de marcher».

ÇA CONTINUE...

Nous voilà donc réunis, tous les trois, à cent vingt cinq mètres de profondeur, dans une petite salle occupée en son milieu par un gour dont l'eau s'épanche dans la chatière.

Notre premier contact avec cette dernière nous démoralise ! C'est une fissure de deux mètres de longueur, taradée par l'eau dans la roche, il y a des milliers d'années. Lorsque l'on engage la tête dans ce passage, un courant d'air violent fouette le visage et des grains de sable piquent les yeux. Sa présence, attestant une grande continuation, nous redonne un peu courage.

- Respirez, dis-je à mes camarades, l'air pur qui nous vient des Pyrénées centrales.

- À entendre le ronflement de l'air, on se croirait à Orly, au départ d'un avion à réaction ! plaisante Laffranque.

À tour de rôle, nous nous attaquons à Orly. La pointe du burin glisse sur la roche lisse ; l'exiguïté de l'endroit gêne pour manier le marteau. Le vent gèle les mains et glace le visage. Pour se rendre compte de sa violence, Naves tend un mouchoir à l'entrée de l'orifice : il se déploie et claque comme un drapeau !

Inlassablement, Laffranque frappe du marteau. Les coups réguliers scandent les secondes. Naves et moi, appuyés à la paroi, attendons notre tour pour prendre la

relève. J'en profite pour mesurer la température ambiante : cinq degrés ! Avec l'humidité de l'air, qui est sûrement de 100% et le courant d'air, on comprend pourquoi il ne fait pas chaud à... Orly !

Notre travail va durer plus de six heures ininterrompues. Le suintement le long des parois semble s'amplifier rapidement pour devenir de vraies cascates qui éclaboussent de tous les côtés. Les lieux ne nous permettent pas de nous abriter dans cette salle que nous appelons aussitôt : salle de bain, où nous prenons... une douche froide, bien malgré nous. Il doit faire, dehors, un violent orage, et il ne fait pas de doute que si nous explorions dans une rivière, ça ferait vilain, comme l'on dit couramment dans notre jargon de spéléologue.

Le froid et la fatigue nous décident à abandonner la partie, pour aujourd'hui.

- Jamais nous n'arriverons à élargir cette chatière, à ce train-là, affirme Laffranque. Le burin ne fait rien. Il faudra essayer avec une barre à mine.

- J'en ai une, dis-je ; nous la porterons dimanche prochain.

La remontée de tous les puits nous apporte la preuve d'un orage extérieur car partout l'eau ruisselle le long des murailles, parfois même de petits filets d'eau s'échappent des voûtes.

À peine sortis des puits de la Découverte, dans la salle de l'Horloge (soit à moins quatre vingt cinq mètres) que nous parvions le grondement d'une cataracte.

- Chut, lancè-je. Vous entendez au-dessus ? Une cascade ? D'où vient-elle ? Il n'y a pas de rivière pourtant dans ce gouffre ! Pourvu que l'on puisse remonter...

- Bah ! assure Laffranque, on ne risque rien dans les deux derniers puits ; ils sont secs.

- C'est justement du puits d'entrée que l'on entend ce vacarme. Si l'eau d'un ruisseau extérieur, né de l'orage, s'enfonçait dans la doline de l'entrée pour s'écouler par l'orifice du gouffre ?

Nous hâtons le pas et parvenus au bas de l'échelle, à moins soixante mètres, nous poussons un «ouf» de soulagement. L'échelle pend librement en plein vide et se perd dans le noir de la voûte. Rien à craindre, ici : par contre le fracas assourdissant de la chute provient de la droite, dans la salle située de l'autre côté de l'éboulis. Par la lucarne que j'avais remarquée dans le plafond, lors de ma première descente dans le gouffre, s'échappent furieusement les flots blancs d'écume d'une gerbe. Muets, médusés, nous contemplons ce déchaînement soudain des forces de la nature. Les embruns nous piquent le visage et finissent de nous tremper.

Il est minuit lorsque nous faisons surface. Sous la pluie battante, nous traversons la forêt à l'aveuglette pour rejoindre La Baderque, après deux heures de marche.

C'est encore la déception qui nous attend à la chatière, lorsque, après bien des efforts, nous nous retrouvons face à face avec elle, munis d'une barre à mine. Cette barre, de bien mauvaise qualité et dont la pointe est vite émoussée, ne fait guère mieux que notre burin ! C'est décourageant !

- Quelle est la roche la plus dure ? demandè-je à brûle pourpoint.

- Le granit ? Le quartz ? Répond Laffranque.

- Non. Elève Laffranque ! Vous aurez zéro, en géologie. C'est le calcaire du Pont de Gerbaut !

«Sous terre, a écrit Martel, comme dans les ascensions difficiles, que de choses la surexcitation, la griserie de l'inconnu rendent possibles, que le sang froid ferait traiter d'impraticables !»

Voilà qui explique une nouvelle descente dans le gouffre, cette fois avec une barre à mine neuve sur laquelle nous mettons tous nos espoirs. La pointe aiguë écaille la paroi, mais pas suffisamment. La roche, à toute épreuve, résiste. Nos séances d'élargissement, cependant, ont légèrement modifié la section de la chatière. Laffranque et moi incitons Naves, vu sa petite taille, à forcer le passage. Nous déroulons dans la fissure une échelle d'élektron, car elle surplombe un vide de quelques mètres, comme nous l'a appris un rapide sondage à l'aide de pierres.

Pendant qu'il bataille dans l'étroiture, nous l'encourageons... de la voix, à défaut d'aide plus efficace ! Enfin ! ça y est ! Naves est passé ! Nous n'en croyons pas nos yeux !

- Vite, Naves, que vois-tu ? Comment cela se présente-t-il ?

- Je descends un petit puits de cinq ou six mètres. Aïe ! encore une étroiture. C'est une faille étroite dont les parois s'hérissent d'aspérités, sûrement faciles à casser avec un marteau.

- Dis ? demandè-je. Cette chatière est longue ?

- Oh ! Oui ! Je n'en vois pas le bout !

Tandis qu'avec Laffranque, dans notre salle de Bain, nous tapons des pieds et des mains pour nous réchauffer, notre camarade entreprend, seul, de se frayer un passage en usant du marteau. Ses coups résonnent sous les voûtes calcaires pendant deux longues heures. Fatigué, il nous crie qu'il remonte nous rejoindre. Le franchissement de la chatière lui donne beaucoup de mal. D'un commun accord, nous décidons de la baptiser chatière Claude puisque notre jeune ami est le premier et le seul, pour l'instant, à l'avoir passée.

Mais, lorsque l'on est animé d'une foi, non à soulever les montagnes, mais à les... transpercer, on n'abandonne pas si facilement la partie.

J'entretins mes camarades d'un projet qu'ils acceptèrent avec empressement ; et c'est ainsi que nous nous retrouvâmes, une fois de plus, à l'entrée de la chatière Claude, en compagnie d'Emile Bugat, qui, malgré ses soixante ans, n'en est pas moins excellent spéléologue, doublé d'un artificier, car il a amené avec lui trois kilos de dynamite !

Rien ne saurait mieux retracer notre enthousiasme, notre débordement de joie et d'impatience que de reproduire ici le passage de mon journal de bord relatif à cette séance de dynamitage.

«Il y a longtemps que nous aurions dû décider cette attaque, puisque tous nos assauts pour abattre cette maudite chatière à moins cent vingt cinq mètres de profondeur étaient restés sans résultats. Et la solution sensationnelle, la seule, l'unique : c'est Emile Bugat, ou plutôt... ses explosifs ! Une fois de plus nous montons au gouffre en ce dimanche radieux. À proximité de l'entrée, Bugat nous fait une démonstration sur un rocher de 50 grammes de poudre seulement. Sensationnel ! L'espoir de gagner la partie nous revient ! Avec trois kilos de cheddite, la chatière va en fumer !

Parvenus à la chatière, nous la bourrons amoureusement des trente pains d'explosifs, avec maintes précautions, cherchant la moindre partie faible. Déroulant un fil électrique jusqu'à la surface que nous rejoignons, nous établissons le contact avec une simple pile plate de 4.5 volts. Une explosion sourde, sèche, qui fait vibrer la doline où nous sommes groupés, un peu émus : la chatière n'existe plus... Du moins, nous l'imaginons ainsi.

Combien il nous tarde d'être à samedi prochain pour voir et... poursuivre l'exploration»

La poudre n'a pas parlé aussi fort que nous l'avions cru,

et c'est bien déçus, presque effondrés moralement, que nous nous retrouvons tous trois, Laffranque, Naves et moi, devant la chatière Claude. Le calcaire du Gerbaut est-il invulnérable ? Non, heureusement. En effet, examinant de près les parois, je constate que les explosifs les ont fortement ébranlés et fissurés. Travaillant du burin et de la barre à mine, nous réussissons à donner à l'étroiture une dimension plus humaine. Avant de nous y engager et de nous lancer – qui sait ? – dans une longue exploration, nous prenons un léger casse-croûte.

Un mot doit être dit à ce sujet, car la faim, autant que le froid et le sommeil, nous handicaperait. Je connais des spéléologues qui parlent de diététique, de rations bien étudiées, de calories, de nourritures équilibrées. Pour ma part, j'ai toujours trop négligé cette question pourtant primordiale. Il ne faut considérer qu'une chose, en toute exploration : progresser le plus vite et le plus loin possible. Toute halte pour manger est une perte de temps et du fait que nous ne sommes que trois, ce qui pose de gros problèmes pour le portage du matériel, il est préférable d'emporter une échelle ou une corde de plus plutôt qu'une gourde de vin ou une flûte de pain !

Aussi, nos casse-croûte étaient-ils lamentables et, par la suite, des collègues devaient nous baptiser «des clochards de la spéléologie» ! Comme de misérables vagabonds, donc, nous avalons un morceau de pain et une sardine à l'huile chacun. Ce sera tout pour... deux jours d'exploration !

Mais, nous n'avons nullement l'idée de nous plaindre de ce régime d'amaigrissement car il présente l'avantage de ne nécessiter qu'une courte halte, et aujourd'hui nous ne voulons pas nous éterniser ici.

La vue de la chatière agrandie nous fascine, nous galvanise. Naves, puis Laffranque et enfin moi, nous nous infiltrons non sans efforts, gémissements et... souffrances pour nos combinaisons de toile, pour déboucher cinq mètres plus bas dans une petite salle. Enfin ! ça y est ! Je crois rêver : nous voici de l'autre côté. Mais, ce qui suit coupe vite notre élan de notre joie. Naves n'avait pas exagéré lorsque, revenu de sa reconnaissance ici, après avoir pu franchir la chatière, il nous avait dit : « il y aura encore du travail à faire ! ».

La faille qui s'oppose à notre progression n'est pas aussi méchante qu'elle en a l'air. Notre marteau a vite fait d'abattre telle ou telle aspérité, tel bec rocheux ; si bien qu'après une petite heure d'efforts, nous pouvons nous suivre tous les trois dans ce long tube rocheux d'une vingtaine de mètres. Un évasement où nous pouvons nous relever nous plonge dans une amère constatation. Aucune fissure ne laisse voir la plus petite



Franchissement de la chatière Claude par René Laffranque

continuation. À plat ventre, à genoux, nous cherchons une suite inexistante...

- Là, s'écrie Laffranque, en désignant une étroite ouverture à deux mètres de hauteur. Je tiens le bon bout.

En hâte, je m'élève jusqu'à la lucarne et reçois en plein visage le violent courant d'air qui ronfle à mes oreilles.

- Le burin, demandè-je à mes camarades. Cette fissure est creusée dans de la terre. Il sera facile de l'agrandir.

Mon outil, bien qu'il ne convienne pas à ce genre de travail, enlève une forte épaisseur d'argile. Le vent me fouette et projette dans les yeux des gravillons et du sable.

Le passage me semble suffisamment grand et d'un coup de rein, je m'y faufile en comprimant la poitrine. La projection de terre par le courant d'air me fait fermer les yeux et je ne les rouvre que lorsque je sens le sol manquer sous moi. Je viens de déboucher au milieu d'une grande galerie au sol uniformément plat et aux parois noires et sèches.

Sorti de mon boyau, je n'entends plus le ronflement du vent et ce silence subit me transporte dans un autre monde, irréel. Silence majestueux ; ça et là, une goutte d'eau tombant de la voûte claque sur la roche ou dans un gour. Habitué dans les passages précédents à avoir le nez collé à la paroi, le vide des grandes proportions de cette avenue m'apparaît plus profond et plus ténébreux.

- Oh ! Et alors, me crient mes compagnons. On voudrait des nouvelles !

- Venez, dis-je simplement. Et faites suivre le matériel.

- Alors, ça continue ? lance Naves.

- Et pardi, que ça continue !...

Le boyau terreux vomit nos encombrants kit-bags, puis mes deux camarades.

- Par où ? demande Naves.

- Par l'aval, bien sûr.

Emportant chacun un sac de matériel, nous empruntons la galerie spacieuse. Nos pieds font craquer par endroit une fine couche de stalagmite. La terre crisse à notre passage. Ces bruits secs, qui rompent le lourd silence, ajoutent à l'inquiétude du milieu. Après nos efforts dans les étroitures, les heurts, les coups de marteau, nos conversations animées, l'ampleur de ctte galerie nous rend silencieux.

- Si vous êtes d'accord, dis-je, tranchant le silence, nous pourrions appeler cette galerie : la galerie Bugat, en hommage à celui qui, par ses explosifs, nous a ouvert les portes du gouffre.

Laffranque tire de sa musette son carnet topo, et commence à dresser un plan. Les nombreuses haltes que ce travail nécessite mettent mon désir de progresser rapidement à une rude épreuve. L'avenue zigzagante nous donne la joie et le soulagement, à chaque détour, de la voir s'enfoncer toujours dans le noir. Le plafond baisse au point de nous obliger à avancer à genoux sur le sol d'argile plastique parfaitement lisse, dépourvu évidemment de toutes traces. Nous y creusons une triple traînée et la pointe de nos bottes y imprime de profonds sillons.

- Ici, mesdames et messieurs, lancè-je plaisamment, nous sommes dans des lieux où la main de l'homme n'a jamais mis le pied...

- Elle est nouvelle, celle-là ! Je ne la connaissais pas, ironise Laffranque !

En fait, combien de fois avons-nous sorti cette plaisanterie, usée, éculée comme beaucoup d'autres. Mais, sous terre, ne sommes-nous pas de grands enfants, et pour maintenir le tonus élevé il est bon de rire et de chahuter même à tout moment, surtout aux plus difficiles, aux plus dangereux.

- Bon, ça va, dis-je d'un ton faussement vexé. Je ne dirai plus rien ; je me contenterai, au lieu de me fatiguer à vous raconter des blagues, de les numéroter et de vous dire simplement le numéro au moment opportun !

- Et maintenant, demande Naves. A gauche ? ou à droite ?

Progressant le premier, tête baissée, à quatre pattes, je n'ai pas remarqué que nous avons atteint une bifurcation.

- Prenons à droite, s'exclame précipitamment Laffranque affairé à dresser la topographie. Ça file vers le nord, donc vers Pène Blanche.

Le plafond se relève, le sol, sous nos pieds, brusquement se dérobe : nous voici au sommet d'un puits. Tout de suite, l'allure de la caverne devient plus grandiose, plus impressionnante. Les faisceaux de nos torches ne trouvent que du noir pour s'accrocher faiblement à la voûte, à peine discernable. Amarrant fiévreusement une échelle à un bec rocheux, je descends le premier le long d'une belle et lisse coulée stalagmitique, semblable à une méduse. Quinze mètres plus bas, je prends pied dans une avenue rectiligne. Mes compagnons descendent notre matériel au bout d'une corde et me rejoignent.

Quelques stalagmites décorent ces lieux ; ce sont les premières et les seules de tout cet étage du gouffre. Une large faille entaille le sol : un puits que nous explorerons, mais plus tard, car notre galerie file toujours droit devant nous. Marchant derrière mes compagnons, je considère

leurs photophores, petits points lumineux qui s'agitent dans la nuit. Que l'homme est petit et fragile au sein de la terre !

Mais devant nous, le sol soudain se relève en une muraille d'une dizaine de mètres. Au-dessus, ça continue.

- Laffranque, je crie. Voilà du travail pour toi.

Mon camarade tâte les prises.

- Je préfère, dit-il, escalader en montagne une paroi de cent mètres que ce mur. Ici, la roche est pourrie et recouverte de terre glissante.

Le voici arrivé cependant au sommet du mur. De là, il nous lance une corde et nous aide à le rejoindre. Ça continue toujours, mais par une galerie moins spacieuse, à l'allure plus intime. Nos bottes ferrées crissent sur le plancher stalagmitique. Nous avançons sans mot dire, anxieux de connaître la suite. Ça continue, mots qui reviennent comme un leitmotiv, plein de promesses, annonciateur de belles explorations, d'inconnu.

- Chut, m'exclamè-je, en empoignant Laffranque par le bras. Ecoutez... Le murmure d'un ruisseau...

- La rivière, s'écrie Naves. La rivière...

Découvrir un ruisseau, sous terre, est signe de continuation, de suite pouvant être prodigieuse, surtout ici, dans ce massif d'Arbas où le moindre ruisseau serpente dans la roche sur des kilomètres parfois ! Fiévreusement, nous cherchons à déceler la direction de ce chuchotement des eaux englouties. Le premier, j'avise une étroite lucarne où souffle un courant d'air. Est-ce le vent ou un ruisseau qui chuinte ? Combien ces bruits sont trompeurs, sous terre ; mais cette fois-ci, je suis formel. Ces variations dans ce ronflement, cette musicalité grave et chantante ne font pas de doute : derrière cette étroite ouverture court la rivière...

D'un tour de main, j'arrache d'un sac le marteau et le burin, et rageusement, j'attaque la roche. Sèche et fissurée, elle se laisse écailler facilement, au point qu'après demi-heure de travail, je réussis à franchir cette chicane. Le ronflement de l'eau s'est tu. Me relevant, je constate que les parois fermées de tous côtés s'élèvent et foncent



René Laffranque descend un puits dans la galerie Bugat

vers le haut en un beau puits ascendant, où se devine un léger, mais certain, mouvement d'air. Et alors, ce bruit de ruisseau ? C'était... que du vent ! Etranglé par la chatière, ce courant d'air se pressait et émettait ces tonalités et ce murmure d'eau. Une fois de plus, je m'étais laissé prendre au piège de la nature. Mes camarades, trompés eux-aussi, n'ont guère de complexes et se rient de mon erreur, comme si j'étais le seul à avoir été attrapé !

Cette illusion pourtant nous aura donné beaucoup d'espoir, et dès cet instant, nous ne rêvons que de rivière. Après de nombreuses recherches dans tous les recoins, nous reprenons notre progression.

Un nouveau puits d’une vingtaine de mètres troue la galerie. Ce cran en profondeur doit nous rapprocher de Pène Blanque. Avant de poursuivre la descente, nous nous accordons un petit repos, au cours duquel Laffranque en profite pour terminer sa topographie.

- Toujours plein nord. Nous filons sur Pène Blanque.

- Combien reste-t-il d’échelles, demande Naves ?

- Deux rouleaux, seulement, dis-je. J’ai peur que nous en manquions.

- Encore ! Deux rouleaux ! Nous n’arrêterons jamais ! reprend Naves. J’ai une faim à b... des cailloux.

- Ne te gêne pas ; c’est une denrée qui n’est pas rare ici, ironisè-je.

- Et je suis crevé, trempé. Sais-tu l’heure qu’il est ? Neuf heures du matin. Nous avons passé une nuit blanche, je tombe de sommeil.

Je prends conscience, alors, du jeune âge de Naves : seize ans. Sa souplesse, ses forces physiques étonnantes, son entrain m’avaient fait oublié qu’il est encore un gamin. J’avoue que nous avons trop abusé de lui, bien souvent. Il faut dire cependant – et c’est tout à son honneur - que le fait de le considérer comme un égal ne lui déplait nullement. Je suis sûr, même, qu’il fait effort pour rester à notre niveau et participer à nos explorations au même titre que nous, sans être l’objet d’attentions spéciales.

Aujourd’hui, il est à bout de forces, et c’est la première fois que nous l’entendons se plaindre. Ce sera aussi la dernière fois.

Quant à Laffranque et à moi, la faim et le manque de sommeil nous font cruellement souffrir. Accroupis et blottis contre la paroi argileuse dégoulinante d’eau, nous sombrons dans une pénible léthargie. Le froid insidieusement nous pénètre et nous oblige à remuer.

- Debout, lancè-je d’une voix pâteuse. Et en route vers Pène Blanque...

La descente de ce puits d’une vingtaine de mètres nous réveille et nous redonne un peu d’entrain, d’autant plus que l’échelle ne plaque pas contre la roche mais dans une paroi de boue infâme ! Les câbles et les barreaux s’y impriment et nous devons user de mille acrobaties pour trouver les échelons englués d’argile ! Ce puits de la Boue donne accès dans une vaste salle circulaire, au sol mouvementé, crevé de trois puits d’une vingtaine de mètres, mais tous en cul-de-sac. De cette salle, s’amorce une galerie dont les proportions restreintes nous font avancer à genoux, puis en rampant, pour buter finalement à une chatière impénétrable.

- C’est fini, lance l’un de nous. Quelle triste fin ! Nous n’avons vraiment aucune chance de passer ; cette chatière est trop étroite.

- Nous sommes ici, tranche Laffranque, toujours plongé dans sa topographie et ses calculs, nous sommes ici à la cote moins deux cents. D’après les altitudes de l’entrée de ce gouffre, de cette chatière et celle de Pène Blanque, nous ne sommes qu’à soixante dix mètres environ des galeries supérieures de cette grotte.

- Comme cela ? demandè-je.

- Oui. Soixante dix mètres au-dessus de ces galeries. Autrement dit, il nous resterait encore soixante dix mètres de puits à descendre. Mais, en distance, il faut compter deux cents mètres environ. C’est vraiment peu. Savez-vous comment nous devons baptiser cette chatière ?

- Non. Pourquoi cette question ?

- Et bien ! La chatière du Vautour. Voyez sur mon plan, la forme de la salle de la Boue et cette étroiture ; on dirait un vautour !

- Que fait-on ? demande Naves.

- En voilà une question idiote ! plaisantè-je. Comme si on pouvait faire autre chose que demi-tour ! Puisque nous sommes complètement claqués, et qu’il n’est pas loin de midi (nous avons donc tout le temps), remontons lentement. Et samedi prochain, nous reviendrons chercher le matériel dans cette étage-ci. Je ne pense pas que nous ayons le courage de déséquiper aujourd’hui ! Mais, je crois que le Gerbaut est définitivement terminé. C’est bien dommage...

- Il y a tout de même l’amont de ce réseau, avance Laffranque. Lorsque nous avons débouché dans la galerie Bugat nous l’avons délaissé au profit de l’aval.

- Oh ! Oui ! Bien sûr, c’est une partie à ne pas abandonner, mais je doute fort qu’en remontant ce réseau on... descende très bas !

Plusieurs heures plus tard, émergeant du gouffre nous clignons des yeux tant fatigués par une exploration sous terre de deux jours sans sommeil qu’éblouis par le soleil flamboyant d’une fin d’après-midi.

LA RIVIÈRE...

Mais il suffit d’une bonne nuit de dix heures de repos dans un lit, avec des draps blancs, d’une nuit d’homme civilisé comme l’on rêve lorsque, ivre de sommeil, on bataille au cœur de la montagne, pour reprendre l’espoir effacé par de trop nombreux obstacles et une trop longue fatigue.

Comment ai-je pu dire à mes compagnons que le gouffre du Pont de Gerbaut était terminé ? Cet échec n’est pas possible. Avoir œuvré tant d’heures, tant de nuits à la chatière Claude, avoir peiné sous les charges volumineuses et lourdes dans la forêt enneigée au cours d’une marche exténuante et titubante sous le poids ; avoir échafaudé les rêves les plus fantastiques durant les longues soirées d’hiver ; avoir porté tous nos espoirs sur ce gouffre... et tout cela pour rien ?

Certes, nous avons bien été récompensés en débouchant dans cette galerie Bugat, en progressant de salles en puits, d’éboulis en crevasses, surexcités par la découverte. Mais notre soif d’inconnu n’était pas assouvie et notre si dur travail nullement payé comme il se devait. Il ne fait pas de doute – et surtout compte tenu que nous étions dans le massif d’Arbas aux gouffres exceptionnellement grandioses – que le Gerbaut ne s’achève pas par cette chatière du Vautour, terminus minable.

Le lendemain de notre retour, je devais faire part à Laffranque de mes espoirs :

- Il est certain, lui écrivais-je, que le Gerbaut continue. Et par l’amont. Tu n’ignores pas que les eaux, par une loi immuable, propre à l’hydrologie souterraine, ont tendance à s’enfouir toujours plus profondément, abandonnant alors des étages supérieurs qui deviennent secs. La galerie Bugat est un réseau fossile. Plus en amont, et donc dans la partie que nous ne connaissons encore pas, la rivière, brusquement a dû emprunter une fissure qu’elle a agrandie. Par cette voie nouvelle, elle poursuit sa course, délaissant son ancien parcours.

Je suis certain que par l’amont nous devons découvrir cette perte de la rivière, et, alors, nous progresserons dans la partie active du gouffre avec la certitude de réaliser une exploration très importante en profondeur.

De leur côté, Laffranque et Naves n’avaient pas besoin de recevoir ma lettre pour nourrir de gros espoirs en cette suite possible. Ils avaient établi la même hypothèse que moi et leur impatience d’arriver au samedi suivant était aussi forte que la mienne ! En effet, Laffranque, qui pourtant n’écrit jamais, devait m’adresser cette courte lettre :

- Le Gerbaut continue. Nous arriverons samedi à 13 heures, chez toi. Je crois que nous ne déséquiperons pas ce dimanche...

En fait, nous devions déséquiper définitivement le gouffre que neuf mois plus tard !

Le temps est au beau fixe en cette journée du 1^{er} décembre, malgré l'approche des grands froids, et c'est d'un cœur léger (mais le sac lourd !) que nous gravissons le sentier serpentant dans la forêt d'Arbas.

Il est vingt deux heures lorsque, par la succession des puits et des étroitures, nous nous relevons dans la galerie Bugat. L'idée de découvrir et de parcourir des continuations nouvelles nous harcèle. Et sans pause, nous filons vers l'amont. La perspective des murailles de cette galerie se perd dans le noir. La voûte, difficilement discernable à cause de sa hauteur, laisse présager un grand développement de cet étage. Le profil rigoureusement horizontal du sol étaye nos espoirs.

- Tu vois que ça file, dis-je à l'adresse de Laffranque

- Mais, je ne t'ai jamais dit le contraire ! C'est toi qui la dernière fois parlais de déséquiper le gouffre, alors qu'il continue...



Départ du deuxième puits de 14 mètres (dit de 1931)

- Comment ! Moi ? Jamais de la vie...

Et s'ensuit une petite dispute tout à fait amicale comme il nous arrive souvent de déclencher sous terre. Mais notre discussion est bien vite interrompue par un changement de topographie. Le sol subitement s'entrouvre d'une large fracture profonde d'une dizaine de mètres. En face de nous, sur la lèvre opposée, la galerie continue. Grâce à une crête verticale offrant des prises faciles, nous descendons ce puits sans issue. La suite est bien là-haut, de l'autre côté.

D'étroites corniches nous aident à gravir la muraille et les proportions de cette suite nous donnent toute quiétude quant à la continuation. Nous ne marchons plus ; nous courons tous les trois de front. Le plancher s'accidente et un peu de varappe, d'escalade tempère notre ardeur.

En tête du trio, retrouvant la galerie facile, horizontale, je cours, abandonnant mes deux camarades. Mais, je dois stopper net, car devant moi s'ouvre le néant. Plus de parois, plus de voûte ; quant au sol, il a fait place à un vide impressionnant. Je braque ma torche électrique dont le faisceau me fait découvrir les dimensions de ces lieux. Je viens de déboucher au plafond d'une immense salle. Sous mes pieds se distingue le sol encombré d'énormes rochers, quinze mètres plus bas.

- Laffranque ? Naves ? Venez voir, vite, cris-je à mes amis dont j'entends les bruits de pas derrière moi.

- Qu'y a-t-il ? demande Naves, dont la voix me parvient au-delà d'un coude de la galerie.

- C'est bouché, réponds-je ironiquement.

Tous trois, nous regardons et dirigeons nos lampes devant nous. En face, se dessine le départ d'une avenue à la voûte très élevée.

- Nous tenons le bon bout, annonce Laffranque.

- Oui, dis-je. Mais comme nous n'avons pas de matériel avec nous, il nous faut aller récupérer celui que nous avons utilisé dimanche dernier en aval, jusqu'à la chatière du Vautour.

Rapidement, nous faisons demi-tour, mais chemin faisant, sur notre gauche, entaillant la paroi, le départ d'une galerie nous tente. La roche taraudée par l'eau, son profil fuyant nous incitent à nous y engager. Nous progressons en souplesse au milieu de rochers, de crevasses. Notre curiosité est à l'éveil. J'ai rarement vécu des moments aussi passionnants, aussi émouvants même, puis-je dire. À chaque instant, c'est du nouveau que nous découvrons, mais du nouveau qui nous entraîne très profondément au sein du massif.

Une certaine résonnance, un écho propre aux grands creux nous annoncent l'approche d'une grande salle. Effectivement, nous surgissons par un porche gothique d'une salle aux dimensions impressionnantes.

- C'est la Verna, dis-je plaisamment, en pensant à la salle terminale qui porte ce même nom, au gouffre de la Pierre Saint Martin.

Nous dégringolons à vive allure une pente raide d'éboulis. Vraiment, la semaine dernière, découragés par notre arrêt forcé devant la chatière du Vautour, nous étions loin de penser que l'amont de la galerie Bugat nous réserverait de telles joies de découvertes et d'inconnu.

L'éboulis meurt sur le sol stalagmité d'une avenue spacieuse. Quelques lourdes concrétions, quelques gours retiennent un temps notre attention. Mais, vite, nous fonçons vers la suite. A notre étonnement, nous apercevons, accrochées à la paroi un groupe de chauves-souris. Une fois de plus je ne puis qu'admirer le sens d'orientation de cet étrange animal et la facilité avec laquelle il évolue dans ce monde des ténèbres.

À cent cinquante mètres sous terre et distant de l'entrée d'un demi-kilomètre de galerie, pourquoi ce mammifère volant vient-il chercher refuge ici ? C'est un mystère de plus qui s'inscrit dans la longue liste des énigmes concernant cette curieuse bestiole. Il m'a été donné de surprendre la chauve-souris la plus profonde du monde à quatre cent dix mètres de profondeur dans la salle terminale du gouffre du Bassia (Hautes-Pyrénées). Cette présence ne cesse jamais de me poser d'insolubles questions.

Un brusque changement d'aspect de la galerie me tire de mes réflexions sur ce sujet si passionnant. Quelques belles concrétions amenuisent le passage et finalement tout le couloir s'obstrue de coulées calcaires. C'est le cul-de-sac complet, comme l'on rencontre couramment dans les grottes, qui brise en un instant tous les espoirs conçus fiévreusement. Mais, bien avant l'essaim de chauves-souris, j'avais remarqué une ouverture noire dans la voûte. Faisant demi-tour, je la

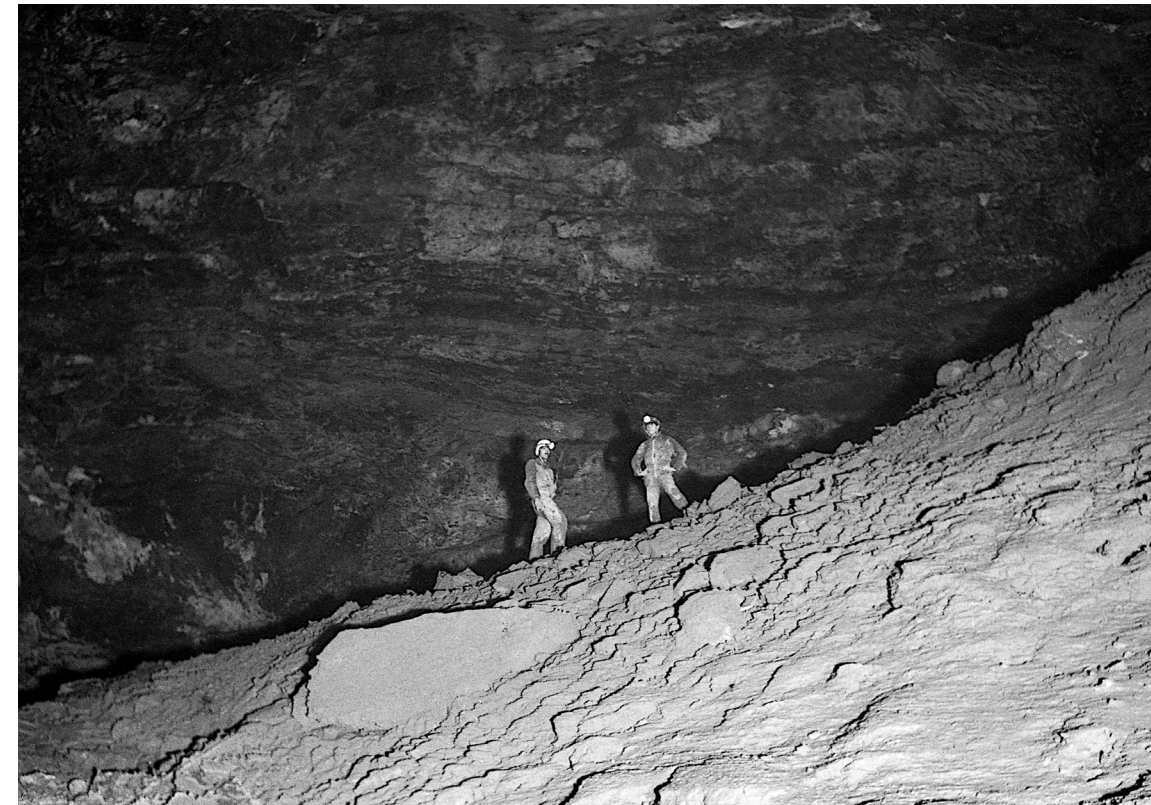
recherche et tente de l'atteindre en escalade.

Il s'agit, une fois encore, d'un couloir, mais de faibles dimensions. Cependant, ça file, et je n'en demande pas plus, sachant par expérience qu'une grande avenue souterraine peut aboutir à un cul de sac, alors qu'un boyau exiguë peut conduire fort loin.

- Je vais jeter un coup d'œil, criè-je à mes camarades qui m'attendent dans la galerie, sous mes pieds. Si ça continue, je reviens vous chercher.

Tantôt progressant à quatre pattes, tantôt escaladant entre les parois resserrées, je remonte et descends ces montagnes russes souterraines. Ce petit jeu m'amuse et me prend tout entier. Partout s'ouvrent des ouvertures ; et je n'ai que l'embarras du choix. Aussi, vais-je au gré de ma fantaisie. J'ai déjà parcouru ainsi une grande distance lorsque je me souviens de mes amis qui m'attendent !... Demi-tour, donc. Mais dans ce labyrinthe de diverticules, quelle galerie ai-je empruntée ? Est-ce celle-ci à droite, ou bien ce petit à-pic devant moi ? La topographie est trop compliquée pour que j'en aie conservé un plan assez précis. Le sol rocheux ne peut montrer les traces éventuelles de mon passage. J'ai l'impression, pourtant de me diriger dans la bonne direction.

J'appelle. L'exiguïté des corridors étouffe mes cris. Le silence minéral me pèse et ajoute à mon inquiétude. Que font mes compagnons ? M'ont-ils abandonné, avec le but de porter de leurs côtés leurs recherches dans d'autres lieux ?



Dans les grandes galeries fossiles

Thésée dans le labyrinthe ne devait pas être plus malheureux que moi ! À l'encontre de mon frère mythologique, je ne dois pas compter sur Ariane, ni sur son fameux fil !

Mes appels demeurent vains. Et bien ! Puisque me voilà égaré, je n'ai qu'une solution : continuer dans la mesure du possible l'exploration de ma prison de roche, suivre une direction rectiligne. De toute façon, mes deux amis viendront à ma rescousse et, de mon côté, aurai-je la chance de faire une découverte intéressante.

Tout en m'aventurant dans cet écheveau de couloirs, je note des points qui présentent un certain attrait : puits ascendant, à-pics à descendre lors d'une prochaine exploration ici. Du bas de l'un d'eux monte le murmure d'un ruisseau. Découverte d'intérêt modeste, peut-être, mais point qui ne doit pas être négligé. Pourtant, consacrant par la suite cinq ou six séances dans cette partie du gouffre, je ne retrouverai jamais cette faille !

La galerie où je circule s'évase et débouche, perpendiculaire, sur un corridor au sol argileux. Des traces nettes de passage s'enfoncent profondément dans la glaise ! Où suis-je ? Cette constatation me stupéfait ! Continuons, donc, pour éclaircir ma situation. Ai-je débouché dans un autre gouffre, ou bien des spéléologues ont-ils déjà exploré le Gerbaut en empruntant un passage autre que celui que nous connaissons, par la chatière Claude ?

Un puits soudain s'ouvre à mes pieds. Rapidement, je ramasse une pierre et m'apprête à la jeter pour en évaluer la profondeur. Mais le scintillement des câbles et des barreaux d'une échelle d'élektron pendant dans l'à-pic stoppe mon

geste. Je reconnais le puits de la Méduse, que nous avons découvert et descendu dimanche dernier. Me voilà donc dans la galerie Bugat !

La joie d'en avoir fini d'errer dans le fouillis de boyaux de tout à l'heure s'efface vite à l'idée que nous venons de perdre beaucoup de temps, du temps précieux qui nous aurait permis d'explorer l'amont. Rejoignons rapidement Laffranque et Naves, mais surtout pas par le même chemin qui m'a amené ici ! Entrepreneons de remonter la galerie Bugat déjà parcouru la semaine dernière, poursuivons par l'amont découvert ce soir et reprenons la galerie qui, de la Verna doit me faire retrouver mes amis... s'ils ne sont pas partis !

Une demi-heure plus tard, tout essoufflé par une marche forcée, dévalant l'éboulis de la salle de la Verna, empruntant le couloir qui lui succède, je me retrouve près de mon terminus, à proximité des chauves-souris, au pied de l'ouverture élevée du corridor qui m'a donné tant de soucis. Personne... où sont-ils ? J'appelle. Seul, l'écho assourdi anime la solitude et la nuit de cette avenue souterraine. Je rage en songeant que notre séance d'exploration de ce week-end, dont la perspective de faire des découvertes nous avait enthousiasmés, était compromise et allait se poursuivre par une ridicule partie de cache-cache !

Excédé, et puisque la nuit est gâchée, je décide de m'engager à nouveau dans les chicanes des galeries supérieures. Auparavant, je trace quelques mots sur un bout de papier que je pose sur une lourde stalagmite occupant une place bien en vue dans la galerie :

«Complètement perdu – je vous attends au puits de la Méduse»

Ce message griffonné rapidement, en quelques secondes sera inutile ; nous n'aurons pas l'occasion de repasser par ces lieux. Durant les siècles et les millénaires qui vont s'écouler jusqu'à la fin du monde, il demeurera, seul vestige de notre venue, seul témoin de notre inquiétude en ce cosmos souterrain.

Et je m'insinue dans les chicanes et les couloirs inextricables... Enfin, je retrouverai mes camarades,

et nous ressortirons de notre labyrinthe, de notre galerie des Perdus, comme nous la baptisons, orifice supérieur plongeant dans la galerie Bugat !

Nos soucis communs (car je n'étais pas seul à être égaré !) sont évoqués au cours d'une petite pause agrémentée d'un frugal casse-croûte, près du sommet du puits de la Méduse. Etant donné l'heure tardive – ou plutôt matinale, puisqu'il est trois heures du matin – nous proposons de récupérer seulement l'échelle qui pend dans ce puits pour l'utiliser dans l'à-pic qui nous a barré le chemin hier soir, dans l'amont.

Le sommeil qui peu à peu se faisait sentir et nous engourdissait fait place à l'entrain. N'allons-nous pas faire du nouveau ? Et du nouveau dont nous rêvions depuis longtemps. Il en va souvent ainsi sous terre. À une grande fatigue succède un sursaut d'énergie inattendu parce que l'on tombe en arrêt devant une chatière où hulule un fort courant d'air, parce que du fond d'une faille monte, confus, le froissement des eaux sauvages.

Accrochant notre train d'échelle à une courte stalagmite trapue qui semble posée là exprès pour cet usage, tour à tour, nous dévalons la muraille et nous nous regroupons dans le chaos de la Grande Salle. Notre éclairage frontal à acétylène ne suffit pas à révéler les voûtes altières. D'un même geste, nous allumons nos puissantes torches et les braquons au-dessus de nous. Du noir qui nous domine et pèse sur nous foncent des centaines de perles scintillantes qui nous piquent les yeux. Nous baissions la tête et pour ne pas nous exposer trop longtemps à cette pluie souterraine issue du plafond invisible, nous continuons devant nous.

Sur notre gauche, de vastes effondrements attirent notre regard ; mais nous ne faisons que nous y pencher car nous avons hâte de parcourir l'immense corridor. Les murailles déchiquetées renvoient l'écho sourd des crisements de nos bottes ferrées sur les rocs amoncelés. Ça et là, sur des blocs noirs et terreux croissent de minuscules cristallisations de gypse.

- Si nous découvriions une deuxième Cigalère, cette féérique grotte aux cinquante deux cascades, dans l'Ariège, où, sur des kilomètres de galeries, les parois exposent de magnifiques joyaux de calcite, aux formes et aux couleurs si extraordinairement variées et chatoyantes ?

Ma réflexion ne reçoit nul écho ; mes amis sont trop pris par cette ivresse des profondeurs qui nous galvanise. Nous vivons un vrai roman de Jules Verne... Nous marchons, escaladons des montagnes de rochers branlants, nous élevant sur les parois déchiquetées pour éviter des puits profonds. Les obstacles deviennent plus fréquents, le

relief plus mouvementé et cette ambiance nous donne la sensation que l'on approche de quelque chose.

Une chatière nous fait faire la grimace, au premier abord ; mais ses dimensions humaines nous font pousser un soupir de soulagement. Un air violent nous fouette le visage tandis que, au-delà, loin, bien loin, gronde la rivière ! Elle est là, devant nous ; à quelque pas sans doute nous la découvrirons. L'étroiture passée, nous courons, puis pataugeons dans une eau peu profonde, tandis que sur nos épaules s'abat soudain une cascade !

Nous mettant à l'abri de la douche, nous parcourons du regard anxieusement le moindre recoin de la salle. Déception ! Cruelle déception ! La chute s'écroule de la voûte, d'une vingtaine de mètres, loin des parois, donc inaccessible. En aval, les eaux écumantes s'engouffrent dans un goulet impénétrable.

Le désespoir, d'un coup, s'abat sur nous. Combien sont lourdes les vingt heures d'exploration que nous venons de vivre ! Avec quelle force la fatigue de notre progression dans ces terrains compliqués se fait sentir ! Nos yeux nous brûlent, une bouffée de fièvre nous monte à la tête. Le manque de sommeil et la faim finissent de nous achever.

Silencieusement et en des gestes lents, nous édifions un cairn sur un énorme rocher. La cascade se plaint, chuinte inlassablement, poursuit son chant lugubre commencé il y a des millénaires. Les embruns nous mouillent le visage. À quoi bon nous attarder ?

Sur le retour, chemin faisant, nous avons encore le courage de reconnaître tous les effondrements qui trouent le sol de la galerie. Mais il nous faut faire tout de même un gros effort pour entreprendre ce travail peu excitant car le moral est descendu bien bas. Nous décidons de les explorer chacun à notre tour ! Tous ces pertuis s'achèvent par d'étroits boyaux s'amenuisant en fissures colmatées par l'argile.

En plusieurs haltes, nous approchons de la Grande Salle.

- Tiens, le dernier trou, dit Laffranque. À toi, Jacques ; c'est ton tour. Si tu veux y aller ?

L'idée de ramper contre la roche humide ne me soulève pas d'enthousiasme ! Mais ce passage est le dernier à parcourir. Si nous l'abandonnions, l'amer regret mêlé d'un mystérieux espoir nous torturerait sitôt la surface gagnée... Je m'y engage donc, un peu encouragé par une continuation mouvementée et de moins en moins exigüe. Une dernière lucarne me fait déboucher dans une salle chaotique, au relief très accidenté. Ne voulant pas rééditer les égarements de cette nuit, je repère le point par lequel j'ai apparu dans cet instable éboulis.



Petite pause pour Claude Naves et René Laffranques dans les les galeries fossiles

Deux couloirs semblent fuir dans des directions opposées, tandis que la paroi d'en face plonge dans une série d'à-pics dangereux pour l'isolé que je suis. Après une courte reconnaissance, je songe à appeler mes camarades. Mes recherches en solitaire ne peuvent donner rien de valable ni de sûr. À trois, les chances de trouver des passages inconnus augmentent.

Nous revoilà donc, escaladant des rochers empilés les uns sur les autres, coincés contre la muraille, ou bien chancelant dans un équilibre douteux.

- Tu as été dans cette galerie ? Questionne Laffranque.

- Euh... non ; je ne pense pas. Tu sais, seul, je n'ai pas été bien loin. Allons-y. Mais traçons un repère sur la roche afin de ne pas recommencer notre partie de colin maillard.

- Ce n'est pas la peine, indique Naves, tu as déjà gravé une flèche sur ce rocher, tout à l'heure.

- Moi ? Pas du tout ! À moins que... si peut-être. J'avais peur de me perdre.

Une lueur d'un fol espoir traverse l'esprit de Laffranque.

- Alors, quoi ! C'est toi, oui ou non, qui a tracé ce signe ? Si tu ne sais pas ce que tu fais...

- Mon vieux ! Nous sommes complètement vidés, et je ne me souviens de rien.

- Tu devrais tout de même comprendre que si ce n'est pas toi...

- C'est un autre, enchaîne plaisamment Naves, inconscient que cette vérité de La Palisse a une valeur inouïe.

- Mais si ce n'est pas moi, m'écrie-je, nous sommes sur une piste formidable !

Finis la lassitude, la torpeur, le sommeil ; oublié, l'estomac qui nous tiraille. Nous dégringolons les blocs de rochers, dans la direction de la flèche.

- Là, crie Laffranque. Une boîte de conserve rouillée.

- Ce n'est pas moi qui l'ai ouverte, tout à l'heure, réplique-je en riant.

- Nous sommes dans Pène Blanque... Nous sommes dans Pène Blanque...

Comme un leitmotiv, cette phrase martèle notre cerveau enfiévré. C'est sûr ! La jonction est établie... Nous parlons tous à la fois, chacun suivant son idée, sans écouter son voisin !

Un instant, nous pensons notre exploration arrêtée par une diaclase plongeant de dix mètres, car nous n'avons plus d'échelles avec nous. Mais de nombreuses aspérités en rendent la descente relativement facile, à condition de faire usage des secrets de la varappe et de l'opposition.

- Un gour, au fond. lance Laffranque qui suspend sa descente et éclaire le bas du puits.

- Non, constaté-je profitant de sa lumière perçante. Non. Ce n'est pas un gour, mais la rivière.

Est-ce donc, elle ? La rivière ?

N'existe-t-elle pas uniquement dans nos rêves ? Non ! C'est elle ; et nous enfonçons dans son eau glaciale jusqu'aux genoux ! La galerie qu'elle emprunte offre des proportions majestueuses, parois lisses distantes de quelques mètres seulement mais dont les hauteurs se perdent dans la nuit de l'abîme. Vite, descendons-la, car après ce coude brusque, quel aspect prend la rivière ?

Ça continue ! Et vaste ! Et grandiose ! Nous sommes sauvés ! Nous tenons la suite du gouffre ! Nous avons découvert le sang de la terre, qui, nous en avons l'intuition, nous en avons la certitude même, va nous conduire dans une folle aventure, toujours de plus en plus profondément au cœur du massif d'Arbas !

Mais, où sommes-nous ? Sûrement pas dans Pène Blanque, puisque aucun ruisseau ne circule dans cette cavité, excepté dans les galeries terminales, à moins quatre cent vingt mètres. Une idée surgit en moi : ne serait-ce pas ici que l'équipe de pointe de la 2^e Aix, l'an dernier, aurait débouché, croyant avoir fait irruption dans Pène Blanque ? Comment serait-elle parvenue ici ? Par ces puits ascendants que l'on croit deviner dans les voûtes élevées. Alors, au-dessus, serait le Trou du Vent ?

Distançant mes amis ahuris comme moi par ce coup de théâtre, je m'élance vers l'aval. La roche se couvre d'une belle coulée de mondmilch (état spongieux de la calcite). La berge très escarpée que l'eau ne doit atteindre qu'en temps de forte crue est percée de petites cupules pleines d'eau, où reposent des petits galets arrondis, polis. D'une hauteur indiscernable s'abat une pluie de grosses gouttes. Je vis un rêve merveilleux, comme il est rarement donné l'occasion aux spéléologues.

Ce mirage fabuleux, je l'ai vécu plusieurs fois, notamment au réseau Norbert Casteret, du Trou du Vent. Il n'existe pas d'explorations plus variées, de joies plus enivrantes, de décors plus envoûtants que dans la découverte d'une rivière souterraine. Je chante à tue-tête, lorsque brusquement, je ne puis retenir un cri de stupéfaction :

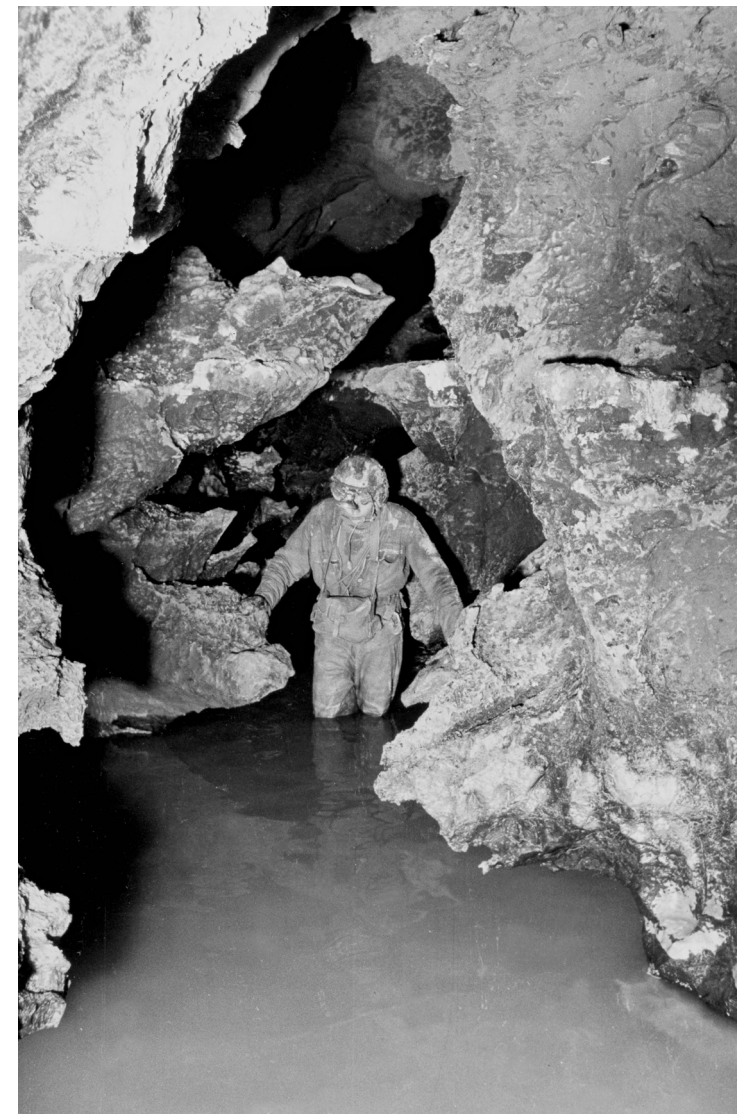
- Laffranque ! Naves ! Venez, vite ! Vite ! Là, sur la paroi stalagmitée, à gauche... Un couvercle rouge de boîte en plastique. Le terminus des spéléologues de la 2^e Aix !

Peu importe la pluie torrentielle qui tombe en ce point et claque sur nos épaules. Je saute sur le couvercle, l'arrache à la muraille et l'examine. Gravé à l'aide d'une pointe de couteau, il porte l'inscription : 2^e Aix 1963.

Sous terre, plus que partout ailleurs, il m'a été donné de grandes joies, des émotions qu'il est difficile de traduire par des mots. Mais, ce moment-là restera profondément gravé en moi. Jamais, au grand jamais, je n'oublierai cette minute

merveilleuse. Je cours vers Laffranque et Naves, les prends par les épaules, les étreins...

Dimanche, 5 heures du matin... Dans la France entière, la vie suit son rythme monotone, affligeant. Titubant de sommeil ou d'alcool, des hommes traînent dans les rues, après une nuit passée dans les clubs et les cafés.



Progression dans la rivière jusqu'au genoux !

Des millions dorment dans leur lit blanc et douillet, où la chaleur de leurs couvertures et du chauffage les berce. D'autres, silencieusement, encore mal éveillés, s'habillent en hâte pour quelques sorties de ski.

À deux cent mètres sous terre, dans le massif d'Arbas où hurle le vent dans les cimes des sapins ployant sous des charges de neige, trois hommes enfiévrés de sommeil, accablés de fatigue, aux vêtements trempés, couverts d'argile molle et gluante, vivent le plus beau moment de leur vie : la découverte d'un grand abîme et de sa rivière...

Le froid pénétrant, les claquements des ruissellements sur notre casque et sur notre dos nous ramènent à la réalité.



Exploration de la rivière

Nous nous écartons de la chute pour filer vers l'aval. Hélas, un évasement du couloir arrête notre élan. La rivière occupe toute la largeur de la galerie. Ses eaux que nos allées et venues, notre agitation ont troublées, nous apparaissent dangereusement profondes.

Devons-nous dire que cet obstacle inattendu nous déçoive ? Non, pas le moins du monde. Notre découverte nous suffit pour aujourd'hui ; elle paie au centuple les nuits d'efforts dans le gouffre, les heures de marches d'approche dans la neige ou sous la pluie, les séances d'exploration dans le froid, l'eau et la boue. Bien au contraire, cette difficulté donne un aspect particulier à notre découverte ; elle rehausse l'attrait du gouffre, lui donne une ambiance plus grandiose, plus sinistre.

Lorsque nous émergeons du premier puits d'entrée de quarante cinq mètres, nous retrouvons un paysage de désolation, enseveli encore par la nuit finissante.

Pendant sous le pont rocheux, de longues stalactites de glace, étincelantes sous nos torches, attestent du froid rigoureux qui a incrusté ses griffes sur les Pyrénées, en cette nuit de décembre. Là-haut, sur nos têtes, dans le ciel pâissant, la pleine lune lumineuse efface les dernières étoiles. Au plus profond de la forêt, un chat-huant geint. Saisis par la brise glaciale, nos vêtements trempés craquent. Nos doigts s'engourdissent. Complètement transis, nous nous affalons de sommeil sur la terre gelée.

Les morsures du froid, en ce petit matin polaire et la pâle clarté d'un jour bien timide nous réveillent...



René Laffranque et Jacques Joffre clament leur joie

LA GRANDE CASCADE...

Plus que pour les semaines précédentes, les jours semblent s'écouler avec lenteur. Nous profitons de quelques heures de liberté pour préparer la nouvelle attaque au Gerbaut : canot pneumatique, matériels divers emballés sous sacs étanches, à cause de la rivière, échelles, cordes...

Depuis notre première descente, à chacune de nos séances nous engloutissons toujours dans le gouffre du matériel nouveau. Nous frémissons en songeant au jour où il nous faudra récupérer et remonter en surface toutes ces charges ! N'importe ! Aujourd'hui, nous convoyons deux kit-bags de plus qui contiennent nos précieux équipements pour une reconnaissance dans notre nouveau milieu aquatique.

Peinant durement dans les différents puits, les haltes nombreuses nous regroupent pour évoquer les souvenirs et surtout pour exposer nos espoirs, nos projets :

- L'amont de la galerie Bugat, ainsi que la rivière n'ont pas de nom. Je propose, étant donné leur importance, de les appeler : galerie et réseau Elisabeth Casteret, en mémoire de celle qui durant de nombreuses années - mais trop courtes, tout de même, hélas - travailla dans les abîmes pyrénéens aux côtés de son mari.

- Entièrement d'accord, approuve Laffranque. Cet étage

du Gerbaut est bien digne de porter ce nom.

Mais il n'y a pas de joie complète. En effet, nous n'avons pas oublié - loin de là, car cette perspective nous chagrine - que la galerie Bugat est équipée jusqu'au fond, c'est-à-dire jusqu'à la chatière du Vautour, à deux cent mètres de profondeur. Puisque cette branche du gouffre s'est montrée sans suite (humainement parlant, pour l'instant du moins), et étant donné que nos efforts vont se porter sur la partie amont et le réseau Elisabeth Casteret, nous devons aller récupérer nos échelles et nos cordes qui équipent tous les puits jusqu'au terminus.

Cette manœuvre nous dérouta et nous retarda considérablement. De plus, les manipulations de tout ce matériel nous enlèvent un moment tout entrain : échelles rouillées par le long séjour dans le gouffre, enrobées d'argile gluante et tenace ; cordes ruisselantes d'eau et véritables boudins de boue collante, glissant dans nos mains...

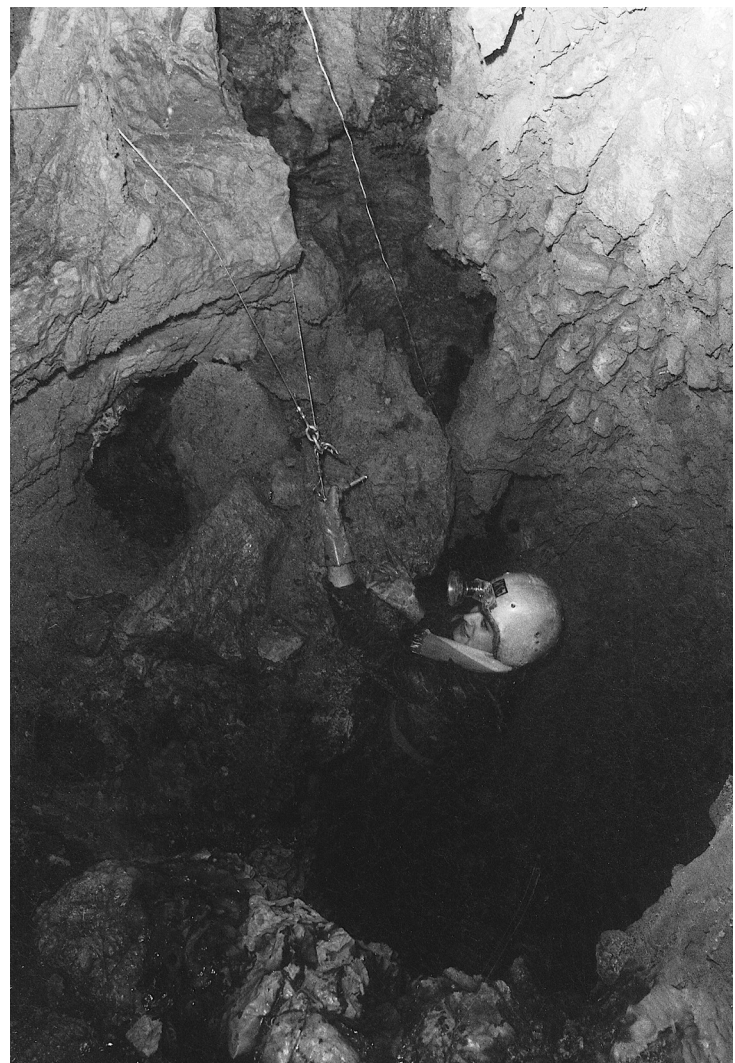
Enfin, chargés de nos kit-bags glaiseux, nous nous dirigeons vers l'amont et empruntons la galerie Elisabeth Casteret. Quelques cent mètres avant la Grande Salle, nous décidons une petite halte, car minuit, depuis longtemps est passé...

Si assez nombreux sont les spéléologues qui explorent quelques fois le soir, rares sont ceux (peut-être sommes-

nous les seuls ?) qui entreprennent leurs explorations couramment et de façon habituelle durant toute la nuit entière ainsi que durant toute la journée qui suit... Pendant des années, nous avons adopté cette méthode et à l'heure où nous écrivons ces lignes, sauf pour quelques cas particuliers, nous la réprouvons. Bien sûr, cette conception présente l'avantage de pouvoir disposer de notre week-end complet, soit de trente six heures.

Malheureusement, à cause des efforts exténuants à fournir, et surtout de la nature humaine, le sommeil nous accable dès trois ou six heures du matin, tant et si bien qu'il nous enlève toute énergie, tout courage pour affronter les nouvelles difficultés rencontrées.

Pour pallier ce défaut, nous allons tenter un essai cette nuit, car puisque nous faisons œuvre nouvelle en pratiquant régulièrement, toutes les semaines, de la spéléologie nocturne, nous devons par nous-mêmes apporter des améliorations à cette méthode. Il est impensable, bien entendu, d'envisager de dormir sous terre durant la nuit. Cela représenterait une perte de temps énorme, tout en nous encombrant du matériel supplémentaire de couchage.



Descente d'un petit puits vers la découverte...

Nous allons tenter une petite expérience : dormir seulement deux heures (de trois à cinq heures), moment le plus mauvais de la nuit. Mais comme toute halte prolongée entraîne inévitablement un refroidissement du corps, situation insupportable dans ce milieu de boue, sursaturé d'humidité, nous avons songé à fabriquer une tente fruit de notre imagination, constituée simplement par une toile très légère en plastique ayant la forme d'un grand sac. Ses dimensions sont prévues pour trois ; et il suffit de s'asseoir, blottis les uns contre les autres, de nous enfermer dans cette enveloppe.

À même le sol humide, nous nous asseyons face à face et nous nous recouvrons de cette tente dont le poids n'excède pas cent cinquante grammes (elle se loge dans une poche !). Nous conversons quelques temps, échangeant nos points de vue. L'un de nous allume une bougie et la petite flamme engendre une douce chaleur. Le thermomètre, que je viens de tirer de ma musette, indique : dix sept degrés ! Avoir chaud, s'imprégner de cette douceur bienfaisante en quelques secondes, et cela dans un gouffre !

Nous suffoquons. La chaleur devenant presque intenable, nous devons éteindre la bougie. Le gouffre tombe dans ses ténèbres épaisses, insondables. Nous sombrons dans un profond sommeil...

Il n'est pas loin de cinq heures lorsqu'une impression de gêne nous réveille presque ensemble. En raison de l'étanchéité de notre tente, la respiration est devenue haletante, l'air suffocant. Une abondante condensation s'est déposée sur la toile plastique et nous trempe autant que si nous étions dehors sous un crachin tenace. Lorsque nous soulevons la toile, l'air extérieur nous glace parce que la température y est très basse et son degré hygrométrique à cent pour cent.

- Bien que l'on étouffe, dit Laffranque, et malgré la condensation, on n'a pas envie de sortir !

- C'est une expérience formidable, tout de même, expose Naves. La première fois que dans un gouffre nous transpirons et sommes en eau à cause de la chaleur !

- Hélas ! enchaîne-je. Nous ne pourrions plus faire suivre cette tente, à l'avenir. Une fois installés à l'intérieur, comme maintenant, nous ne voudrions jamais en ressortir ! Et alors ? L'exploration ?... Je propose d'appeler cette tente : la tente ation, puisqu'elle nous donne la... tentation d'y faire un séjour prolongé !

Debout, tout de même. Mais, subitement plongés dans le milieu humide et froid du gouffre, nous grelottons à cause de notre transpiration de tout à l'heure. Tomber tout habillé dans la rivière ne serait pas plus désagréable !

Engourdis par la basse température, abrutis par ce petit somme vraiment trop court, nous reprenons notre marche vers la rivière. Quelque peu réchauffés par nos manœuvres, excités progressivement par l'approche de l'inconnu, le moral et la forme physique reprennent le dessus. Nous les avons au plus haut degré lorsque nous constatons que l'eau est moins haute que la semaine passée. Quel bon augure !

Parvenus au départ de la galerie profonde, nous gonflons notre canot, installons deux cordelles, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, dans le but d'effectuer les manœuvres de va-et-vient. Le premier, je m'engage avec appréhension dans ce bief dont l'eau troublée, dimanche dernier, nous avait empêché de voir le fond. Aujourd'hui, la limpidité relative de la rivière où nous avons évité de trop patauger, nous laisse deviner une profondeur d'un mètre cinquante seulement.

Vingt mètres plus loin, la rivière s'évase et court sur une plage de galets brillants. Je débarque promptement, et en attendant que mes camarades me rejoignent je pousse une petite reconnaissance d'une cinquantaine de mètres à peine, parce que là encore un nouveau bassin d'eau profonde barre toute la galerie.

- Faites suivre le canot, crié-je à Laffranque qui, d'après les bruits et les rais de lumière que je distingue en arrière, vient de traverser le premier lac.

Je profite de mon avance pour mieux examiner l'avenue inondée. Ma torche, un peu fatiguée par les quelques quinze heures passées dans le gouffre, ne porte guère à plus de cinquante mètres devant moi. Ce coup d'œil suffit pour soulager mon angoisse, car une continuation vaste et facile se devine.

Notre trio reformé, nous traversons cette partie profonde de la rivière. Enivrante, cette navigation à deux cents mètres sous terre, descendant un torrent dont le bruissement chasse le silence propre au domaine souterrain ! Parfois, à ce léger murmure s'ajoute le crissement des boudins de notre canot pneumatique contre la roche. Enthousiasmé, mais l'estomac serré par l'appréhension qu'entraîne toute progression dans l'inconnu, nous ne disons mot.

Les parois prennent l'allure tourmentée ; des becs rocheux, des crêtes déchiquetées donnent à ce couloir un aspect de chicanes. Le sol lui-même accuse de grands reliefs. Tantôt plat, tantôt creusé de gours, de trous, encombré de rochers, il tempère notre ardeur car la marche devient très malaisée. L'eau, troublée par nos pas, cache les difficultés du terrain, d'autant plus que nous descendons le courant.

Bien souvent, nos pieds tâtent en vain le fond du ruisseau : un trou d'eau de près d'un mètre de profondeur

peut-être, nous fait perdre un temps infini. Nous avons laissé le canot au deuxième lac, et nous voulons tout de même éviter de nous immerger trop profondément afin de pouvoir tenir le coup pendant encore de longues heures. Parfois, nous devons chercher des vires, des corniches sur les murailles pour contourner des gours ou des passages difficiles.

Nous marchons ; nous marchons toujours dans cette avenue inondée et cette exploration nous galvanise de minute en minute. Quel chemin avons-nous parcouru ? Peut-être un demi-kilomètre ?

- C'est formidable, dis-je, rompant ainsi un silence qui s'était installé entre nous depuis la traversée des deux biefs en canot. C'est formidable ! Que je suis heureux ! Nous risquons de progresser ainsi sur des kilomètres ! À moins qu'un siphon...

- Oh ! Tu sais ! tranche Laffranque. Un siphon... la galerie n'en prend pas tournure. Au train où ça file...

- Mais, suggère Naves, on ne va pas marcher, tout de même, dans un étage horizontal tout le temps ! Nous n'allons pas tarder à nous heurter à une cascade ?

- Voyez le gouffre de la Pierre Saint Martin, réponds-je. Plus de quatre kilomètres de succession de salles immenses, de galeries au profil décline, certes, et très décline même puisque la dénivellation de la branche amont jusqu'à l'aval est de quatre cent mètres environ, mais dont l'exploration ne nécessite aucune échelle, aucune corde !

- Tu oublies de dire, souligne Laffranque, que pour atteindre cet étage du gouffre, il faut descendre au treuil un grand puits de trois cent quarante six mètres d'un seul à-pic, la plus grande verticale du monde. Rien que ça !

Mais l'allure générale de notre couloir se modifie légèrement. De petits ruisselets filtrant d'étroitures minuscules ou s'abattant de la voûte se jettent dans le cours principal. L'eau, parfois, a creusé des salles rondes, au sol sablonneux. Ça et là, des stalagmites ternes s'érigent et modèlent un décor moins sauvage. De nombreux coudes à angle droit nous donnent l'appréhension de déboucher sur de gros obstacles. Notre peur s'amplifie et apparaît réellement lorsque derrière un contour brusque monte un bruissement confus, tumultueux.

C'est la rivière, sans nul doute, qui se précipite en un creux insondable. Notre imagination enfiévrée nous fait entrevoir sous cette forme la fin de notre exploration d'aujourd'hui. Laffranque nous dépasse et fonce pour se rendre compte de la difficulté. Nous le rattrapons et, au détour de la galerie, la vue nous rassure. La chute est

modeste, quelques mètres seulement ; mais la résonnance propre aux abîmes avait amplifié le bruit de cette cascadelte.

Seulement, empruntant ce chemin depuis des millénaires, cette gerbe a creusé un gouffre profond que même la transparence de l'eau ne laisse soupçonner. Nous nous penchons, anxieux, sur les rives de ce lac dangereux. Laffranque, en alpiniste chevronné, découvre et veut emprunter une vire élevée sur la paroi de droite qui paraît contourner cet obstacle. Il réussit, en effet, cette tentative puisqu'après une escalade de vingt mètres, il surplombe à nouveau la rivière peu profonde.

À l'aide d'une corde, il nous facilite la traversée de ce passage aérien. Puis, ayant amarré une échelle à un gros rocher, nous rejoignons le fond de la galerie où l'eau continue sa course.

Toutes ces acrobaties nous ont copieusement trempés. Nos combinaisons imprégnées d'eau pèsent et nous font grelotter. Un violent courant d'air, dont la force s'amplifie rapidement, accentue ce malaise. La surface de l'eau se ride et se froisse en vagues serrées. La voûte s'abaisse, ne laissant plus qu'un petit passage au-dessus du torrent. Ce changement de décor, aussi brusque qu'inattendu, nous arrête.

- Nous n'allons pas faire demi-tour ici ? demande Naves. Il y a sûrement moyen de passer, d'autant plus que de l'autre côté le plafond semble se relever. L'eau n'est pas trop profonde. Un demi-mètre.

- Oui. Un demi-mètre, mais la voûte n'est qu'à trente ou quarante centimètres au-dessus. Il va falloir se courber et de ce fait s'immerger à moitié, si ce n'est complètement ! Cela dans une eau glaciale à trois ou quatre degrés et à huit ou dix heures de marche de la surface. Quoi qu'il en soit, il nous faut passer ! Brou !...

M'approchant avec précautions, je penche la tête au ras de l'eau pour mieux juger la difficulté, apprécier la longueur et l'aspect du passage. Un vent frigorifiant ronfle et me frappe au visage.

- Vous savez ce que cela me rappelle ? demandè-je à mes amis.

- Le Tube du Vent répond Laffranque sans hésiter.

Et oui ! Pareille situation nous était advenue, mais en bien plus important et même plus tragique, pourrais-je dire, au gouffre de la Pierre Saint Martin. Nous nous trouvions, tous les trois encore, dans la branche amont de cet abîme gigantesque, où nous avions remonté un torrent sur des kilomètres de salles et de galeries.

Au déboucher d'une salle chaotique, un grondement nous avait inquiétés, puis mystifiés. La surface des eaux se ridait de milliers de vagues furieuses. La voûte s'abaissait tout en épousant la forme arrondie d'un tube, et un courant d'air d'une force, d'une violence inouïe ronflait lugubrement dans cet étroit passage.

Ayant gonflé nos canots pneumatiques, nous naviguâmes vers ce tube, mais la force de la trombe d'air – et le mot n'est point exagéré ! – nous rejetait contre la berge ou la paroi opposée. Malgré tous nos efforts pour pagayer, nos tentatives de nous agripper à la muraille, le vent nous repoussait impitoyablement, au risque de nous faire chavirer dans une eau dangereusement profonde, et glaciale de surcroît.

Nous bataillâmes ainsi plus d'une heure contre ces éléments déchaînés, sans résultat, n'arrivant même pas à nous engager dans le tube où la force du vent était décuplé et nous balayait comme des fétus de paille !...

Mais, ici, notre situation n'a rien d'alarmant, loin de là. Elle est simplement désagréable et pour ne pas trop nous éterniser, ni laisser trop de temps à la réflexion (après laquelle les choses deviennent plus difficiles !), nous nous engageons dans ce Tube du Vent en nous courbant tout en essayant de nous immerger le moins possible.

Sitôt relevés dans la galerie dont les proportions redeviennent spacieuses, nous ne sentons plus les griffes du courant d'air, ni n'entendons son hurlement lugubre. Notre progression n'a rien de monotone, car à chaque détour de l'avenue, celle-ci change d'aspect. Maintenant, elle se resserre à la hauteur du sol, prenant la coupe d'une ruelle. La rivière, pressée dans cet étau de roche, court tumultueuse et profonde. Une marche en opposition, au-dessus d'elle, nous fait passer à sec. Brusquement, quelques petits ressauts accidentent le profil de couloir, laissant présager un changement de terrain.

Nos craintes sont bien fondées car, soudain, les murailles s'écartent, le sol se dérobe ; un grondement sinistre monte des profondeurs. C'est le gouffre effrayant où se précipite la rivière écumante. Le cœur battant d'émotion et aussi d'inquiétude, nous nous sommes arrêtés, sidérés. Nous nous regardons, faisant tous trois une grimace. Laffranque siffle de stupéfaction !

- Et bien ! Mon vieux ! lance l'un de nous.

- Il se peut que ce puits ne soit pas profond, dis-je pour nous rassurer. Du reste, en y lançant une pierre, nous nous rendrons compte de sa profondeur.

De la paroi friable, je parviens à détacher un bloc rocheux

et le projette dans le vide. Par deux ou trois fois il ricoche, vrombit, siffle, mais le vacarme de la cascade couvre vite le bruit de sa chute et fait vibrer, seul, les voûtes élevées. Nous nous regardons une fois de plus. Nouvelle grimace. Et respectueusement, semble-t-il, du moins prudemment, nous reculons, nous éloignant du précipice.

- Ça peut faire cent mètres, estime Naves.

Je hausse les épaules en signe d'ignorance. Par des vires faciles, nous nous élevons sur la paroi de droite, avec l'espoir d'y découvrir une plate-forme pour pouvoir mieux examiner ce gouffre. À dix mètres de hauteur, en effet, nous prenons pied sur un balcon, divisé en deux petites margelles au sol argileux. De notre belvédère, poste avancé, nous dominons le vide. Les embruns de la cascade tourbillonnent dans le noir ; les murailles déchiquetées foncent vertigineusement dans le vide, la rivière à grand fracas bouillonne.

C'est du Dante que nous vivons actuellement, intensément : «cet abîme était si profond, si sombre que, jetant mes regards au fond, je n'y discernais aucune chose».

Si l'auteur de «L'enfer» était venu ici, il aurait décrit la descente dans les lieux infernaux avec des images plus terrifiantes et inhumaines qu'il n'a utilisées.

Nous sommes en présence d'une cassure colossale, et cet accident tectonique propre à tous les abîmes, l'est encore plus pour ceux du massif d'Arbas. Il n'est besoin que de prendre pour exemple le gouffre de la Henne Morte, creusé sur le versant opposé. Un précipice de cent quatre mètres, d'une verticalité absolue où s'abat une cascade avait arrêté les premiers explorateurs (Casteret et Loubens), et gêné considérablement la puissante équipe de spéléologues qui, en 1947, avait décidé de s'attaquer à cet abîme.

Ici, nous sommes dans le même cas, plus dramatique peut-être en raison du débit important de la rivière que nous estimons à un demi-mètre cube/seconde, plus difficilement surmontable du fait que nous ne sommes qu'une petite équipe.

Notre balcon, légèrement déporté sur la droite de la gerbe, nous fait envisager comme possible une première reconnaissance dans ce puits. Nous déroulons les deux seuls rouleaux d'échelle que nous avons fait suivre, et en amarrons une extrémité à une protubérance rocheuse. Notre tentative de descente dans ce gouffre paraît bien ridicule ! Que sont ces trente mètres d'agrès suspendus dans ce précipice de plus de cent mètres peut-être ! Qu'importe ! Nous voulons voir.

Et cette pensée, seule, nous soutient, nous encourage à aller jusqu'à la limite du possible, même à aller au-delà



Dans l'amont de la rivière : Michel Talieu, Jean-Pierre Claria et Jean-Claude Boyer

de l'inutile. «Ce n'est pas la victoire qui compte c'est le combat» a dit Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Grelottant sous ma combinaison de toile gorgée d'eau, car depuis longtemps nous restons assez inactifs au sommet de l'à-pic, je saisis le premier barreau de l'échelle et descends, solidement assuré par mes camarades. La paroi défile devant moi et déjà ce puits qui m'apparaissait comme étant le néant impalpable, irréel, prend visage plus concret, plus matériel, sinon plus sympathique. La cascade s'écroule à trois mètres sur ma droite ; son voisinage, pour l'instant, est supportable, mais mon photophore que je braque sous moi me fait entrevoir la suite avec pessimisme.

La gerbe s'écrase sur un balcon, dont le relief tranche avec la verticalité lisse du puits, et éclate en tous sens. Passé ce point, la cascade doit s'étaler sur toute la section de ce gouffre et arroser copieusement tout dans sa chute.

À vingt mètres sous mes compagnons, j’atterris en effet sur un redan où l’eau ruisselle de partout. La cascade rejaillit sur les rochers et m’éclabousse. Me cramponnant d’une main à un barreau de l’échelle, je me penche vers la gueule béante du gouffre et braque ma torche. C’est le vide absolu, le noir impénétrable ; les eaux en furie s’y précipitent. Laffranque vient me rejoindre, et, comme moi, se laisse vite impressionner par le creux et le fracas de la rivière. Une dizaine de mètres d’échelle pend dans le puits ; il va essayer d’en atteindre le dernier échelon pour mieux sonder l’à-pic.

De mon balcon, je l’assure aussi fermement que possible et attends anxieusement de ses nouvelles. Il s’est arrêté à quelques mètres sous moi, mais le bruit assourdissant de la cataracte interdit toute conversation. L’échelle oscille et tend à se déplacer sur ma droite. J’imagine mon camarade s’efforçant de la riper pour atteindre sans doute une corniche. J’attends.

Deux coups de sifflet m’annoncent qu’il remonte. Je tire sur la corde et dès que son buste apparaît à la margelle de ma plate-forme, je m’empresse :

- Alors ?

- Alors ? Alors ? Tu ne vois pas que je suis trempé, tout ruisselant d’eau ! ça flotte, en dessous ! Un déluge ! J’ai pu gagner un petit balcon, sur la droite, éloigné – très peu - de la cascade. Il faudrait un piton pour y fixer l’échelle. De ce point, nous pourrions descendre, mais il est certain que plus bas, la gerbe tombera en plein sur nous. De toute façon, c’est une manœuvre à essayer au prochain week-end.

Ainsi avons-nous décidé, ici à plus de deux cents mètres sous terre. Mais nous semblons oublier que nous pénétrons au cœur de l’hiver (nous sommes en décembre), et qu’il amène avec lui : froid, vent, bourrasque, neige, et pluie abondante surtout, ennemis du spéléologue.

Comme prévu, le samedi suivant nous revenons à l’assaut. Il a neigé, ces jours derniers et c’est sans de gros espoirs que nous montons au Pont de Gerbaut. Sans espoir, certes, mais non sans matériel puisque nous faisons suivre avec nous une centaine de mètres d’échelle et autant de corde en nylon. Une grande offensive est prévue contre la Grande Cascade. Nous devons réussir ; c’est notre seul espoir. Vaincus, quelle solution pourrions-nous adopter ? Le gouffre a dressé contre nous un obstacle de premier ordre. Il nous faut l’abattre coûte que coûte. Si nous échouons, nous perdrons à jamais l’espoir de poursuivre l’exploration de ce magnifique réseau.

Qui sait ? Après cette cascade, le gouffre se poursuit-il par des dimensions grandioses, des salles gigantesques, un

cheminement facile ? Si nous échouons, abandonnerions-nous ce gouffre, tout ce qu’il promet, sans remord, sans serrement de cœur ? Non ! Alors, il nous faut réussir.

«Ce n’est pas la victoire qui compte mais le combat». Cette pensée me revient. Oui, bien sûr, le combat est le but même de la vie. Lutter contre les obstacles, faire effort pour dominer la fatigue, la peur, les éléments qui contre vous s’allient, et dans un autre domaine moral et spirituel, s’oublier pour donner aux autres le meilleur de soi-même. Chaque jour, apporter à ses semblables quelque chose de beau et de réconfortant, chaque jour s’efforcer de mieux faire que le jour précédent, se dominer, chasser son égoïsme, son orgueil pour apporter au monde une petite pierre – oh ! bien petite tout de même – mais un matériau au gigantesque édifice qu’est la vie...

«Ce n’est pas la victoire qui compte mais le combat»... soit ! Mais il faut cependant que la victoire, parfois, couronne nos efforts. Une récompense est nécessaire pour nous encourager à persévérer. Si chaque jour, malgré nos tentatives de dépassement de soi-même, sur le plan spirituel, si malgré nos luttes forcenées, obstinées sur le plan d’activités sportives, aucun résultat ne vient récompenser nos efforts, l’accablement nous démoralise. À quoi bon ?...

Ici, nous sentons que nous sommes aux limites de notre énergie, de nos forces tant physiques, nerveuses, que morales. Pendant des années, nous avons lutté, mes camarades et moi, coude à coude. Nos explorations – dont certaines, combien pénibles – nous ont donné de grandes joies. Mais nous sentons que maintenant, plus que pour tout autre gouffre, le Gerbaut peut, lui seul, nous donner la grande récompense.

C’est à cela que je pense et que pensent aussi mes amis, en cette lugubre soirée de samedi 14 décembre, où la neige tombe à gros flocons, ensevelissant sous un froid et morne linceul tout être et toute chose. Les sapins verts ployent sous des masses de neige et prennent une image de forêts lapones. Dans la neige molle et profonde, alors que l’obscurité de la nuit proche envahit la terre, nous peinons sous nos charges.

L’immense doline du gouffre revêt un aspect polaire. La glace, en maints endroits, pend de la voûte et ruisselle le long des parois. Quel froid horrible ! Quelle force nous pousse à œuvrer dans ces conditions aussi inhumaines que celles-ci ? La longue corde en nylon qui équipe le premier puits, et que nous avons l’habitude d’étendre sur le sol à chaque sortie, se cache sous une épaisse couche de neige. La dégageant, nous la trouvons complètement raidie par le gel !

Vite, bien vite, nous descendons le premier puits, mais

son ampleur, sa vaste salle au fond, le faisant communiquer facilement avec la surface ne l’isolent point du froid. Sur le sol, jusqu’à soixante mètres de profondeur, de lourdes stalagmites de glace translucide s’érigent en maints endroits... Plus bas, nous retrouvons l’ambiance propre aux gouffres : froid et humidité, mais par contraste avec la rigueur de l’hiver que nous laissons en surface, nous ressentons un certain bien-être...

Après plusieurs heures d’efforts, voici la rivière dont les eaux accusent une nouvelle montée par rapport à la semaine dernière. Le portage des sacs s’avère long et pénible d’autant plus que nous voulons éviter de les mouiller tout en faisant force acrobaties pour ne pas sombrer à l’eau nous-mêmes.

Un dur fracas, d’affreux hurlements : nous atteignons la Grande Cascade. Par l’escalade de la paroi de droite, nous gagnons la plate-forme que pompeusement nous baptisons «Camp 1», puisque nous y faisons un semblant de repas et y prenons un court repos.

Il est quatre heures du matin, lorsque, après cette courte halte de quelques minutes, nous descendons tous trois la première partie de ce grand puits. Là, à moins vingt, sur le balcon, nous nous regroupons et préparons la descente de Laffranque qui va essayer de pitonner l’échelle à la paroi pour éviter la gerbe. Cela fait, il tentera d’atteindre le bas du puits pour pousser une pointe rapide. Après ? Après, nous aviserons...

Nous ajoutons toutes nos échelles à celle qui pend en partie dans ce gouffre, tandis que Laffranque s’équipe pour affronter la douche : vêtements imperméables (imperméables... hum !), gants en caoutchouc pour éviter que l’eau n’entre par les manches (sensation des plus désagréables !), capuchon qui couvre sa tête et son visage, ne laissant place que pour les yeux et le nez ! Nous le ceinturons solidement de notre corde en nylon et lui serrant la main, nous lui souhaitons bonne chance.

Tandis qu’il disparaît sous nos pieds et que nous sentons la corde d’assurance glisser régulièrement dans nos mains, Naves et moi nous nous regardons en silence. Le bruit infernal du torrent rend toute conversation très pénible, même de bouche à oreille. Nous sommes trop anxieux sur la réussite de notre tentative pour nous laisser aller à quelques bavardages inutiles.

Brusquement, à une dizaine de mètres sous notre balcon, un martèlement sourd, profond, trouble la monotonie du fracas de la rivière. J’imagine aisément que Laffranque vient d’entrer dans la trajectoire de la cascade ! Brave ami ! Je le plains et l’envie à la fois de pouvoir, le premier, descendre ce gouffre vertigineux. Ses qualités de rochassier le désignent

pour pitonner l’échelle le long de la paroi de cet à-pic. Des sons secs et cristallins annoncent qu’il plante un piton dans une fissure de la roche. Un brusque mouvement de l’échelle : il doit l’avoir fixée à cet amarrage artificiel. C’est exact, car la corde d’assurance tire ; il poursuit sa descente.

Mentalement, je compte la profondeur : dix mètres jusqu’au piton ; puis maintenant, vingt mètres... trente mètres... À partir de là, de nombreuses secousses sur la corde, des vibrations sur l’échelle nous signalent que notre ami ne reste pas inactif. Que fait-il au juste ? Pourvu qu’il puisse atteindre le fond de ce puits... Manquerait-il d’échelles ? Impossible ; nous y avons déroulé près de cent mètres plus qu’il n’en faut d’après nos sondages effectués samedi dernier par Laffranque à son terminus, au bout des agrès.

Sur notre balcon, la rivière nous éclabousse et le froid nous pénètre. Fréquemment nous nous penchons sur la lèvres du puits, car il nous semble que notre camarade appelle. C’est le vacarme lancinant des eaux qui imite la voix humaine et notre esprit fatigué par les efforts et la nuit sans sommeil réagit au moindre bruit... Une pensée de Saint-Exupéry me revient : «l’homme se découvre quand il se mesure avec l’obstacle»...

Deux coups de sifflet (signal «Mon-tez») nous tirent de notre torpeur. Nous réalisons que nous vivons un moment angoissant. Si notre camarade remonte, c’est qu’il lui est impossible de prendre pied sur le fond du puits.

- Je m’en doutais, dis-je à Naves. Tu te rends compte de cette chute de soixante dix ou quatre vingt mètres (ou plus) doit creuser en bas un trou profond. Il ne faut pas croire que l’on peut prendre à pied au sec. C’est sûrement un lac qui occupe le fond de cette verticale. Alors le problème de la descente est difficile.

Deux nouveaux coups de sifflet («Mon-tez») coupent l’exposé de mon inquiétude. Ce signal signifie que Laffranque trouve que nous le tirons pas assez fort, à son gré. Il a travaillé tout au long de soixante dix mètres d’échelles, et sans s’être reposé a commencé la remontée. Il est normal que la fatigue se fasse sentir, cette fatigue qui fait croire au spéléologue qui grimpe à l’échelle que «ceux de là-haut» ne tirent pas trop sur la corde !

Nous nous arc-boutons, cependant, et hâtons de notre mieux. Un rayon lumineux, une masse spongieuse, ruisselante d’eau apparaît au niveau de notre balcon...

- En bas, c’est le déluge, les gars, crie, haletant, Laffranque pour couvrir le bruit de la cascade.

Nous nous en apercevons à le voir ! Sa combinaison

gorgée d’eau brille et scintille même sous l’éclairage de nos photophores !

- Alors ? Alors ? lui crie Naves.

- Et bien ! Explique notre camarade, une fois parvenu à nos côtés. J’ai dû m’arrêter une dizaine de mètres avant le fond, tellement la cascade qui me tombait sur la tête et sur les épaules m’assommait.

- Oui. Bien ! Et alors ? m’impatiente-je...

- Attends. J’ai regardé sous moi, et à travers l’eau qui me trempait entièrement le visage et inondait mes yeux, j’ai pu distinguer, difficilement, un lac immense, noir et profond.

- Ça, je m’en doutais, coupè-je

- Il faudra revenir avec un canot pneumatique.

- Un canot ! Un canot ! Tu te rends compte des acrobaties qu’il faudra entreprendre. Réalise un peu : un gars va descendre. Suspendu au bout de l’échelle, au dernier barreau, complètement abruti par la gerbe, il lui faudra gonfler le canot, s’embarquer suffisamment vite pour que la cascade ne le remplisse pas au point de le faire couler ! Il devra gagner une berge et attendre qu’un deuxième descende. Comment celui-là récupèrera t-il le canot, pour qu’à son tour il puisse s’embarquer et rejoindre le sol ferme ? Et tout le matériel ? Comment le faire descendre et lui faire gagner la berge ? Et toutes ces manœuvres dans l’eau, la cascade, le vacarme effrayant qui empêche de nous comprendre à cinq mètres, ici, et donc interdit toute conversation en bas ! Non mon vieux ! C’est fichu ! On a perdu !...

- Calme-toi, Jolfre, tranche Laffranque. Remontons en haut de la cascade, à vingt mètres au-dessus, au Camp 1 et nous allons réfléchir.

Perchés sur notre belvédère, dominant le ruisseau et en dehors des embruns, un certain bien-être (bien-être relatif dans ce milieu de boue, de froid et d’eau !) me redonne un peu d’espoir. Nous somnolons et, à la fois, échangeons des idées.

- Deux choses sont à considérer, à étudier, immédiatement sur place, ici, dis-je. D’abord, premièrement (qui dépend du deuxième point) : laissons-nous le gouffre équipé ou remontons-nous le matériel ?

- Je crois, répond Laffranque, qu’étant donné l’hiver que nous commençons à peine et qui va déclencher des crues de plus en plus importantes, nous ne pouvons pas continuer nos séances nocturnes de cette sorte. Nous ne gagnerions que très peu de chemin.

- Pourtant, tranche Naves, Félix Trombe, du Spéléo Club de Paris, dans son intéressant ouvrage «Le mystère de la

Henne Morte» pense que l’hiver est la meilleure époque pour explorer les gouffres, car le froid et le gel qui règnent à l’extérieur réduisent considérablement l’importance des ruissellements des eaux de surface, et de ce fait du sous-sol.

- Là, coupè-je, je ne suis pas du tout de son avis. Il suffit de considérer notre expédition du Trou du Vent entreprise en plus de dix séances au coeur même de l’hiver pour se rendre compte que ce n’est pas une saison propice à l’exploration souterraine.

- Donc, nous déséquipons ? Demande Laffranque.

- D’accord. Nous déséquipons. Pas aujourd’hui puisque nous sommes complètement vidés.

- Et pleins d’eau ! Ironise Naves.

- Oui. Nous consacrerons le prochain week-end pour le déséquiperment.

En résumé, étant donné l’approche de l’hiver, les eaux fortes et l’importance du gouffre, nous décidons de remettre au printemps la suite de l’exploration de la rivière.

Deuxième point : fallait-il entrevoir la reprise de cette exploration avec nos mêmes méthodes ? L’état des eaux, sans nul doute, nous placerait dans de meilleures conditions. Mais, il ne faudrait surtout pas continuer à entreprendre nos séances en nocturne. Etant donné l’ampleur de la rivière et les difficultés qu’elle nous opposait, une petite expédition de deux ou trois jours au moins est nécessaire. De plus, ayant affaire à un grand gouffre au développement compliqué dont la rivière promettait une grande continuation, tout comme elle laissait deviner de grosses embûches, il fallait envisager une expédition avec une équipe plus nombreuse que notre trio.

- Il y a cinq ou six ans, repris-je, j’ai eu l’occasion de rencontrer un spéléo club de Toulouse – la Cordée Spéléologique du Languedoc – où j’avais remarqué des collègues fort sympathiques. C’est ce même club, vous vous en souvenez, que nous avons rencontré l’an dernier dans un grand gouffre de l’Ariège que nous explorions également.

Au lieu de nous disputer pour savoir à qui revenait la propriété de cette cavité et d’en revendiquer chacun de notre côté le droit de l’explorer, nous avons décidé, d’un commun accord, bien amical, de poursuivre ensemble nos expéditions. Cet esprit de camaraderie me fait penser que nous pourrions faire appel à ce groupe pour nous prêter main forte.

- Excellente idée, approuve Laffranque. Ensemble, nous devrions faire du bon travail.

- Parfait ! Alors, dès demain, je prendrai contact avec ces collègues.

Ainsi se décide une grande expédition !...

Tout à l’heure, notre échec m’avait anéanti ; le grand puits, la cascade grondante m’apparaissaient comme des obstacles insurmontables. Maintenant, éloignés de quelques mètres, seulement, de ce cadre sinistre, après ces courtes réflexions, l’espoir reprend le dessus.

Profitant de ce moment de répit, les souvenirs affluent déjà, comme si l’exploration du Gerbaut entraînait dans le passé, dans la petite histoire.

- Tout de même, évoque Laffranque, nous en avons bavé dans ce Gerbaut. Combien de fois sommes-nous montés au gouffre ? Douze ou treize fois ! Et par tous les temps... Tu te souviens, Jacques, alors que nous n’étions qu’à notre troisième ou quatrième montée, tu nous avais quittés au village de La Baderque pour passer devant nous, sous prétexte que nous n’en finissions pas en préparatifs, aux abords de la voiture...

- Ah ! Oui ! Parle-m’en, de celle-là ! J’étais parti d’un bon train sans me soucier si vous me suiviez, et arrivé à proximité du gouffre, faisant une pause pour vous permettre de me rejoindre, j’ai attendu impatiemment plus d’une heure. Il m’a fallu faire demi-tour, redescendre et lancer des appels éperdus. Je vous ai trouvés, vous égarant dans la Coume Ouarnède, à la tombée de la nuit.

- Et la fois, rappelle Naves, où un éboulement avait coupé la route, nous obligeant à laisser la voiture dans un chemin, à Arbas, pour monter tout droit à l’aveuglette vers le gouffre, à travers les ronces et les fourrés ! Nous en avons mis du temps à trouver le Gerbaut.

- Et oui, dis-je. Nous portions ce jour-là la lourde barre à mine de deux mètres cinquante de longueur et la grosse masse pour attaquer la chatière Claude ! Se promener avec

ce matériel de carrier dans la forêt d’Arbas par le sentier le plus raide et le plus long. Et bien ! Tu sais ! Elle peut y rester, ta barre à mine dans le gouffre ; ce n’est pas moi qui la remonterai !

- Te souviens-tu, coupe Laffranque, lorsque, la nuit tombant, dans une tourmente de neige, nous montions au gouffre ? on n’y voyait pas à dix mètres et nous nous sommes égarés en raison d’une importante couche de neige qui recouvrait tout et dans laquelle nous enfoncions jusqu’au ventre...

- Si je m’en souviens ! Nous avons cherché plus de deux heures l’entrée du gouffre ; et nous étions presque sur le point de faire demi-tour lorsque j’ai eu la chance d’y tomber dessus !

- Et lorsque, lance Naves, il y a peu de temps, nous sommes ressortis au petit jour... Quel froid. Dans la petite grotte, au bas de la doline, où nous avions laissé nos affaires, la veille, nous devions retrouver nos gourdes de vin glacé et nos vêtements, que nous avions abandonnés négligemment sur le sol, pris dans une abondante couche de glace, car nous les avions posés sous les ruissellements de la voûte !

- Je me souviens aussi, dis-je, lorsque je descendis le premier avec Emile Bugat pour placer les explosifs à

la chatière Claude. Au bas du deuxième puits, au départ des étroitures conduisant aux puits de la Découverte, je me heurtai à un éboulement obstruant tout passage ! C’est bouché, m’écriai-je avec stupéfaction, ressentant un coup au cœur. Quelle catastrophe ! Et bien, je m’étais engagé dans une mauvaise direction, la suite du gouffre se situant dans un diverticule bien plus à droite, et nullement colmaté !

- Et plus bas, enchaîne Laffranque, dans la galerie Bugat, te rappelles-tu notre dispute lorsque, toi tu voulais courir pour explorer cette grande avenue, alors que moi, je traçais calmement la topographie sur mon carnet. «Allez !



Michel Soula dans la rivière de la Boue (partie de l’amont)

Laffranque, me criais-tu, qu'est ce que tu f... laisse ton carnet et ta boussole et dépêche-toi !».

- Ah ! Oui ! Parles-en ! J'étais dans une colère...

- Mes relevés topographiques n'ont pas le don de t'enthousiasmer.

- Si tu ramènes à nouveau tes appareils de topo, je te les jette dans la rivière...

- Mais, coupe Naves, tu as bien descendu une fois... une brosse à linge !

- Ah ! Oui ! rit Laffranque. La brosse à linge ! La brosse à linge, chante t-il sur les premières mesures de la Cinquième symphonie de Beethoven !

- Mon vieux, expliquè-je, nous avons les cordes en chanvre et en nylon tellement enduites de glaise que, d'une part elles pesaient un poids énorme et d'autre part elles glissaient entre les mains. Il nous était impossible de nous en servir. Et je comptais, justement, profiter d'un gour pour les laver et les nettoyer avec une brosse !

- Jacques Jolfre faisant la lessive à deux cents mètres sous terre, se moque Naves.

Ainsi se poursuit notre conversation animée et à bâtons rompus, meublée d'anecdotes amusantes et pittoresques qui nous rappellent le bon vieux temps de nos premières séances.

Mais, le sujet s'engage sur une voie plus sérieuse. Ce gouffre, aux dimensions si colossales, aux promesses si tentantes, où nous conduira t-il ? Personnellement, j'ai la quasi certitude qu'il doit déboucher dans la grotte de Pène Blanque et par là constitue le maillon manquant du formidable réseau Trombe de la Coume Ouarnède. À Arbas, on ne connaît qu'une seule résurgence importante, la grotte du Goueil di Her. La rivière du Gerbaut doit donc revoir le jour en ce point. Or, comme la grotte de Pène Blanque se termine par un siphon qui n'est autre, apparemment que le deuxième siphon du Goueil di Her, on en conclut aisément que le Gerbaut débouche dans Pène Blanque.

Mais, en quel point ? Là encore, au premier abord, la réponse semble claire et facile. Le Spéléo Club de Paris qui a minutieusement étudié et exploré cette grotte a rencontré une arrivée d'eau, quelques mètres seulement avant le siphon terminal. Cette apparition se fait par un puits ascendant d'une quinzaine de mètres, impossible à escalader en raison de la douche violente et surtout de la verticalité des parois. Il semble donc que cette arrivée d'eau ne soit autre que le déboucher de notre rivière du Gerbaut dans Pène Blanque. De ce fait, faisant un simple et rapide calcul, on peut connaître par avance la profondeur de notre

gouffre, approximativement. Le siphon terminal de Pène Blanque se situe vers quatre cent quatre vingt dix mètres d'altitude, et l'entrée du Gerbaut à mille soixante quinze mètres. Une simple soustraction donne une dénivellation de cinq cent quatre vingt cinq mètres. Et la topographie, en plan, indique une distance de trois kilomètres environ !

Partant de ces chiffres et de ces données, il va falloir préparer et organiser sérieusement de nouvelles attaques en conséquence. Cependant, cette Grande Cascade ne cesse pas de m'inquiéter. Je ne puis m'empêcher de faire part de mes craintes à mes camarades.

- C'est l'obstacle numéro un, qui nous donnera bien du mal.

- Bah ! réplique Laffranque. On parviendra bien à la descendre. Surtout au printemps, si le temps se fait clément, la rivière sera à son étiage.

- Cela n'empêche pas que nous allons prendre une douche... surtout lorsque cette flotte nous tombera sur la tête de quatre vingts mètres de haut. Il faudra nous munir d'un parapluie ! Cela me fait penser à une histoire amusante.

«Je visitai tout récemment, en simple touriste, la grotte de Lombrives, près d'Ussat-les-Bains, dans l'Ariège, cette vaste caverne dont le développement atteint douze kilomètres de galeries. Le brave guide, âgé de soixante douze ans, d'allure rude, de stature montagnarde, nous intrigua beaucoup, lorsque, marchant en tête, il pénétra dans la grotte, un parapluie sous le bras. Remarquant notre étonnement, il nous expliqua qu'il ne se séparait jamais de son parapluie, car lorsqu'un orage éclate à l'extérieur, ou au printemps à la fonte des neiges, de certaines voûtes tombent en abondance des gouttes d'eau. Combien j'aurais souhaité qu'une pluie violente s'abatte à l'instant sur la montagne, pour voir notre guide circuler au travers des salles et des galeries, sous son parapluie grand ouvert !»

Je me souviens aussi, lorsque, à la salle de la Cathédrale, il nous fit admirer des gours retenant une eau limpide et pure.

- Attention, s'écria t-il à l'adresse d'un touriste qui s'apprêtait à boire quelques gorgées de cette eau. Ne l'avalez pas tout de suite ! Réchauffez-la dans votre bouche quelques minutes avant de l'avaler. Elle est si fraîche qu'elle vous ferait du mal... »

- Oh ! Rient mes camarades. Voilà une précaution que nous oublions de prendre lorsque nous tombons à l'eau ou lorsque nous descendons un puits copieusement arrosé !

- Les réflexions de ce guide, reprends-je, étaient savoureuses. Figurez-vous que cette grotte de Lombrives se

trouvant à quelque deux kilomètres du village, tout au bout d'un petit sentier assez raide, j'y arrivai après une marche rapide en suant quelque peu, car je craignais d'arriver en retard. Nous étions en plein mois d'août, sous un soleil brûlant d'une après-midi orageuse.

Devant une vingtaine de touristes qui attendaient patiemment l'heure de la visite, le vieux guide me prit violemment à partie :

- Dites, jeune homme, vous n'avez pas d'effets de rechange ? Mais c'est de la folie de vouloir entrer sous terre dans ces conditions ! Ah ! On voit bien que vous n'avez jamais mis les pieds dans une grotte ! Ces touristes ! Toujours les mêmes ! Ils s'imaginent qu'une grotte est un simple trou de renard de dix mètres de longueur !

Timide de nature, sans mot dire, je me contentai de rougir devant les touristes qui me considéraient d'un air amusé...

Le week end suivant nous retrouva, une fois de plus dans ce gouffre, où notre but était double. D'abord récupérer le matériel et également revoir de plus près la chatière du Vautour, point le plus proche de Pène Blanque. Cette séance fut très pénible du fait qu'il nous fallut remonter tous nos kit-bags de la rivière et transporter tout ce matériel dans la branche opposée afin d'atteindre la fameuse chatière du Vautour.

Là, nous passâmes toute la nuit, en nous relayant, à creuser inlassablement dans la terre meuble de l'étroiture. La conformation de ce passage était telle que nous devions creuser la tête bien plus basse que les pieds. Notre position immonde nous fatiguait beaucoup et nous obligeait à nous remplacer souvent. Nous reposant, nous devions nous abriter tant bien que mal (plutôt mal que bien !) contre la paroi pour nous garantir du courant d'air glacial qui hululait dans la chatière.

Nous revîmes le jour, le lendemain après-midi. Il avait neigé abondamment toute la nuit. Notre retour, chargé de lourds et d'encombrants kit-bags, fut un calvaire !

Deux mois ont passé et quel démon me pousse à écrire à Laffranque, en ce petit matin de février où la neige rend étincelants les sommets de la chaîne pyrénéenne :

- Je m'ennuie. Je m'ennuie affreusement du Gerbaut. Si l'exploration de la rivière est impossible actuellement, n'oublions pas que de nombreux points d'interrogation sont à résoudre : des failles, des puits, des étroitures rencontrés tout au long de la galerie Bugat et surtout... la chatière du Vautour qui doit communiquer avec Pène Blanque.

Si nous y revenions ce prochain week-end ?



Les spéléologues s'arrêtent à la base d'un puits remontant

Le samedi suivant nous roulions vers le massif d'Arbas ! Le petit démon de l'aventure avait fait miroiter à nos yeux l'éventualité de belles découvertes dans ce gouffre aux prolongements inouïs. Le moindre puits non descendu prenait, dans notre esprit, des proportions fabuleuses et nous nous voyions déjà déboucher dans les étages supérieurs de Pène Banque ! Mais ce qui nous attirait le plus était, je crois, l'occasion de revivre ensemble de bons moments dans un abîme qui nous tient tant à cœur, avec cet esprit de camaraderie formidable qui anime notre trio.

Nouvelle séance de portage de matériel et d'équipement. Tous les passages entrevus trop rapidement au cours de notre découverte furent passés au crible ; mais hélas, sans résultat. Seule la chatière du Vautour nous retint longuement et nous fit déclencher plusieurs séances de désobstruction.

Notre sympathique ami Emile Bugat y fit notamment du très bon travail, puisque après emploi de charges d'explosifs, il réussit à franchir cet impossible passage. Une série de chatières devait nous amener dans un petit puits d'une dizaine de mètres de profondeur où serpente un mince filet d'eau. Mais là, une faille impénétrable, de plusieurs mètres de longueur, nous opposa son exigüité

inattaquable. Démoralisés et découragés définitivement, nous abandonnâmes toute tentative en ce point.

Reste la rivière... Par là, à moins de catastrophe imprévisible (monnaie courante, pourtant, en spéléologie) nous avions la certitude d'aller très loin et très profondément sous terre.

J'avoue que je devais passer les longues soirées d'hiver à rêver, confortablement installé dans le fauteuil de mon bureau, les yeux dans le vague, aux promesses que permettait le Gerbault, aux cascades grondantes que nous allions y rencontrer, aux puits vertigineux, aux salles que nous allions découvrir, aux lacs qu'il faudra traverser en canot pneumatique...

Ces longues heures de rêveries me rendaient encore plus impatient de redescendre dans le gouffre pour en reprendre et en poursuivre l'exploration. C'est pour cela que cette reprise prévue pour les beaux jours de l'été fut envisagée plus tôt, et que, au mois de mars, une forte équipe de spéléologues, ployant sous les charges de kit-bags bourrés de matériel, montait dans la forêt profonde du massif d'Arbas...

LES PRÉPARATIFS...

Une telle organisation ne pouvait se décider au dernier moment, à la hâte. Longtemps avant, une série de correspondances avec Alain Saint-Paul, le Président de la Cordée Spéléologique du Languedoc, que par simplification nous appelons : la Cordée, m'avait permis de lui exposer en détail notre découverte, nos premières descentes et surtout nos espoirs d'avoir découvert le maillon manquant du réseau Trombe. Je terminai ma lettre en lui faisant part des difficultés auxquelles nous nous heurtions et notre désir de reprendre ensemble (et donc sur un plan plus grand) l'exploration de ce réseau.

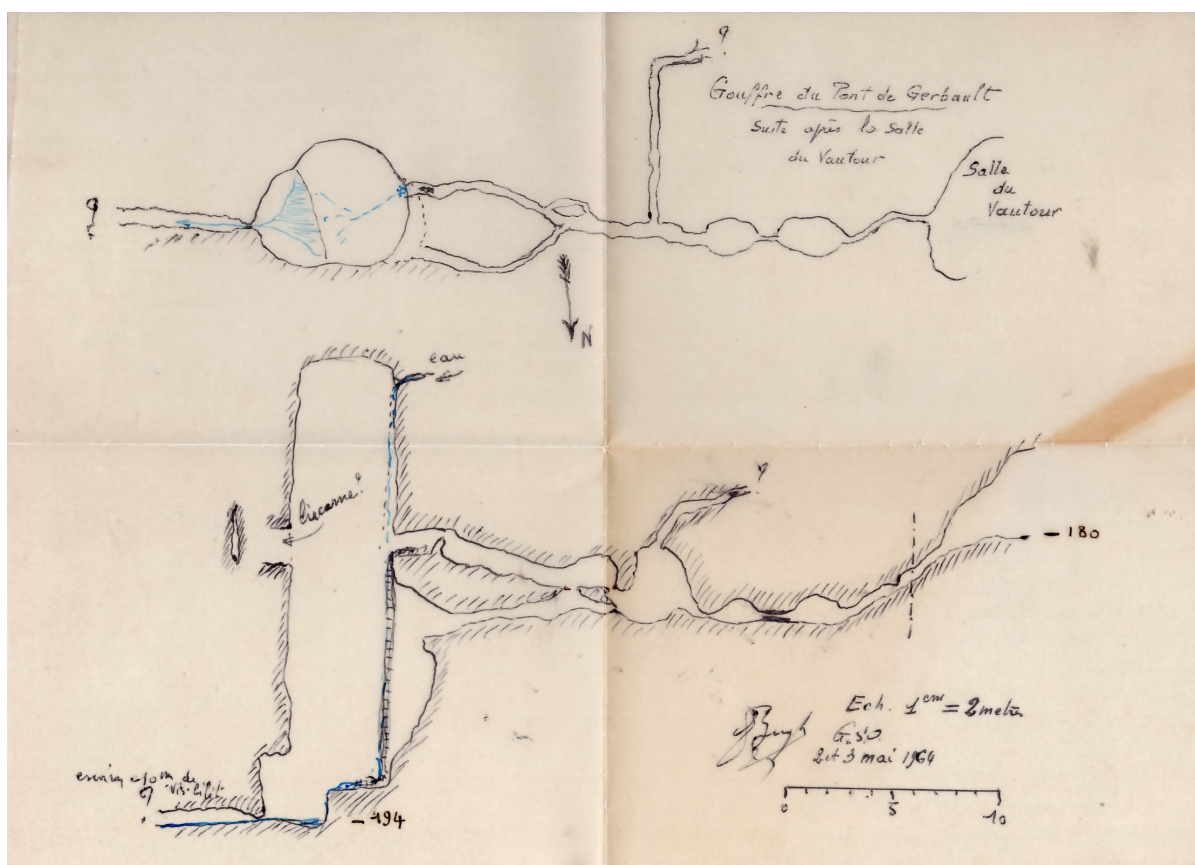
Je reçus une réponse enthousiaste par laquelle la Cordée me remerciait d'avoir pensé à elle pour entreprendre en commun ce travail important. Je me félicitai d'avoir frappé à la bonne porte et d'avoir trouvé une équipe à toute épreuve, décidée à faire le maximum pour gagner la partie.

Je poursuivis la correspondance en donnant à ces collègues force renseignements sur les multiples obstacles que nous avions rencontrés, laissant deviner d'autres plus nombreux et plus importants à surmonter ! Enfin, par une journée ensoleillée, quelques membres responsables de ce club vinrent chez moi, et installés sous la pergola, face à la magnifique chaîne des Pyrénées, où s'estompait à l'extrême gauche le lourd massif d'Arbas, nous échafaudâmes bien des projets, jetant les premières bases pour nos explorations prochaines.

J'insistai sur le fait que nous étions dans une rivière souterraine profonde et de long parcours. De ce fait, une navigation en canot était impossible en raison du trop long cheminement et du temps vraiment interminable que ces manœuvres représentaient. Il fallait porter des bottes modifiées spécialement pour cet usage, dont la hauteur jusqu'aux cuisses autorisait de s'immerger assez profondément dans l'eau. Je déconseillai fortement le port de cuissardes, car si par suite d'une glissade l'on tombait à l'eau, ces bottes hautes se rempliraient et feraient couler à pic le malchanceux spéléologue, si sa chute avait lieu dans un endroit profond.

Personnellement, j'avais soudé à mes bottes classiques (des mi-bottes) des morceaux de... chambre à air de camion qui me couvraient toutes les jambes tout en s'y plaquant. Je pourrais donc tomber à l'eau (involontairement, bien sûr !), sans risque d'emplir mes bottes ni de me noyer.

L'équipement personnel bien étudié, nous dressâmes la liste du matériel purement spéléologique : échelles, cordes, poulies, etc... Deux canots pneumatiques furent prévus, l'un à laisser aux premiers bassins profonds, à l'endroit où nous débouchions dans la rivière, l'autre pour la pointe, puisqu'il était certain que dans cet étage aquatique l'emploi d'un esquif serait impératif.



Topographie du réseau du Vautour de Emile Bugat

Puis, cette question de matériel tranchée, restait à examiner la méthode ou programme d'exploration, ainsi que la date. Il fut décidé qu'un premier week end serait consacré à l'équipement jusqu'au sommet de la Grande Cascade (endroit que nous appelions Camp 1), stockant en ce point tout le matériel nécessaire pour la poursuite de l'exploration.

Ce travail accompli, il ne resterait plus (rien que cela !) qu'à foncer le plus loin et le plus bas possible.

À l'aube de ce dimanche 22 mars, deux voitures se suivaient sur l'étroite route sinueuse et raide qui du village d'Arbas conduit à La Baderque. Nous nous doutions bien que la voiture, qui nous précédait, portait nos spéléologues de la Cordée, mais bien sûr, nous ne connaissions pas encore ces camarades. Seulement, sur la galerie de la Simca s'amoncelaient plusieurs sacs à dos mêlés à des rouleaux d'échelles et de cordes, disséminés en tous sens, le tout écrasé sous de gros kit-bags. Il ne pouvait s'agir que de spéléologues !...

Au terminus de la route, nos deux voitures stationnèrent d'un commun accord et, en descendant, nous fîmes les présentations.

Christian Rey, de silhouette fort sympathique, aux cheveux blonds, au regard clair, respirant la franche camaraderie ;

Jean Garcia, d'allure plus rude, qui cache un esprit décidé et une énergie qui, dans ce gouffre, contribueront beaucoup à la réussite. Il fera de grandes choses le plus simplement du monde ;

Jacques Calmont, plus malingre de corpulence, mais qui n'a pas peur de foncer. Son aide sera des plus précieuses.

Jean-Pierre Claria, le plus jeune de l'équipe, ne restera pas le dernier ! Toujours volontaire pour faire quoi que ce soit ;

Et enfin, André Dupérier, le vieux du groupe dont les 32 ans ont fait de lui un homme pondéré, réfléchi. Son calme, son esprit posé apporteront une certaine tranquillité morale aux cours de nos expéditions et son dévouement aura soulagé grandement la tâche de l'équipe de pointe.

Bref, je trouvais tout ce petit monde fort sympathique et de ce fait très attachant. Par contre, je frémis en voyant tout le stock considérable de matériel que nous devions faire descendre dans le gouffre ! Le franchissement de certaines chaudières, notamment, m'inquiétait beaucoup et me fit réfléchir longuement. Enfin, étant donné que tout le matériel amené ici était nécessaire, il fut décidé, par la force des choses, de l'amener avec nous !

Nous essayâmes de condenser le plus possible tout l'amoncellement d'affaires hétéroclites et de matériels divers. Tout en m'adonnant aux préparatifs, j'épiai du coin de l'œil mes nouveaux compagnons. Leur équipement propre à une exploration classique ne semblait nullement adapté au milieu aquatique du Gerbaut. Mais, cette première prise de contact avec la rivière allait leur servir de leçon et les amener à réviser cet équipement !

Egalement leur matériel personnel occupait, à mon gré, trop de volume. Sur ma demande, après un tri sévère, une foule d'objets de toutes sortes fut abandonnée dans la petite grotte, au bas de la doline.

La progression dans le gouffre rapidement s'organisa ; et l'impression de pagaille que m'avait donnée tout ce branle-bas de préparations fit place à un certain soulagement de constater que nos compagnons étaient des spéléologues expérimentés et chevronnés. Notre seule divergence provenait qu'eux envisageaient toute exploration avec de gros moyens, tandis que de mon côté, j'organisais mes descentes avec un esprit de simplicité et de dénuement un peu trop poussé. Les événements allaient prouver que j'avais raison... et eux aussi !

Par rapport aux précédentes séances, le niveau de l'eau avait monté visiblement, les bassins étaient plus profonds. De partout, tombaient des filets d'eau ou même des cascates. La grande attaque, l'assaut décisif, prévu pour le week end suivant m'inquiétait. Et j'eus bien peur que notre pointe fut un échec. Mars et le printemps, en général, ne sont pas une époque idéale pour l'exploration des gouffres, à plus forte raison des rivières souterraines. Mais lorsque le petit démon de l'aventure vous harcèle !...

Il sera trois heures du matin lorsque le dernier sortira du gouffre, par une nuit glaciale où des milliards d'étoiles étincelantes piquaient un ciel d'un noir profond. Mais, nous avions accompli notre tâche : tout le matériel était porté et entassé au Camp 1, au sommet de la Grande Cascade...

ÉCHEC OU RÉUSSITE...

Pour cet assaut, trois jours ont été prévus, c'est le moins que l'on puisse s'accorder ; mais le travail professionnel est impératif et ne peut nous laisser plus de liberté. Il va donc falloir perdre le moins de temps possible, tenter une course contre la montre.

Samedi 28 mars : aujourd'hui, la grande attaque ! Nous pensons que demain soir nous aurons atteint le fond du gouffre et que la journée de lundi nous verra remonter en surface, victorieux ! Pauvres orgueilleux et prétentieux que nous sommes !... Il faut dire, cependant, que cette exploration me tracasse beaucoup en raison des hautes eaux.

En ce petit matin du mois de mars, un timide soleil levant nous accueille à La Baderque. Les Toulousains sont au nombre de quatre : Jean Garcia, Jean-Pierre Claria, André Dupérier et Jacques Calmont. Un empêchement de dernière heure a retenu Christian Rey.

Le ciel sereinement bleu, quelques oiseaux joyeux chantant dans les branches des grands arbres concourent à calmer nos craintes et nous faire regarder cette expédition avec moins de pessimisme. Si la nature est en joie, nous-mêmes baignons dans l'euphorie. N'est-ce pas aujourd'hui l'attaque décisive qui nous donnera la victoire ? Chacun de son côté, et plus précisément nos camarades toulousains,

s'est surpassé en ce qui concerne l'équipement individuel. Certains ont fait tailler des combinaisons en forte toile plastique dont la rigidité évoque l'époque héroïque des armures. Et doutant encore de l'étanchéité de ce costume, ils n'ont pas hésité à prendre encore une deuxième combinaison également étanche pour enfiler par-dessus la première !

Aucun événement, aucun incident ne vient émailler notre descente. Notre conversation va bon train. Elle porte surtout – et l'on s'en doute – sur nos possibilités d'exploration ; des hypothèses sont émises, des idées échangées. Ce qui nous stimule et élève notre tonus est la rapidité avec laquelle nous progressons. Mais ce qui ajoute encore à notre optimisme, à notre entrain est que la rivière présente une décrue notable, si on la compare à ce que nous avons vu dimanche dernier.

C'est Laffranque, qui descendant en rappel le long de la faille et débouchant sur le ruisseau a lancé ce cri :

- Oh ! Les gars ! Formidable ! Il n'y pas d'eau !

Cet appel nous fait précipiter et un semblant de pagaille s'installe déjà dans notre groupe. Mais ce « il n'y a pas d'eau » signifie plutôt qu'au lieu d'avoir en ce point de l'eau jusqu'aux fesses, nous n'en avons que jusqu'aux cuisses ! « il n'y a pas d'eau », façon assez spéciale, disons purement

spéléologique, pour annoncer qu'une rivière n'est pas en crue !

Quelques heures plus tard, nous nous retrouvons au sommet de la Grande Cascade, fatigué par notre marche forcée et nos lourds kit-bags. Par la corde servant de main-courante, nous grimpons à la plate-forme qui nous servira de camp. Il est 18 heures tout de même, et si nous ne sommes pas en retard sur l'horaire fixé, nous devons ne pas perdre de temps à installer notre bivouac.



Le Camp 1 : Claude Naves, Jacques Jolfre et René Laffranque

Ce balcon (encorbellement est le terme qui convient le mieux, je crois pour évoquer la position aérienne, suspendue de notre camp) se partage en deux recoins. Le plus petit, offrant une surface de trois mètres carrés sera pour notre trio, l'autre plus vaste (quatre à cinq mètres carrés) sera occupé par nos toulousains. Cette séparation naturelle me déplait car elle pourrait créer symboliquement une scission au sein de notre groupe alors qu'une entente parfaite, au contraire, nous anime, une entente comme, seule, la spéléologie sait créer. Mais nos amis à qui, tout simplement, j'explique mes craintes, me comprennent fort bien.

- Je propose donc, dis-je, puisque nous disposons de quelque temps, de nous inviter mutuellement..

- À une surprise partie ! Tranche brusquement Laffranque.

- C'est cela, répliquè-je plaisamment. Aujourd'hui, nous nous faisons inviter à souper par les toulousains et demain soir, ils viendront « chez nous ».

- Tu n'es pas gascon pour rien, ironise Laffranque. Tu sais très bien que demain nous ne serons peut-être pas là !

L'ambiance est bonne, la plaisanterie fuse de tous côtés ; c'est le moment de détente totale que connaissent les grandes explorations. Pour l'instant, nous sommes en temps mort, puisque nous ne progresserons dans l'inconnu que demain matin, après une nuit de repos et de sommeil, chose que nous n'avons jamais connue sous terre !

- Nous prenons nos quarts et nos gamelles, crie Naves à l'adresse des toulousains et nous arrivons. Préparez de quoi les remplir !

L'exiguïté de l'habitat de nos camarades accepte difficilement notre petit groupe de sept. Nous ne nous plaindrons pas – et loin de là – d'être un peu entassés les uns sur les autres parce que, quelques minutes après notre arrivée, le froid et l'humidité, insidieusement, nous ont pénétrés au plus profond de nous-mêmes. Ah ! Ce froid ! Combien est-il terrible, sous terre ! Aucun vêtement ne peut l'arrêter. La moindre halte vous fait grelotter. C'est lui, et lui seul, qui rend toute exploration difficile et exténuante. C'est lui, encore, qui bien souvent, fait échouer une équipe de pointe en la démoralisant.

Mais notre souci, ce soir, va au-delà de ces conditions climatologiques. La Grande Cascade revient souvent dans notre conversation. Son grondement lancinant et assourdissant, car elle s'écroule à moins de dix mètres de nous, nous rappelle avec force son éternelle présence et accentue notre anxiété.

- Ne pense pas toujours à la Cascade, s'énervé Laffranque. Nous verrons ce problème-là demain.

- C'est cela, enchaîne Calmont ; demain il... fera jour.

Quelques vivres sont déballés, et assis dans l'argile que le va-et-vient ont rendu plastique, nous mastiquons du saucisson, avalons quelques haricots et... buvons un potage brûlant. Ce sera, je crois, le meilleur repas que j'aurai fait sous terre. Ce menu m'apparaît comme délicieux, si on le compare aux casse-croûte misérables des premières nuits de chine passées dans ce gouffre, et ailleurs même. Il me souvient qu'au gouffre du Bassia, dans les Hautes-Pyrénées,

où nous devions toucher le fond par quatre cent dix mètres de profondeur, nous n'avions eu pour notre week end d'exploration qu'une... grosse rondelle de saucisson et une tranche de camembert !

Au Trou du Vent, également, nos repas étaient on ne peut plus frugaux.

- Ah ! le Trou du Vent, s'exclame Laffranque. Je conserve un drôle de souvenir d'une certaine nuit ! Nous revenions de faire une pointe assez poussée dans le réseau Norbert Casteret où nous avons remonté une rivière sur près d'un kilomètre, entrecoupée de cascades. Avant d'entreprendre la remontée en surface, nous avions pour habitude de nous reposer et de nous restaurer dans la Grande Salle, située à la cote moins deux cent. Là, s'entassaient des vivres les plus variés, apportés et abandonnés au cours de nos nombreuses descentes dans ce gouffre.

Par économie de luminaires, nous allumions une bougie dont la vue de la petite flamme nous réchauffait – moralement, est-il besoin de le préciser ! – et créait une ambiance de bien-être, bien-être moral, encore ! Dans cette demi-obscurité, nous mastiquions ce que nous trouvions sous la main. À proximité de moi, justement, traînait une boîte de camembert. Sans autre forme de cérémonie, je l'ouvris et mis à la bouche le morceau de fromage qu'il restait. La discussion allait bon train et tout en bavardant, je mastiquai ce bout de fromage dont l'odeur aurait fait fuir à toutes jambes des culs-de-jatte !

Mais à cette odeur, s'ajoutait un goût assez mauvais, au début, puis infect au fur et à mesure que je l'avalais. Je saisis une pile électrique et l'allumai pour voir au moins ce que je mangeais... Un morceau de fromage pourri, couvert de moisissures qui s'épalaient en une épaisse couche filandreuse verte... Ce camembert avait été abandonné ici depuis nos premières explorations...

Ah ! Ce camembert moisi ! Comment de fois est-il revenu dans nos conversations sous terre ! Bons souvenirs de nos expéditions passées que l'on aime évoquer bien souvent... La soirée se déroule ainsi à rappeler des histoires que la fuite du temps fait classer comme de «bons souvenirs». Personnellement, je suis très heureux de ce contact étroit entre mes camarades de Toulouse et nous ; il crée une ambiance très amicale et nous fait découvrir les uns aux autres.

- Une fois, raconte Claria, nous aurions bien aimé l'avoir, ce fromage ! Jugez plutôt ! Nous étions dans la Haute-Soule, en Pays Basque, région proche du gouffre de la Pierre-Saint-Martin. Nous avons quitté notre camp installé au bord d'une gorge profonde, comme il y en a tant dans

cette contrée, en vue de rechercher des gouffres, dans des falaises et des plateaux, qui se devinaient à plusieurs heures de marche.

Le brouillard vint, mais nous persévérâmes dans nos recherches, tant et si bien, que le soir venu nous avions perdu complètement la direction du retour. Nous nous égarâmes dans un lapiaz sinistre où les hauts sapins ployaient et gémissaient sous le vent violent. Nous n'avions pour vivres que... deux cachets d'aspirine... que nous partageâmes entre nous ! La nuit noire et profonde nous fit perdre tout espoir de sortir de ce mauvais pas et nous dûmes nous installer sous un arbre pour dormir, ou plutôt pour attendre le petit jour, en grelottant et claquant des dents, même ! Le lendemain matin, le brouillard régnait encore sur le massif, et ce ne fut que le soir que nous regagnâmes notre camp, affamés et à bout de forces !...

- Les enfants, annonce Dupérier, homme placide. Je dois vous faire remarquer qu'il est 23 heures. Demain, un gros travail nous attend. Une bonne nuit est nécessaire pour récupérer nos forces.

- Une nuit, oui ! Enchaîne Garcia qui ne s'était pas fait beaucoup entendre au cours de notre conversation. Mais, je doute qu'elle soit bonne. Nous sommes trempés, non seulement par l'eau de la rivière, mais aussi par la transpiration et la condensation causées par nos vêtements soi-disant étanches. Je ne cesse de grelotter...

- C'est pour cela que l'on ne t'entendait pas, réplique Naves.

Nous nous levons très péniblement parce qu'ankylosés et effectivement trempés. Nos effets humides plaquent sur la peau et nous glacent. La chaleur de notre léger repas et l'entrain de notre bavardage animé nous avaient fait oublier notre situation de spéléologues stationnés à deux cents mètres sous terre. Mais, nous revenons bien vite et bien brusquement à la réalité.

La bougie, à la flamme tremblotante, plantée dans la boue du sol, ne diffuse qu'une lumière affaiblie et triste. Les parois torturées, couvertes d'argile liquide, donnent un air grave et sinistre. Sur notre gauche, un trou énorme et noir baille : c'est le gouffre où sombre la cascade ! Et montant de la nuit de l'abîme, le fracas éternel des eaux fait vibrer les voûtes marmoréennes.

Nous gagnons chacun nos pièces respectives. Laffranque, Naves et moi, nous nous mettons en devoir de rendre notre margelle plus accueillante. Pour l'instant, il ne s'agit que d'un balcon couvert de boue pâteuse, encombré de nos sacs à dos et de nos kit-bags. L'un de nous range ces charges dans le chaos de rochers qui nous séparent des toulousains,

l'autre s'efforce d'aplanir le sol, en nivelant l'argile, enlevant une pierre ça et là. Quant à moi, inquiet de notre position sur cette vire aérienne où rien ne nous protège d'une chute dans le vide, je tends une corde de nylon pour faire office de rampe, de garde-fou.

Pour nous isoler de l'humidité du sol, nous étendons une toile plastique.

- Interdiction de monter sur cette descente de lit avec les bottes pleines de boue, dis-je sentencieusement. Ohé ! Les gars, appellè-je brusquement. À quelle heure se réveille-t-on, demain ? Six heures ?

- Ah ! Oui ! Voilà ! S'exclame Laffranque. Tu as encore porté ton réveil de malheur. L'ai-je entendu bien souvent ton réveil, sous terre et en montagne ! Il n'y a rien de plus désagréable que son tintamarre infernal, surtout lorsque après une mauvaise nuit on commence à s'assoupir au moment où il sonne !

- Chaque fois que je sors avec Jolfre, enchaîne Naves, je le vois toujours avec son réveil.



Camp 1 : bivouac à même le sol !

- Tu vas voir, continue Laffranque, que demain matin, il va faire un vol plané dans la cascade.

Pour accentuer la mauvaise humeur (feinte, bien sûr !) de mes deux camarades, je fais sonner le maudit réveil...

- Ah ! Tu es heureux, attaque Laffranque, de nous donner un avant goût de notre supplice de demain. Tu es un sadique. Le «sadique au réveil», voilà comment on devrait t'appeler !...

Mais ces invectives, dites sur le ton de la plaisanterie la plus amicale, me laissent indifférent, et ne m'empêchent pas de déballer mon duvet du sac étanche dans lequel je l'avais protégé. Je l'installe le plus près possible de la paroi que je couvre de la toile en plastique pour m'isoler de l'humidité. Une longue séance de déshabillage suit... Je réussis à enlever mes bottes et ma combinaison étanche grâce à l'aide de mes camarades, à qui je donnerai aussi un coup de main, à mon tour. Mes vêtements, en-dessous, sont humides de transpiration. La nuit s'annonce mauvaise, car le froid me fait déjà trembler. De plus, l'air du gouffre est sursaturé d'humidité à cent pour cent.

Cette ambiance n'a rien de réconfortant. Près de ma tête, une pierre plate servira de table de nuit pour poser le fameux réveil. Un gros bonnet de montagne en laine des Pyrénées, enfoncé jusqu'aux oreilles, me préservera la tête du froid. Je m'enfonce vivement dans mon duvet, tandis que Laffranque et Naves procèdent à leur tour à leur installation.

Nous allons souffrir du froid, c'est certain. Je ne parviens pas à me réchauffer dans mon duvet. Pour ne pas encombrer trop lourdement, nous avons préféré ne pas emporter de tente. C'est donc à la belle étoile – si l'on peut user de cette expression dans un gouffre – que nous allons passer la nuit !

Mais, fatigué et dans ma position couché, je ne tarde pas à sombrer dans un profond sommeil. Il ne sera que de courte durée, toutefois. La basse température, le fracas de la cascade me réveillent souvent. L'exiguïté de notre place nous fait toucher les uns aux autres. Que l'un de nous change de position, et nous voilà tous réveillés. Combien de fois, je me tourne et me retourne dans mon duvet ! Plusieurs fois, je jette un coup d'œil sur la seule chose qui semble humaine dans ce gouffre. Toutes les lumières étant éteintes, évidemment, je prends conscience comme chaque fois en pareilles circonstances, de l'immensité et de la profondeur des ténèbres souterraines.

Deux heures. Deux heures trente. Décidément la nuit est longue. Je me rendors. Je me balance vertigineusement sur une échelle dans le Grand Puits ; la cascade me frôle et

m'arrose copieusement. Je crie, j'appelle ; mes camarades ne m'entendent pas et continuent à laisser descendre ma corde d'assurance. Je me crispe sur les fins barreaux de l'échelle. Mes bras n'en peuvent plus. Je siffle éperdument le signal de me remonter...

Un drrriiiiing strident et métallique me tire brusquement de mon rêve. Le réveil sonne énergiquement et s'agite sur le rocher. D'un geste, je trouve ma pile électrique, placée près de ma tête, et l'allume. Son faisceau troue les ténèbres épaisses. Le froid est plus intense, l'humidité a imprégné nos duvets d'une sorte de rosée.

- Allez, les gars ! Réveillez-vous ! Debout là-d-dans !

Des grognements de la pièce voisine me répondent. Nos amis toulousains se réveillent, péniblement eux aussi.

- Allez, Laffranque ! Qu'est-ce que tu fiches ! Mais ça dort, là-d-dans ! Bon Dieu ! lancè-je sur un ton faussement en colère... sans bouger de mon duvet !

- Il n'y a pas que ton réveil qui va valser dans la cascade, répond Laffranque. Son propriétaire va le suivre...

Et se souvenant d'un air qui pourrait illustrer, bien à-propos, notre situation de bientôt, lorsque nous serons balayés et noyés par la cascade, en atteignant le bas du Grand Puits au milieu d'un lac noir et profond, il entonne :

- Ohé ! Ohé ! Matelot !

Matelot navigue sur les flots...

Malgré notre très mauvaise position, nous sortons peu à peu un bras, puis l'autre et enfin nous nous relevons de nos duvets. J'ai rarement connu de lever aussi pénible. Dans les grands gouffres de la Coume Ouarnède, et même au gouffre de la Pierre-Saint-Martin, nos campements souterrains étaient bien mieux étudiés et organisés. Des tentes nous protégeaient de l'humidité et du froid. La flamme d'une bougie suffisait à abaisser le degré hygrométrique de l'air et donc à réchauffer l'atmosphère.

Mais, ici, point de confort. Nous couchons à la dure, ou plutôt... sur la boue. Les embruns de la cascade remontent jusqu'à nous et nous trempent. Nous vivons comme des mendiants sous les ponts. Oui ! l'un de nous a bien imaginé notre condition en nous appelant «des clochards de la spéléologie»...

Nous retrouvons nos quatre camarades toulousains, et échangeons force politesses exagérées, nous inquiétant de leur santé et leur demandant s'ils ont passé une bonne nuit !

Avec un rythme démesurément lent, nous nous acclimatons peu à peu à l'ambiance aquatique du gouffre. Nos muscles engourdis s'échauffent, le moral nous revient

après quelques boutades lancées ça et là, à tous propos. Déjà Garcia, remis sûrement de ses fatigues d'hier, s'affaire à préparer un café brûlant. Mais, il lui manque l'eau, du moins notre vire ne retient pas de gour. Je me propose de descendre en rappel le long de la paroi jusqu'à la rivière, avec un sac en plastique pour y puiser l'eau nécessaire. Cette gymnastique finit de me réveiller, mais le fait de me retrouver dans l'eau jusqu'aux genoux me rappelle cruellement que nous devons affronter tout à l'heure la Grande Cascade ! Horreur !

Tout en remplissant ma vache à eau improvisée, j'ai l'impression que l'on s'agite, là-haut, au-dessus de moi. Des rais de lumière balafrent les murailles et les voûtes, des cris, des appels se confondent avec le vacarme des eaux. Mes camarades chahutent-ils ? C'est là chose courante entre spéléologues perdus sous terre.

Remontant à la corde lisse, à peine ai-je émergé dans notre vire qu'une surprise, pour le moins inattendue, me coupe le souffle ! Garcia, pour tromper l'attente, a traversé notre chambre, s'est penché sur la cascade et a examiné les parois. C'est alors qu'il a aperçu à même hauteur que lui quelques prises, bien mauvaises, qui semblent lui permettre de surplomber le Grand Puits et d'aborder sur une plate forme du côté opposé, à dix mètres de nous.

Là, en effet, nous avions remarqué depuis longtemps une faille noire, mais sans trop y prêter attention. Maintenant, Garcia a pu atteindre cette fissure et s'y engager. Groupés sur notre balcon, nous avons suivi ses manoeuvres et nous brûlons d'impatience de connaître les résultats de sa progression. Un faisceau lumineux perce l'obscurité de la petite galerie d'en face. Garcia apparaît :

-Ça s'agrandit beaucoup, crie-t-il. J'ai débouché dans une salle de terre noire et sèche ; et après une descente en opposition, j'ai été obligé de m'arrêter au sommet d'un puits d'une vingtaine de mètres.

Nous ne savons quelle attitude adopter. Doit-on crier de joie de pouvoir court-circuiter, par ce passage, le Grand Puits ? Ou au contraire, doit-on se montrer réservé ? Je penche plutôt pour la modération, car il serait vraiment trop beau de gagner la partie avec autant de facilité !

Garcia nous rejoint, solidement encordé par Laffranque et Dupérier. Puis, tous regroupés, nous écourtons notre petit déjeuner. En hâte, l'on finit de s'habiller ; les photophores sont vérifiés d'une main fébrile, les piles faiblissantes changées. En temps que chef d'expédition, je m'affaire à préparer le matériel, à ranger les échelles dans les kit-bags gorgés d'eau et de boue. Je love les cordes en nylon et en remplis un sac, tout en relevant le numéro que

porte chaque kit-bag. Ainsi, il n’est pas besoin de les vider tous pour savoir où est telle échelle, telle élingue, ou bien telle poulie.

Pendant que Laffranque, en alpiniste chevronné, place une corde, sur la corniche empruntée par Garcia tout à l’heure, afin de l’utiliser comme main courante, je retire les cent mètres d’échelles du Grand Puits, souhaitant de ne pas avoir à les y remettre...

Tout est prêt pour l’exploration, le départ s’organise. Dupérier et Calmont, fatigués par le froid et l’eau (ils n’ont pas dormi de la nuit), préfèrent rester ici, sur la plate forme. Du reste, leur présence au Camp 1 sera un réconfort moral pour nous, en cas d’accident. De plus, à notre retour, il ne fait pas de doute que nous serons à bout de forces. Ils pourront nous accueillir avec des boissons brûlantes et des plats chauds !

Notre équipe de pointe se compose donc de Garcia, Claria, Laffranque, Naves et moi. Laffranque a déjà atteint la vire opposées. Nous cramponnant à la corde tendue, qui nous sert de rampe et aussi de pont de singe, assurés également par Dupérier et Calmont, nous franchissons un à un, avec grande précaution, ce passage délicat. La paroi n’offre que trois prises pour les pieds, pour enjamber dix mètres. Si un faux pas nous fait basculer, si une botte glisse, c’est la chute, ou plutôt un formidable pendule, puisque l’on est tenu à la corde, dans le vide effrayant du Grand Puits.

J’avoue qu’une légère sueur perle de mes tempes et que mon cœur bat plus fort lorsque, baissant la tête j’aperçois entre mes jambes, sous moi, la perspective fuyante de la cascade dans le noir...

- Attention ! Dupérier. Ne tend pas la corde aussi fort. Tu me tires en arrières. Laffranque ? Où faut-il poser l’autre pied ? Sur cette aspérité ? Brou... Et Bien ! Mon vieux ! Il faut faire le grand écart ! Heureusement que je suis grand !

- Tu es l’un des plus grands spéléologues du monde, rit Laffranque.

- Oui ! 1 mètre 85.

Un dernier coup de rein, et me voilà sur la margelle près de mon camarade. Nous voici regroupés tous les cinq. Notre position est des plus curieuses, puisque nous dominons, mais de face cette fois-ci, la Grande Cascade, et le gouffre n’en apparaît que plus impressionnant. De l’autre côté, nous apercevons notre plate forme de tout à l’heure qu’occupent Dupérier et Calmont.

Ceux-ci nous envoient les kit-bags qu’ils mousquetonnent l’un après l’autre à la corde tendue. Il nous suffit de les tirer à l’aide d’une autre corde pour les récupérer. Il est

neuf heures du matin. Nous agitions nos bras en signe d’au revoir à l’adresse de nos deux camarades. Ils nous crient quelques mots que le bruit de la cascade nous empêchent de comprendre. On devine un Bonne chance ou un Bon courage. Ce à quoi, Laffranque leur répond par un mot digne du grand Cambronne.

- De toute façon, explique-t-il, ils n’entendent pas, et croient que je leur ai crié : Merci !

La bonne humeur, celle dont on ne se départit que dans de rares occasions sous terre, reprend le dessus. Garcia et Laffranque, empoignant chacun un kit-bag prennent les devants pour équiper les différents puits qu’ils pourront rencontrer. Claria, Naves et moi traînons un peu en arrière parce que nous devons acheminer des charges écrasantes.

Sitôt traversé la salle à la terre noire découverte précédemment par Garcia, nous retrouvons nos deux éclaireurs occupés à fixer un train d’échelles à une aspérité de la paroi. Garcia descend le premier.

- Ohé ! Appelle-t-il, sitôt le bas atteint. Ça continue. Descendez les sacs.

La fièvre nous gagne. Si, effectivement, ce passage nous faisait éviter le Grand Puits ! Le silence minéral, puisque la cascade et la rivière sont déjà loin derrière nous, nos voix, nos appels étouffés par l’abondance de la terre sèche et poudreuse qui couvre le sol, les dimensions plus restreintes des galeries, tout cela donne à cet étage sec une douceur, un calme, un bien-être réconfortant. Si l’on s’écoutait, on voudrait stationner ici un long moment pour écouter le silence, goûter pleinement la solitude, après toute une journée et toute une nuit passées dans le tumulte et le tapage des eaux sauvages.

Mais l’appel de l’inconnu est plus fort que notre inclination à la paresse ou du moins à la rêverie. Je note, au passage, que la galerie que nous empruntons se perce de goullets, de failles plongeantes. Si un obstacle quelconque nous arrête, nous pourrions avoir là une possibilité de continuation.

Un nouveau puits d’une trentaine de mètres débouche dans une vaste salle aux parois couvertes de coulées stalagmitiques. L’atmosphère semble plus humide. De la voûte s’échappent des gouttes d’eau serrées. On a l’impression que l’on va quitter cet étage sec pour déboucher à nouveau dans le cours actif du gouffre, c’est-à-dire dans la rivière. Cette sensation prend visage de certitude, de réalité puisque du fond d’une diacase béante qui baille traîtreusement au bas de cette salle, monte, confus d’abord, tumultueux ensuite, le bruissement monotone, le grondement étouffé de la rivière.

- La rivière ! Hurle Claria. Nous retrouvons la rivière !

Cette fois-ci, nous avons la ferme conviction d’avoir remporté une belle victoire sur le gouffre. Oh ! certes, une victoire facile, peut-être, si l’on pense à ce que nous aurait coûté la descente le long de la cascade du Grand Puits !

Garcia amarre hâtivement une corde lisse à une stalagmite fragile et s’active à descendre le dernier puits aux parois inclinées.

- Bien ar-ri-vé, nous lance-t-il, selon le signal conventionnel. Puis après un court silence, ça y est ! Les gars ! Je suis dans la rivière. C’est formidable ! La galerie est immense, et ça continue...

Nous nous disputons pour savoir qui descendra le premier pour le rejoindre ! Pendant que l’un de nous s’enfonce dans le puits, un autre envoie les sacs à l’aide d’une corde. Les manœuvres sont menées rapidement. Vite ! Qu’on la revoie, enfin, cette rivière qui depuis des mois nous a fait longuement rêver...

Nous la retrouvons, effectivement, courant calmement sur une plage de galets roulés. De l’amont, nous parvient, lointain, le roulement de la cataracte.

- Nous l’avons eu, cette cascade, se moque Laffranque. Quel soulagement !

- Et si nous allions la voir de près ? Propose Naves.

Cette idée est acceptée avec empressement et joie, dans la curiosité de savoir... où nous aurions atterri – ou amerri ! – à la base du Grand Puits. Après un coude brusque, nous stoppons, sidérés. Les murailles s’évasent pour former une salle immense occupée par un lac aux eaux agitées et noires. Au fond, à plus de trente mètres en face de nous, nos frontales n’éclairent que difficilement une sorte de rideau blanchâtre, violemment agité, sur une largeur de cinq ou six mètres.

- La cascade, prononce, médusé, l’un de nous.

Des faisceaux lumineux de nos photophores, nous remontons la gerbe colossale. Mais les embruns nous piquent le visage et nous mouillent les yeux, si bien qu’il nous est impossible de voir plus haut. À l’intérieur de nous-mêmes, nous frémissons à la pensée que nous aurions pu descendre dans cet enfer déchaîné...

S’écroulant de la voûte invisible que, seuls, nos amis Dupérier et Calmont juchés quatre vingts mètres plus haut peuvent discerner, enserrée par les parois de roche noire, la rivière souterraine hurle et roule ses eaux furieuses. Devant ce décor grandiose et terrifiant à la fois, je songe à ces vers fameux que mon ami et collègue Ralph Parrot, mainteneur

de l’Académie des Poètes Classiques, a su si bien écrire :

«Et cela gicle, éructe et mugit dans l’abîme

Comme un vent de Genèse ou l’aquilon des cimes.

Et cela gronde, écume en l’infernal creuset ;

Au sein du vide énorme où l’eau vive, d’un jet,

Avec un dur vacarme et d’affreux borborygmes,

Tombe, file et s’en va, d’arcanes en énigmes...

Rêveurs, nous faisons demi-tour ; mais la perspective d’une reprise d’exploration en terrain facile, du moins pour l’immédiat, nous remue intérieurement, et nous redonne tout notre entrain.

La topographie assez compliquée de la galerie où nous circulons rend difficile tous les points de repère, tout sens d’orientation. Chemin faisant, nous ne sommes pas très bien d’accord sur l’endroit où nous venons de déboucher dans la rivière ! Un examen sur la paroi de gauche couverte d’argile nous fait deviner quelques traces de bottes, signes flagrants de notre passage, de notre arrivée par ce point.

Je place sur un petit bec rocheux un ruban de scotch-light (bande luminescente) afin de pouvoir retrouver notre chemin, au retour, ce soir, ou demain si l’exploration nous demande beaucoup de temps.

Chacun prend un kit-bag soit sur l’épaule, soit à la main. Une berge rocheuse longe la rivière en la surplombant. Cette progression facile ne pouvait continuer longtemps. Les murailles luisantes plongent verticalement ; nous devons avancer maintenant dans la rivière. L’eau n’arrive que sous les genoux. Pour les passages plus profonds, nous devons prendre appui entre les parois, avancer en opposition. Manœuvres délicates puisque nous traînons chacun un énorme kit-bag bourré d’échelles et de cordes.

Naves, à cause de sa petite taille, éprouve bien des difficultés, d’autant plus que la toile plastique qu’il avait collé sur ses bottes pour en façonner des sortes de cuissardes, s’est déchirée. Il évite donc de patauger en eaux profondes. Mais cet incident le retarde beaucoup ; et Claria et moi en subissons le contrecoup.

En grotte normale, il ne faut pas hésiter à se mettre à l’eau. C’est un inconvénient (et un charme à la fois !) de l’exploration des rivières souterraines. Mais, lorsqu’il s’agit d’un grand gouffre, il faut à tout prix éviter de se tremper. Le froid intolérable, les vêtements gorgés torturent le malheureux imprudent dont le moral baisse dangereusement et même dont la résistance physique mise à rude épreuve décline rapidement. J’ai connu des spéléologues qui, au milieu d’une exploration, se sont

évanouis de faim et de fatigue. L'attrait de l'inconnu les tenait en haleine et les stimulait ; mais venait un moment, lors d'un obstacle ou d'une petite difficulté par exemple, où d'un coup leurs forces les trahissaient.

Cette année, le 3 janvier, en Belgique, deux jeunes gens, Alex Michelson et Philippe Linard, remontant d'un gouffre, le trou Bernard, après une longue exploration, furent terrassés par une fatigue extrême et moururent d'épuisement. Mais, nous n'en sommes pas encore à ce point, ici. La fatigue, certes, commence à se faire sentir, fatigue due plus à l'ambiance pénible du milieu aquatique et à l'eau qui transperce nos vêtements malgré tout, qu'à notre progression.

Brusquement, une crevasse, lèvres d'aspect inquiétant, baille au bout de la galerie. Me penchant sur cette ouverture, nous voyons le torrent se déverser, après une courte chute, dans un gour d'une grande profondeur. Le fond verdâtre se froisse sous six mètres d'eau, peut-être ! Spectacle qui nous cloue sur place et déclenche un léger flottement au sein de notre trio. J'admire Laffranque et Garcia qui ont déjà franchi ce lac. Quelles prises aériennes ont-ils utilisées ? Claria escalade en opposition vers le plafond en vue de découvrir un passage facile. Naves me donne la main pour descendre la cascade jusqu'au ras de l'eau. De là, on dirait qu'un petit bombement de la roche va me permettre de surmonter cet obstacle.

Je réussis ; en effet, non sans inquiétude, non sans peur même, devrais-je dire. Mes deux camarades me rejoignent plus facilement après avoir descendu nos trois kit-bags.

Un autre gour, non moins profond mais plus large barre à nouveau toute la galerie. Là, le franchissement s'opère plus rapidement. Une étroite vire inclinée vers l'eau, large de vingt centimètres au plus, longe la paroi. Il faut s'engager à plat ventre, le nez touchant la surface du lac. L'inclinaison de la margelle est telle que le corps a tendance à rouler... dans l'eau ! Aucune prise sur la gauche ne permet de se redresser, et c'est plaqué de toute la surface de son corps sur la vire que l'on peut progresser.

La berge n'est pas loin, heureusement, et nous regroupe tous les trois. La galerie file, presque horizontale maintenant et cette progression commode nous repose des séances vermiculaires de tout à l'heure. À plus de cinquante mètres devant nous s'agitent de pâles lueurs. Ce sont nos deux devanciers qui bataillent en opposition dans la galerie dont les parois, effectivement, se resserrent. La rivière, par ce rétrécissement des murailles, devient plus profonde ; et nous devons, alors, avancer en nous élevant dans cette diaclase.

Nos sacs, déjà lourds de matériel, se sont emplis d'eau et

pèsent de plus en plus. La fatigue nous fait souffler à chaque gros effort. Parfois, nous profitons d'un endroit évasé pour nous accorder une petite pause. Nous œuvrons de tous nos membres, des bras, des jambes, du dos, de la poitrine pour nous maintenir arc-boutés dans l'étroite faille. Par ces positions multiples, toute la surface de notre combinaison se trouve en contact permanent avec la boue fluide et l'eau qui ruisselle le long de la roche. Des aspérités, des pointes rocheuses ont lacéré nos vêtements dont l'étanchéité n'est plus d'actualité !...

Mais nous n'avons nullement envie de nous plaindre, de nous lamenter sur notre sort. Combien de spéléologues donneraient cher pour jouir des heures et des jours que nous vivons intensément au cœur de la montagne ! Pour nous, explorateurs du sous-sol, et pour moi plus particulièrement, la spéléologie est l'unique raison de vivre, l'activité qui donne un sens à notre vie. Il est nécessaire à l'homme d'avoir ainsi un idéal pour lequel il puisse se donner à fond. Il lui faut se mesurer avec les forces prodigieuses de la nature. Il doit éprouver une soif pour la découverte et pour l'inconnu.

Et ce besoin de sortir des banalités d'une vie monotone et désœuvrée, il le comble en s'adonnant à un but, à une passion. Certains trouveront l'épanouissement de tout leur être, tant sur le plan physique que spirituel, dans la montagne dont les cimes altières aux glaciers étincelants, les névés éblouissants sous le soleil d'été, la délicatesse des fleurs aux teintes si variées, la fraîcheur bienfaisante des sources aux babillages légers les élèvent au-dessus des contingences misérables de la vie trépidante et terne des villes.

Pour d'autres, ce sera l'étude des phénomènes grandioses ou infiniment petits de la nature, depuis l'éblouissant et effrayant spectacle des volcans en éruption jusqu'à la merveilleuse et captivante vie des insectes et des animaux sauvages.

Pour d'autres, encore, l'aventure souterraine offrira un vaste champ d'actions où chaque jour ils apprendront à lutter, à surmonter, à donner le meilleur d'eux-mêmes. En équipe se développera cet esprit merveilleux de pure amitié, de franche camaraderie, dénué de tout intérêt vil et bas. Sénèque disait : «L'essentiel est l'emploi de sa vie, non sa durée».

Et en ce moment précis où la fatigue, le froid, l'eau et la boue concourent à s'acharner contre nous, - pauvres humains bataillant au sein d'une nature hostile - nous sentons une paix, une grande paix intérieure nous animer. «La joie de l'âme est dans l'action», a écrit Shelley, ce poète anglais, ami de Lord Byron.

Mais ces cris, des appels, loin devant nous, me tirent de mes réflexions. Ce sont nos amis Laffranque et Garcia. S'impatientent-ils de nous voir les rejoindre ou bien ont-ils découvert du nouveau ? Leurs lumières, jusqu'à présent fugitives et tremblotantes, signes de leur progression dans la diaclase, se sont figées et illuminent le haut de la galerie. Nos camarades nous attendent. Encore quelques efforts pour avancer au-dessus de la rivière profonde, un rétablissement sur la berge de gauche, et nous voici rassemblés tous les cinq dans une salle d'une dizaine de mètres de diamètre.

En son milieu, les gouttes d'eau au fil des millénaires ont édifié une forêt de colonnes trapues dominées du plafond par de fines et longues stalactites. Ce sont, dans ce cours actif, les seules concrétions que le temps, lentement, a forgé dans les ténèbres du gouffre. Leur banalité n'a pas de quoi retenir l'attention ; mais le fait que cette prodigieuse cavité ne possède que cet exemplaire unique, leur présence nous fait nous arrêter pour les regarder et même les admirer.

Nous profitons de ce cadre relativement reposant, ou tout au moins différent de tout ce que nous venons de traverser pour souffler un peu.

- Nous avons parcouru du chemin, certes, remarque Garcia, mais il nous a fallu six heures pour le faire. À ce train-là, nous sommes ici... jusqu'aux vendanges !

- Et pourtant, reprend Claria, nous ne pouvons pas abandonner notre matériel ! C'est impossible ! Il suffirait d'un simple à-pic pour nous arrêter. Ce serait dommage !

- Bien sûr, enchaîné-je ; ce serait dommage. Aussi, je proposerais de stocker dans cette salle nos kit-bags qui entravent fortement notre marche et de prendre chacun à la main un ou deux rouleaux d'échelle ou bien une ou deux cordes. Ainsi, à cinq, nous pouvons bien faire suivre facilement cinquante à soixante mètres d'échelle, ce qui est suffisant pour pousser une reconnaissance assez loin. Jusqu'à maintenant, nous n'avons rencontré aucun puits nécessitant des agrès.

- Ça ne devrait pas tarder pourtant, annonce Laffranque, parce que d'après la topographie que je ne cesse de relever, nous nous rapprochons beaucoup de Pène Blanque.

- Voyons, demandè-je ; au fur et à mesure de notre avancée j'ai compté mentalement et rapidement la profondeur. Je trouve que nous sommes actuellement à moins trois cents mètres environ.

- Trois cent vingt mètres, exactement, précise Laffranque.

- Il resterait alors pour déboucher dans Pène Blanque...

- Dis plutôt, coupe Naves, dis plutôt : «pour atteindre le niveau du fond de Pène Blanque», car nous ne sommes pas sûrs d'y déboucher. Un siphon, une étroiture peuvent nous arrêter définitivement...

- Si tu veux, reprends-je. Disons donc qu'il nous reste environ, sauf imprévu, deux cent cinquante à trois cents mètres à descendre encore.



Dans l'amont de la rivière, Jean-Claude Boyer essore ses chaussettes !

L'énoncé de ces chiffres laisse planer un certain silence au sein de notre petit groupe. Une grande joie nous envahit, mêlée d'un sentiment de désarroi. Mais, alors ? De ce Gerbaut, nous n'en verrons jamais la fin !

Il ne faut pas s'attarder trop ici, sous peine de grelotter de plus en plus et de voir notre moral et notre entrain décliner. Le matériel est rapidement réparti. Afin que la toile de nos sacs ne pourrisse pas au contact du sol boueux et humide, nous les suspendons aux stalactites du plafond. Cela est d'un effet curieux et peu banal.

- On dirait des jambons, remarque Naves. Il faudrait baptiser cette salle : la salle des Jambons !

- Appelons-là plutôt : la salle des Kit-bags ; c'est plus spéléologue !

Cette fois-ci, nous décidons de poursuivre notre descente en restant ensemble, ce qui sera plus sympathique sans gêner notre progression, puisque le peu de matériel

que nous emportons ne nous permettra pas d'aller bien profondément.

À peu de distance de là, le profil de la rivière, jusqu'alors légèrement décline, se modifie brusquement pour devenir plus vertical. Un bombement stalagmitique d'une belle couleur ambrée sert de tremplin à la rivière qui, après une courbe harmonieuse, éclate contre la roche quelques mètres plus bas. Ce changement de décor crée un divertissement que nous acceptons avec joie. La descente de cette dénivellation nécessite une corde pour le premier qui va tâter le terrain et reconnaître les difficultés. Le dernier, pourra, en usant de mille acrobaties et de beaucoup de prudence, rejoindre le bas du puits sans la corde, ce qui évitera de l'abandonner ici.

Mais au bas de cet à-pic, la diaclase se ferme soudain pour ne laisser qu'un goulet où les eaux s'engouffrent avec violence. Notre serrement au cœur ne sera que de courte durée parce qu'un rapide examen dénote que le passage

section de cette étroiture, nous emmurant vivants au fond de l'abîme ! Horrible cauchemar !

Ah ! Combien de cas semblables dramatiques ont endeuillé les belles pages de l'histoire de la spéléologie ! De l'aurore de ce sport (pourtant proche) à nos jours, les tristes et nombreux exemples de spéléologues bloqués derrière un siphon par une brusque montée des eaux abondent. Le dernier en date a eu pour théâtre la Goule de Faussoubie dans l'Ardèche, cavité au grand développement, mais à l'exploration facile. Seul, un ruisselet déambule paresseusement lorsque le beau temps règne à l'extérieur. Qu'un orage éclate et cet humble ruisseau grossit démesurément et prend l'allure d'un véritable torrent qui inonde les galeries sur plusieurs mètres de hauteur.

Les eaux ont monté subitement alors qu'un groupe de spéléologues parcourait sans crainte les galeries terminales. Deux d'entre eux ne devaient pas ressortir vivants...

Au Gerbaut, nous avons bien étudié les passages délicats et jusqu'ici aucun ne nous donne trop de soucis, à l'exception toutefois du «Tube du Vent» qui, on s'en souvient, n'est autre qu'une voûte basse à cinquante centimètres au-dessus de la rivière. Il faudrait vraiment une forte crue pour noyer ce conduit.

Mais revenons à notre goulet puisque, plus loin, la galerie s'évase et s'enfonce toujours plus profondément. Cette chicane franchie, la diaclase prend une allure plus humaine, c'est-à-dire non taillée à l'échelle de la nature qui ne peut être que colossale, mais à la nôtre, pauvres humains ambitionnant de percer l'énigme hydrogéologique du

massif d'Arbas. Nous débouchons dans une salle au sol et au plafond plat et parallèle. D'un coup d'œil circulaire, on a vite fait d'en surprendre tous les détails et cette inspection n'en rend l'ambiance que plus intime, plus accueillante.

La rivière a creusé dans le roc un chenal aux bords rectilignes, jusqu'à la sortie de cette salle où elle se précipite dans un nouvel évasement qui s'ouvre six mètres plus bas. Là encore, la cascade a creusé au point de sa chute un lac profond qu'il est difficile d'aborder. Seule, une étroite et

fragile margelle fera office de berge pour le contourner.

Pendant que Laffranque, après avoir fixé une corde en haut de la cascade commence à descendre et à chercher ses prises en tâtonnant, Naves en profite pour vider l'eau de ses bottes. Assis à même le sol rocheux, il retire soigneusement ses chaussettes et les tord énergiquement. En de rapides frottements de ses mains, il tente de réchauffer ses pieds engourdis.

Quand à Claria, lui, il exécute une ronde effrénée, décrivant un cercle de diamètre restreint, tapant des pieds, agitant et claquant ses bras autour de sa poitrine, dans le but de chasser le froid qui l'accable.

- Ar-ri-vé, crie Laffranque dont j'aperçois la lumière au-dessous de moi, à l'opposé du lac.

- OK, dis-je. Je te rejoins.

L'ampleur de la galerie varie constamment ; ici, le couloir s'amenuise, les parois se resserrent, la voûte s'abaisse ; plus loin, toutes les murailles s'écartent et se relèvent. On s'attend à un changement dans la topographie. Va-t-on rencontrer de grands à-pics verticaux, comme le fameux grand puits ? Ou bien des lacs profonds ? Cette dernière éventualité me tracasse beaucoup. Nous n'avons pas de canot avec nous, et cet obstacle, pour aujourd'hui, serait notre terminus. Comme il serait dommage de nous arrêter là, alors que ce réseau continue, continue toujours.

Pour renforcer ce pressentiment, la diaclase se creuse de bassins dans le fond s'aperçoit à près d'un mètre sous l'eau. Nous nous aidons mutuellement, nous donnant la main, faisant la courte échelle afin d'éviter une immersion toujours possible et désagréable à cette profondeur sous terre.

- Il ne doit pas être loin de quatre heures (de l'après midi), remarque Garcia, et je crois que nous n'avons pas encore mangé. Mon estomac me le fait remarquer depuis quelques temps...

- Ah ! m'exclamè-je feignant d'être surpris, je comprends pourquoi quelque chose me pesait dans les talons...

- Au prochain endroit où l'on pourra s'arrêter, propose Claria, nous casserons la croûte (et se tournant vers moi) on casse la croûte', Chef ?...

Ce petit calembour redonne un peu de tonus pour finir de vaincre la succession de bassins qui s'échelonnent sur plus de cinquante mètres. Une nouvelle cascade, dont la descente est grandement facilitée par de nombreuses prises sur la paroi de gauche, se déverse dans une petite salle. Une petite rotonde, assez spacieuse, domine la rivière : voilà l'endroit rêvé pour ouvrir notre musette et lui faire sa fête comme l'exprime Claria en termes couramment usités sous terre.

Cependant, avant de nous installer dans notre salle à manger improvisée, quelques pas en aval nous renseignent sur la suite. Que ce gouffre est traître ! Après un court cheminement, la voûte baisse brusquement, ce qui incite à se baisser ; mais à ce moment-là le sol se dérobe et la rivière se jette dans un puits béant. Les faisceaux pourtant puissants de nos torches braquées vers le fond ne délimitent que difficilement les contours de ce nouvel à-pic. Les eaux semblent s'effondrer dans une grande salle dont nous venons de déboucher par la voûte. Le sol, vaguement, s'aperçoit vingt mètres sous nos pieds. Ça continue et par de belles dimensions. Il n'en faut pas plus pour nous faire chanter à tue-tête.

- Nous avons du pain sur la planche, annonce Garcia.

- Mais peu dans la musette, répliquè-je.

Car, en effet, notre repas de midi... que nous allons prendre maintenant à 16 heures, n'a de repas que le nom qu'on veut bien lui donner... Quelques boîtes de pâtés, un peu de saucisson, une tranche de pain que l'humidité s'est empressée de gonfler, et c'est tout !

Assis en rond, à l'indienne, chacun ouvre sa musette et expose son menu. C'est l'occasion d'une bonne détente, de bavarder entre camarades et d'évoquer – déjà ! – des souvenirs de notre descente d'aujourd'hui.

- Tu as vu, la Grande Cascade ? Formidable !...

- Et tu te souviens lorsque Naves a glissé, juste avant le gour, au tournant de la galerie... Tu vois ? Il s'en ait fallu de peu qu'il ne tombe dans le bouillon. Dommage que ce n'ait pas été Jolfre ! S'il avait pu y tomber ! On n'aurait rien fait pour l'en sortir. Ainsi, nous n'aurions plus été ennuyés avec son réveil de malheur, le matin, lorsque l'on dort douillettement (hum !) dans nos duvets...

- Ça va, ça va, coupè-je d'une voix qui se veut coléreuse. Si vous insistez, demain, on se lève à 3 heures !

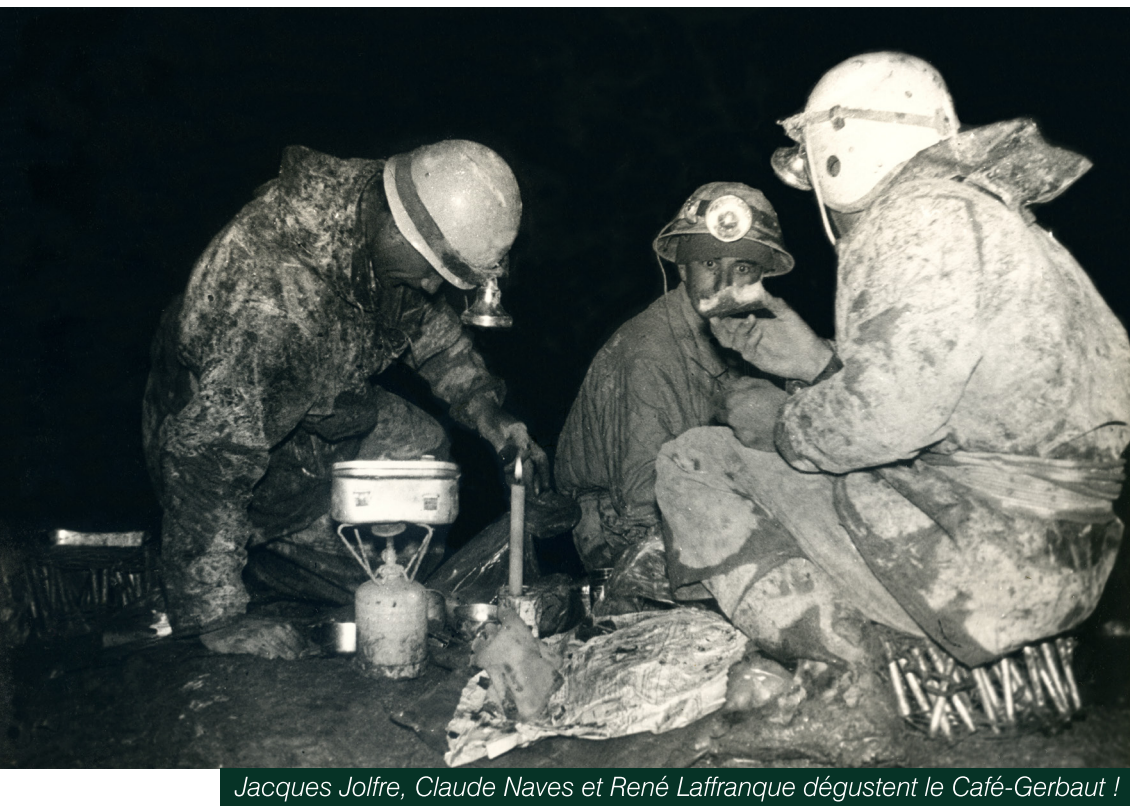
- Tu n'auras pas le courage de te lever toi-même, à cette heure-là, insinue Laffranque.

- Si vous continuez sur ce ton, reprends-je, je vous priverai de dessert pour maintenant, ou plutôt de café, car n'oubliez pas que j'ai emporté mon petit réchaud à alcool.

- Bon ! C'est bon ! Tu nous tiens ! Déclare Naves. Mais si tu as le réchaud, nous, nous avons le café soluble !

De notre petite équipe émane une atmosphère de bonne entente bien sympathique et je me félicite d'avoir pu grouper pour cette merveilleuse expédition des compagnons aussi charmants.

- Jolfre, demande Claria. Je vais chercher, en-dessous de



Jacques Jolfre, Claude Naves et René Laffranque dégustent le Café-Gerbaut !

n'est pas infranchissable et que, au-delà, la galerie se relève. Cependant, il va falloir s'infiltrer dans cette chicane où les remous des eaux frappent de tous côtés.

Tandis que Laffranque s'y glisse le premier avec autant de précaution que nécessaire pour éviter de trop se mouiller, je découvre sur la gauche une ouverture que cachait la paroi, plus spacieuse et plus accueillante. Je m'en réjouis beaucoup parce que le goulet présentait de gros dangers en cas de crue. La rivière pourrait envahir avec force toute la

nous dans la rivière, un peu d’eau. Je prends mon bidon, mais prête-moi ton quart pour pouvoir le remplir.

- Je veux bien te le prêter, mais ne le laisse pas emporter par le courant, parce que ce quart... nage.

- Oh ! Le joli jeu de mots, s’esclaffe Laffranque, le carnage ! Il est nouveau, celui-là !

Et aussitôt, fuse toute la série de calembours composés autour de ce mot que nous avons si souvent sortis. Mais, ce petit jeu crée un divertissement et une animation qui nous réveillent un peu.

- Si le quart... touche la paroi, le quart... pète.

- Quelque fois, le quart... casse !

- Et ensuite, on voit partir le quart... à fond de train dans l’eau !

- Oh ! Il n’est pas fragile. C’est un quart... en acier !

- Ça n’empêche pas qu’il a été écrasé maintes fois ; c’est un quart... à bosses ; ce n’est plus un quart... rond !

- Vous n’avez pas fini de vous moquer de mon quart... quoi ? Tranchè-je. Vous feriez mieux...

- Oh ! Tu sais bien, coupe Laffranque, que les spéléologues avec le quart... aiment faire des jeux de mots !

- Vous feriez mieux, reprends-je en riant, de préparer le sucre. Dans quel état doit-il être après nos gymnastiques échevelées et nos passages sous les cascates qui tombaient de la voûte ?

- Claria, demande-t-on à notre camarade qui vient de quitter la rivière où il remplissait la gourde pour escalader le ressaut jusqu’à notre place ; Claria ? C’est toi qui as le sucre ?

- Le sucre ? S’étonne-t-il. Non ! Je crois que Garcia l’a rangé dans ses piles électriques dans un sac étanche, ce matin avant de quitter le Camp 1.

- Moi ? S’exclame l’interpellé. Je n’ai pas vu de sucre...

- Bon, j’interromps. Nous prendrons le café sans sucre. Ce ne sera pas la première fois.

Et pendant que l’eau, dans le fameux quart (dont la contenance est d’un demi-litre !) commence à bouillir, nous partageons nos points de vue, nos impressions sur la suite de notre exploration. Pour les uns, nous n’allons pas tarder à déboucher sur toute une succession de puits verticaux ; pour d’autres nous allons déboucher dans la grotte de Pène Blanque avant ce soir !... Pour moi, je crains qu’un lac ne vienne stopper notre progression.

- La flotte, crie Claria qui bondit sur le réchaud à alcool

pour l’éteindre parce que l’eau bouillante commençait à déborder. Bon. Faites passer le café. Tant pis pour le sucre.

Un léger flottement nous rend presque immobiles. Nous nous regardons les uns les autres.

- Ce n’est pas moi qui l’ai..., je ne l’ai pas..., disons-nous tous les cinq d’une même voix.

- Alors ? Dis-je vexé et désorienté. Personne n’a pris la boîte de Nescafé ?

Pas de réponse... Un silence plane aux alentours de notre petit groupe, troublé seulement par le bruissement de la rivière qui court à quelques pas sous notre balcon...

- Si je comprends bien, dis-je, nous allons boire un café brûlant, sans sucre et sans... café...

Dépités, nous partageons l’eau chaude dans nos gamelles ou dans nos timbales que nous tenons à deux mains bien ouvertes : elle servira au moins à nous réchauffer les doigts... Certains, même, la boivent. Son goût fade, écœurant, n’a rien de bien agréable, mais sa chaleur redonne un peu de vie. Ah ! Nous en parlerons longtemps de ce fameux Café-Gerbaut. L’heure tourne, il ne faut point s’attarder ici. L’aventure nous attend ; nous devons foncer au maximum de nos forces et de nos possibilités matérielles. Cette petite halte d’une demi-heure nous a glacés et ankylosés. Avec hâte et plaisir, nous nous levons pour rejoindre la rivière et continuer l’exploration.

Si depuis ce matin, depuis notre départ du Camp 1, nous avons gagné en dénivellation près de cent cinquante mètres, sans nous heurter à des obstacles majeurs, maintenant, nous abordons un à-pic occupé en toute sa section par les flots blancs d’écume. Un malaise indéfinissable nous fait faire la grimace. Si cette verticale n’est pas infranchissable, elle va être la cause d’un sérieux arrosage.

Deux rouleaux d’échelle, de quinze mètres chacun, sont déroulés dans le vide et le cliquetis métallique des barreaux de duralumin tranche avec le chant monotone de la cascade. À un très solide relief de la paroi, (chose rare en ce domaine souterrain) j’amarre ces agrès à l’aide d’une élingue. Je m’apprête à descendre le premier. En toute exploration, il n’y a point un ordre de descente. Cependant, lorsque nous abordons un gouffre profond et intéressant – et c’est bien le cas actuellement – nous adoptons un tour de rôle, que nous ne suivons pas à la lettre, bien souvent, suivant les circonstances du moment.

Il y a longtemps que je n’étais pas passé le premier, et j’en revendique le privilège, même si cette faveur m’oblige à affronter la douche. L’attrait de la découverte n’est-il pas le plus puissant que la crainte et la paresse de s’enfoncer dans

ce puits copieusement arrosé ? On ne descend pas dans ces conditions, toutefois, sans une certaine préparation. Si l’on ne veut pas être rapidement transpercé par l’eau glaciale, plusieurs précautions sont nécessaires. Et mes camarades, se préparant comme moi, le savent bien.

Avec un ensemble presque parfait, nous rabattons sur notre casque le capuchon de notre combinaison imperméable, enfilons sur nos mains gelées des gants de caoutchouc qui ont pour but d’empêcher l’eau de s’infiltrer par les manches. Il n’y a rien de plus horrible que, lorsqu’on descend à l’échelle, de sentir l’eau insidieusement pénétrer par les poignets, dégouliner le long des bras, s’étendre sur la poitrine, ruisseler sur les jambes et enfin s’accumuler dans les bottes où... elle ne peut couler plus bas !

J’essaie mon éclairage frontal dont la puissance me satisfait. Un becquet, sur la droite me semble propice pour y coincer l’échelle afin de l’éloigner le plus possible de la chute. Cette précaution dévie l’échelle de la cascade de plus d’un mètre. Ainsi, je dévale l’échelle avec plus de courage, ou tout au moins une inquiétude moindre. Parfois, quelques pendules imprimés bien involontairement sur les câbles me jettent sous la gerbe dont le tapage sur mon casque et sur les épaules me fait recroqueviller sur moi-même. Le sol m’apparaît peu à peu à faible distance ; et d’un coup de pied contre la paroi pour éviter le classique gour profond où s’écrasent les eaux, j’atterris sur un bombement stalagmitique perpétuellement arrosé par les éclaboussures et les embruns.

Au sifflet, j’avertis mes camarades de mon arrivée et tout en m’écartant de la cascade je dénoue ma corde d’assurance. Au suivant à me rejoindre. L’impatience me fait quitter ma place pour aller me rendre compte de la continuation. Pour cela, je traverse une grande salle curieusement circulaire dont la voûte se perdrait dans le noir si les lumières de mes amis juchés en haut du puits ne venaient en déchirer le relief obscur et mystérieux.

Vingt mètres plus loin, nouveau cran de descente qui me fait pousser un «äe» de désappointement. Je considère cette difficulté comme insurmontable, du moins dès le premier coup d’œil. Les parois se rapprochent de sorte que le sol forme un V étroit où s’engouffre le torrent souterrain pour sombrer dans un à-pic de quinze à vingt mètres. Un examen méticuleux de la paroi ne me fait trouver aucun point d’amarrage sûr et efficace pour les échelles. Mais, là n’est pas le problème cuisant. L’énorme difficulté réside en cet étranglement par lequel se précipite la rivière, d’un jet, avec fougue.

Je ne sais comment envisager cette descente ? Sceller un barreau, assez haut, entre les deux parois pour écarter

l’échelle ? Solution bien problématique. Quoi qu’il en soit, cette manœuvre ne pourrait se faire aujourd’hui. Doit-on abandonner bêtement à un moment où l’exploration devenait vraiment captivante ? Attendre l’arrivée de mes compagnons me semble le plus sage, avant de dresser mille projets. Ils ne tardent pas à me rejoindre et à me poser du plus loin qu’ils peuvent la traditionnelle question :

- Et alors ?

Je hausse les épaules. Telle est ma seule réponse ; tant il est impensable de tenter de descendre à même la cascade.



Guy Prince remonte le puits du Trapèze !

- Si je comprends bien, s’exclame Garcia, dépité, c’est fini pour aujourd’hui ?

- Pour aujourd’hui, oui, enchaîne Claria. Mais, je ne vois pas comment nous pourrions passer la prochaine fois.

Laffranque s’interpose devant ce pessimisme démoralisant.

- Vous ne voulez tout de même pas que l'on s'arrête pour ce truc là ? S'il le faut, nous pitonnerons l'échelle à la muraille de droite pour l'éloigner le plus possible. J'ai toute le matériel nécessaire dans ma musette. Voyons cela de près.

Les qualités incontestables de mon camarade font que nous lui accordons toujours une confiance sans borne. Il veut franchir cet obstacle difficile ? Qu'à cela ne tienne ! Nous l'aiderons au mieux. Déjà Naves et Claria recherchent une aspérité dans la paroi pour y fixer l'échelle. Le seul bec rocheux, qu'ils dénichent dans un creux, étant d'une solidité douteuse, je conseille d'amarrer nos agrès à l'aide d'une longue corde à une masse stalagmitique édifiée à une dizaine de mètres en arrière. Cette méthode de fixation

précaire, et un peu à «la Dubout», n'a rien de spéléologique, mais nous sommes trop heureux d'avoir trouvé cette solution pour nous attarder à de telle considération.

Voilà donc le problème d'amarrage résolu. Il n'est pas courant d'explorer des gouffres où chaque bec saillant n'autorise à y accrocher les échelles. Ce cas s'est produit, pourtant, au gouffre de la Henne Morte où le spécialiste de l'équipe de pointe, Joseph Delteil, expert dans le travail au marteau et au tamponnoir, dût enfoncer dans la roche, à chaque sommet de puits, un burin pour y suspendre les agrès. Attache sûre, mais qui inspire moins de confiance qu'une grosse stalagmite ou qu'un relief massif de la roche. De plus, ce travail demande souvent près d'une heure d'efforts et d'obstination pour faire pénétrer dans la paroi un burin de quinze à vingt centimètres !

Mais, revenons au Gerbaut ! Nous nous regardons sans mot dire ; l'un s'avance sur la limite extrême de notre salle, l'autre se penche avec précaution. L'échelle, telle qu'elle est pend librement en plein milieu de la cataracte ! Laffranque va nous sortir de cette fâcheuse situation en mettant en exercice et à profit ses qualités d'alpiniste. D'abord, une imperceptible fissure qui m'avait échappé lui permet de planter un piton ce qui écarte l'échelle de trente à quarante centimètres. Cette manœuvre terminée, notre ami, solidement assuré par nous quatre, descend quelques barreaux. Mais sous lui, il aperçoit nettement le bond prodigieux de la rivière s'abattre sur les agrès, rendant la descente impossible. Certes, malgré la douche pénétrante, les premiers mètres ne seraient pas un gros obstacle, par contre au bas du puits la force de la cascade deviendrait colossale et suffirait à nous assommer.

- Stop, hurle Laffranque, à quelques mètres au-dessous de nous. Bloquez la corde.

Je confie le soin à mes camarades de bien maintenir la corde d'assurance, tandis que je m'avance vers le tremplin de la rivière pour mieux suivre les gestes de notre ami. Il a remarqué sur la gauche, et donc à l'opposé de la chute, une forte protubérance qui, s'il peut l'atteindre et y passer l'échelle par derrière, va la déporter à l'extrême, au-dehors des atteintes du torrent.

Je vois Laffranque, cramponné d'une main à l'échelle, tirer de l'autre le mou de la corde qui

pend dans le vide ; et d'un geste brusque la lancer sur ce piton rocheux. Il réussit dans sa tentative, après plusieurs essais infructueux. A l'aide d'une élingue que nous lui envoyons, il ceinture solidement l'échelle à ce bec afin qu'elle ne s'en échappe. Voilà qui est fait. Le plus dur consiste, maintenant, à atteindre ce redan, parce que l'échelle, qui y est désormais fixée, est tendue horizontalement.

Ce n'est pas un mince travail que de progresser au-dessus du vide sur un train d'échelle, déporté et même remontant !... Si, par une fausse manœuvre, ou exténué par ces exercices de singe, on lâche prise, maintenu – heureusement, tout de même – par la corde d'assurance, on décrit un large mouvement de pendule sous la cascade implacable. On ne pourrait, alors, plus rattraper l'échelle, et il faudrait se contenter de se laisser descendre en plein dans la trajectoire de la gerbe jusque... jusqu'où ? Dans les profondeurs d'un lac perpétuellement agité.

Quoi qu'il en soit, l'un de nous doit rester ici pour assurer notre descente et notre remontée. Garcia se propose pour monter cette faction peu alléchante. Claria, lui, fatigué et peut-être impressionné par les acrobaties à exécuter, préfère nous attendre également. Il ne nous reste que deux rouleaux d'échelle de quinze mètres chacune ; nous ne pouvons donc espérer aller bien plus bas.

Naves et moi rejoignons Laffranque qui a la gentillesse de tendre l'échelle, depuis le bas, afin de nous écarter encore plus de la cascade. Nous nous retrouvons sur la berge d'un bassin profond que les eaux, dans leur chute millénaire, ont creusé dans le roc. Tournant le dos, délibérément, à ce puits du Trapèze, nous fonçons vers l'aventure.

Une grande salle, à angle droit, nous fait penser que le gouffre se poursuit encore longtemps en profil à tendance horizontale. Une diaclase lui fait suite, au fond de laquelle il nous faut avancer en opposition sur chaque berge, pour éviter la rivière. Un grondement monte des profondeurs. Par un goulet étroit, l'eau furieusement s'écroule dans un nouveau vide à l'ampleur démesurée. Nous croyons découvrir, une fois de plus, un deuxième Grand Puits. Ici encore, nous retrouvons les mêmes difficultés qu'au puits du Trapèze : absence de points d'amarrage pour les échelles, d'une part et impossibilité de les placer en dehors de la cascade, d'autre part.

Le départ déclive de cet à-pic et le tumulte des flots rendent dangereuse l'approche de la lèvres de ce gouffre. J'avise une large corniche, sur la droite, que grâce à une escalade je réussis à gagner. Cette plate-forme de quelques mètres carrés surplombe le vide. Elle va nous faciliter peut-être la descente de cette verticale, parce qu'elle présente un bombement rocheux sûr pour y accrocher nos agrès. De

plus, sa position sur le côté de la rivière va les faire pendre en dehors de la gerbe.

Cependant, sur la droite de la paroi ruisselle une cascabelle dont le débit apparaît dérisoire, comparé à celui du cours principal. Des deux maux, il faut savoir choisir le moindre. Mais, quelle est la profondeur de ce nouveau gouffre ? Nerfs tendus, anxieux, je braque ma puissante torche dont le faisceau perce l'obscurité. Son rond de lumière balaie un entassement de rochers diffus et imprécis. Trente mètres ? Quarante mètres ? Telle est l'estimation que nous faisons de ce puits.

Démuni de corde, il est extrêmement dangereux et imprudent de tenter d'y descendre, d'autant plus que nous ne possédons que trente mètres d'échelles. Si elles étaient insuffisantes ? On se trompe fort aussi sur l'estimation des à-pics. Il me souvient d'un jour où, découvrant un gouffre dont j'évaluais la profondeur à une vingtaine de mètres, je dévidai par sécurité trente mètres d'échelles. Je dus remonter précipitamment, le dernier barreau se balançant dans le vide. Il me fallut ajouter encore deux trains d'échelles, ce puits accusant effectivement soixante mètres de profondeur !

Nous nous heurtons, donc, aujourd'hui à un obstacle qui sera notre terminus. Regrets, amers regrets de ne pouvoir pousser plus loin notre progression...

- Où sommes-nous ? demandè-je rêveusement.

- Dans le gouffre du Pont de Gerbaut, répond Naves naïvement.

On s'est serait douté !

- Mais à quelle profondeur ? Insistè-je à l'adresse de Laffranque dont les notes hâtives qu'il a prises au fur et à mesure de notre descente ont fait de lui le topographe de l'équipe.

- À moins trois cent soixante dix mètres de profondeur, exactement, calcule-t-il.

- Ouais, grognè-je. C'est-à-dire qu'il reste encore près de deux cent mètres de dénivellation et un kilomètre de distance à parcourir pour déboucher dans Pène Blanche.

- À moins que Pène Blanche soit au-dessous de nous...

Notre vire offrant une certaine aisance, nous nous penchons tous trois sur le vide, dirigeant nos torches dans les profondeurs du puits. Hélas ! Nous ne plongeons pas dans une salle, ni ne recoupons un étage différent du nôtre. Le bas de cette verticale n'est autre que la suite de notre réseau. Cependant... Cependant... Une tache blanche tranche sur le fond obscur. Serait-ce un papier, une



Descente d'une nouvelle cascade

étouffée, un sac ? Nous savons bien que notre vue et notre imagination nous trompent. Qu'importe ! Cette vision demeurera comme un espoir, dans les jours à venir et ne fera qu'accentuer l'impatience d'entreprendre une nouvelle expédition.

C'est fini ! Nous en avons fini pour aujourd'hui, et sans aucune gêne, jetant au sol deux rouleaux d'échelle, nous nous asseyons sur la roche luisante d'eau. Silencieusement, nous revivons par la pensée cette aventure fabuleuse, aux puits dont chaque descente nous a enthousiasmés, à ces cascades tapageuses et effrayantes.

Que font nos amis Dupérier et Calmont, perchés sur leur balcon, au sommet de la Grande Cascade ? Dorment-ils ? Ils doivent attendre notre retour, en rêvant, de leur côté, sur ce que nous avons pu découvrir... Quelle heure peut-il bien être ? 22 heures ? «Je trouve un grand plaisir à veiller, a écrit Honoré de Balzac. La majesté de la nuit est vraiment contagieuse, elle impose, elle inspire. Il y a je ne sais quelle puissance dans cette idée : tout dort et je veille...».

Je lance un regard malicieux et complice à mes deux amis. La même joie, les mêmes sentiments se devinent sur leur visage, buriné par la fatigue. On a souvent, sous terre, d'étranges pensées, de curieux rappels de souvenirs. Pourquoi me vient-il à l'esprit une étonnante interrogation que me posa un jour un médecin, au cours d'une conférence que je donnai lors d'une réunion d'un Rotary Club.

- Au fond de vos grands gouffres, m'avait-il été demandé par cette docte personne, au fond de la Pierre-Saint-Martin, par exemple, ou autres grands abîmes, ne trouvez-vous pas des traces d'habitats des hommes préhistoriques ?

Cette stupéfiante et ahurissante question m'avait laissé sans parole... Comment ce docteur, homme cultivé s'il en est, pouvait-il avoir une conception aussi désarmante, aussi ridicule que celle-ci, tant sur le développement d'un abîme que sur la vie (et les possibilités !) de nos lointains ancêtres de l'âge de pierre !... En plein XX^e siècle dans lequel nous vivons, à l'époque des fusées interplanétaires, des progrès inouïs qui surgissent dans tous les domaines, qu'il s'agisse de médecine, de technique, etc. Il est extrêmement difficile et périlleux à l'homme de s'enfoncer dans les gouffres verticaux pour les explorer.

Pour cela, il dispose de moyens perfectionnés (treuil, échelles d'électron, cordes en nylon, scaphandre, éclairages frontaux, etc.). Et pourtant ! Malgré tous ces progrès que la technique moderne a su adapter à l'exploration souterraine, les découvertes des grands abîmes déclenchent des expéditions dangereuses où bien souvent un seul homme de l'équipe de pointe réussit à en toucher le fond.

Après son passage furtif, les arcanes de la terre retombent pour toujours, jusqu'à la fin du monde, dans les ténèbres éternelles les plus absolues.

Et comment, alors, peut-on imaginer que l'homme préhistorique ait pu en faire son habitat ?...

Après un long moment de méditation qu'ont engendré avec facilité notre pause et la fatigue qui ne cesse de s'accumuler depuis notre entrée dans le gouffre, l'un de nous trouble notre silence en posant cette rituelle question qui surgit au point terminal d'une exploration :

- Que fait-on maintenant ?

- Pour l'immédiat, réponds-je, une seule solution se présente : faire demi-tour et rejoindre le Camp 1. Ce sera tout pour cette séance. Le résultat acquis est des plus satisfaisants. De moins cent quatre vingt dix mètres, nous avons porté la cote à moins trois cent soixante dix mètres. Nous avons parcouru près d'un kilomètre de rivière souterraine, et nous pouvons revenir en toute tranquillité d'esprit quant à la continuation...

- Il nous faudra donc, suggère Laffranque, revenir avec d'autres matériels, d'autres échelles, d'autres cordes.

- Exactement. deux cents mètres d'échelles sont sûrement nécessaires. Mais le gros problème résidera dans l'installation d'un nouveau camp. Le Camp 1 devient, maintenant, trop près de la surface pour que nous y fassions un bivouac ; ce ne serait là qu'une perte de temps. Cependant, jusqu'ici, je ne vois aucune place pour stationner...

- Ah ! Si ! répond Naves. À cinquante mètres en amont. Tout à l'heure, en descendant le puits du Trapèze, nous avons traversé une salle.

- Ah ! Oui ! coupè-je. Après un coude brusque à angle droit de la rivière ?

- C'est cela. Sur la droite, j'ai cru deviner une très vaste plate-forme que l'on peut atteindre par un côté très incliné de la muraille. Nous pourrions y jeter un coup d'œil ?

Laissant là nos deux derniers rouleaux d'échelle, nous battons en retraite pour reconnaître ce qui, plus tard, sera notre Camp 2, lui donnerait une grande aisance si ce n'était qu'un sol irrégulier, mouvementé et qu'une épaisse boue molle en rendent un stationnement des plus désagréables. Un mince filet d'eau serpente dans une étroite rigole et s'étale sur toute la glaise qu'elle imbibe profondément et dans le plus petit recoin...

Mais les spéléologues ne sont pas des gens difficiles. Ils le sont un peu plus, tout de même que ne l'imaginait une personne dont la question, à l'issue d'une conférence, me fit bien rire :

- Dans vos gouffres, comment faites-vous pour dormir ? Vous vous accrochez à l'échelle et dormez ainsi toute la nuit ?

Une autre, dans un domaine différent, m'avait demandé :

- Lorsque vous explorez sous terre et que vous avez un besoin naturel pressant, vous remontez en surface, pour ne pas souiller la grotte ?

Après cette rapide reconnaissance sur notre futur Camp 2, nous décidons de faire demi-tour le plus vite possible afin de ne pas nous laisser prendre par le froid.

Des lumières s'agitent, des chants parvenant du sommet du puits du Trapèze, lorsque nous faisons notre apparition au bas, marquent l'impatience et la joie de nos deux amis de nous revoir.

- Ça con-ti-nue, scandè-je en hurlant pour couvrir le tumulte de la cascade. J'imagine leur soif de connaître le résultat de notre pointe.

La remontée du puits du Trapèze nous donne beaucoup de mal puisqu'en haut l'échelle est tendue horizontalement sur cinq ou six mètres et qu'il nous faut franchir cette distance comme un singe suspendu à une longue branche d'un arbre, avec cette différence toutefois que si certains disent que l'homme descend du singe, il est loin de l'égaliser par sa souplesse et son adresse.

D'autres passages, qu'à l'aller j'avais jugés délicats ou difficiles, sont franchis sans ennui. Nous remarquons même que la rivière accuse une légère décrue. Cette baisse des eaux laisse supposer un beau temps, un soleil radieux qui ont dû régner sur la région, tout aujourd'hui. Au hasard d'une halte, Garcia et Claria nous posent des questions sur notre reconnaissance effectuée sans eux et sur les chances de continuation. Ils sont ravis d'apprendre que le gouffre est loin d'être terminé.

- C'est Dupérier et Calmont, au Camp 1, qui vont en faire un nez, s'exclame Claria, lorsqu'on va leur dire que nous ne sommes pas arrivés au fond !

Gours profonds, salles des Kit-Bags, diaclase, les puits secs (court-circuitant la Grande Cascade) sont traversés ou remontés allègrement. Les heures tournent sans que nous nous en apercevions. Enfin, au beau milieu de la nuit (de toute façon jour et nuit, sous terre sont dépourvus de sens), nous apparaissions sur la vire, surplombant les soixante dix mètres de vide de la Grande Cascade, face au Camp 1.

À nos appels répondent des hurlements de joie. Nos deux amis trépignent de nous voir, tant ils ont hâte d'avoir des nouvelles de notre exploration et tant ils avaient... horriblement froid en nous attendant, immobiles sur leur

étroit et dangereux balcon. Pauvres amis, qui avez attendu là toute une journée et une partie de la nuit, sans tente, assis sur le roc humide ou sur le sol boueux, ayant pour toute compagnie que la plainte lugubre de la cascade !

Le passage de la vire, au-dessus du gouffre, pour gagner le Camp 1 se déroule sans incident. Décidément, il est vrai que les obstacles franchis une première fois apparaissent moins durs au retour. Question d'habitude, sûrement ; de maîtrise et de confiance en soi.

Nous nous tapons énergiquement sur les épaules, moins en signe d'amitié que... pour nous réchauffer ! Mais, Dupérier, en homme prévenant, a déjà mis sur le réchaud à gaz une gamelle pleine d'eau.

- Que voulez-vous manger ou boire, pour commencer ? Nous est-il demandé.

- Du café, du café, entonnons-nous en cœur. Mais surtout pas du Café-Gerbaut !...



Après trois jours sous terre, commence la lente remontée...

L'étonnement de Dupérier et de Calmont nous pousse à leur expliquer comment se prépare cette fameuse boisson. Faire chauffer de l'eau et... la boire ! C'est tout !

- Il va falloir nous coucher, dis-je, car demain (ou plutôt tout à l'heure, puisqu'il est minuit passé, et depuis longtemps...) nous devons nous lever de bonne heure.

- Allez ! Bon ! Coupe quelqu'un. Le sadique au réveil qui recommence !

- Oui, monsieur, reprends-je d'un ton sec. Nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge, comme l'on dit. Nous ne sommes pas encore dehors.

Nous abrégeons notre petite réunion, d'autant plus que le marchand de sable est passé et que nos yeux piquent de sommeil. Nous étendons nos duvets que l'humidité du gouffre a su envahir malgré notre précaution de les plier dans des sacs étanches (plus ou moins étanches !).

Le réveil a sonné, mais aucun empressement n'agite notre équipe. Le temps ne presse pas trop, certes, mais surtout cette mauvaise nuit durant laquelle nous n'avons cessé de grelotter et les heures trop brèves de sommeil ne nous ont pas ôté la fatigue de la veille. Egalement, nous savons que cette après-midi, un groupe de camarades de Toulouse doit gagner le gouffre pour nous aider à remonter le premier puits et nous accueillir par des boissons chaudes et des gâteries... Pourquoi chercher à sortir avant leur arrivée !

Nous goûtons à l'avance les délices d'un empressement et d'une attention, jusqu'alors inconnus, dont nous allons être l'objet. Toujours, dans ce fameux gouffre, comme

dans bien d'autres, avec Laffranque et Naves, nos sorties revêtaient un aspect lamentable ; ce terme n'est point exagéré. Les yeux clignotant par une veille trop longue, le corps endolori, courbaturé par les coups, des gymnastiques éperdues, les membres raidis par une exploration de près de trente heures avec la perspective effrayante de retrouver à la surface le froid, la neige, le vent glacial, de descendre l'immense forêt d'Arbas au milieu de ces éléments déchaînés, courbant le dos sous des kit-bags gorgés d'eau et de boue, de conduire en voiture durant deux heures, telles se présentaient habituellement nos sorties au jour.

Si, sur la route du retour, écrasé de sommeil, j'ai pu éviter de justesse de capoter dans le fossé, Laffranque, lui, ne fut pas aussi heureux. En plein midi, pourtant, il ne vit pas (parce qu'il dormait à moitié !) un troupeau de moutons... Une pauvre bête en demeura estropié pour le restant de ses jours ! Une autre fois, ce fut une barrière de passage à niveau qui eut la malchance d'être fermée.

- Si la voiture était en accordéon, conte Laffarnque plaisamment, la barrière était encore plus mal en point !

La réception, en surface qui va nous être donnée et à laquelle nous ne sommes nullement habitués, me fait songer à une autre qu'aucun spéléologue, je crois, n'a vécue et ne vivra de sa vie.

Nous sortions, de nuit, d'un gouffre très profond dans les Hautes-Pyrénées où nous avions circulé dans un complexe de galeries jusqu'à cent quarante mètres de profondeur. Il pouvait être trois heures du matin, et la pleine lune baignait de sa lumière blafarde la campagne environnante. Les hêtres et les rochers dessinaient sur le sol leurs silhouettes fantômes.

Soudain, à une trentaine de mètres devant nous, débouchant d'un fourré, une ombre surgit :

- Halte ! Nous crie-t-on. Le mot de passe.

Un moment de stupeur nous cloue sur place, et pensant à une plaisanterie (mais de qui ?), nous continuons notre chemin. L'un de nous, en guise de mot de passe, lance le mot de Cambronne.

- Nous ne sommes pas en Indochine, ici criè-je à l'adresse de la silhouette.

À nos répliques, une fusillade éclata de tous côtés tandis qu'une

mitraillette cracha son tac-tac caractéristique. En quelques secondes, nous fûmes encerclés par six hommes, armes à la main, qui n'étaient autres que... des parachutistes de la base voisine de Tarbes. Ces militaires entreprenaient une manœuvre stratégique qui consistait à rechercher un groupe de leurs camarades parachutistes lancés dans la montagne, représentant une équipe ennemie, et de le capturer.

Ils furent déçus d'avoir fait fausse route, mais on pouvait lire dans leur jeu de physionomie leur étonnement de nous

avoir rencontrés à une heure nocturne aussi tardive, et de plus sortant d'un gouffre ! Ils nous conduisirent, néanmoins, à leur chef, cantonné à proximité d'une jeep. Celui-ci, par radio rendit compte à son capitaine du... résultat de leur manœuvre, et ordre lui fut donné de nous relâcher.

Cette attaque nous amusa beaucoup et nous avons toujours regretté de n'avoir pas réalisé la situation dès les premiers instants. Nous aurions aimé fuir à toutes jambes pour que nos agresseurs se lancent à notre poursuite ; et connaissant parfaitement cette région, j'aurais pris un malin plaisir à les faire égarer toute la nuit, à travers fourrés, bois, ruisseaux et cascades...

Mais cette anecdote nous entraîne bien loin du Gerbaut ! La rivière et ses embûches ont tôt fait de nous rappeler à la réalité. Le demi-kilomètre de parcours, dans le courant avant de pénétrer dans la galerie sèche Elisabeth Casteret nous stupéfait par le faible débit de l'eau. Nous nous réjouissons à l'idée que dans quelques heures un soleil radieux nous sourira. Nous nous surprenons à presser le pas.

Galerie Bugat, chatière Claude, puits de la Découverte et nous voici juchés sur l'éboulis amassé au bas du premier puits de 45 mètres. Là-haut, bien au-dessus de nos têtes, circulaire, brille l'orifice du gouffre.

- Ohé ! Ohé ! Hurlons-nous à l'adresse de l'équipe de surface.

- Vous êtes-là ? Répond stupidement une voix, depuis la surface.



Retour de la pointe finale : dans l'ombre Jacques Joffre, de dos Claude Félix, René Laffranque, Claude Naves et Guy Prince

- Evidement, sinon, nous n'aurions pas appelé ! Eclate de rire Claria qui a saisi déjà la corde d'assurance pendant dans le puits. Allez ! Mon-tez !

- Qui est-ce qui monte ? Reprend la voix, là-haut.

- Moi.

- Moi ? Qui ? moi.

- T'occupe pas ! Monte et tu verras ! Réplique Claria.

- Combien êtes-vous, en surface ? Hurle Garcia.

- Six.

En bas, nous sommes heureux de savoir qu'une forte équipe, en surface, nous attend. Solidement assurés par ces amis, notre remontée sera de tout repos... ou presque, car il ne faut tout de même pas minimiser l'effort que coûte l'ascension d'un puits de quarante cinq mètres, après trois jours passés dans les eaux glaciales d'une rivière souterraine.

Je grimpe le dernier, et pour tromper la monotonie de cette remontée je compte les barreaux... cent vingt quatre jusqu'à l'énorme rocher où les échelles sont fixées. À peine ai-je franchi la gueule noire du gouffre que des mains amies, mais encore inconnues pour moi, me relèvent, me débarrassent de ma musette, de mon casque, éclairage, gants, etc.

Dans la demi-obscurité de la doline, tout couvert de boue et la combinaison ruisselante je fais connaissance avec ces sympathiques garçons, camarades de nos collègues toulousains.



Remontée du dernier spéléologue, retour à la surface !

- Tu ne remarques rien ? M'est-il demandé (le tutoiement est vite adopté en spéléologie, comme en montagne du reste).

- Non, fais-je étonné mais encore ébloui par la lumière du jour après soixante heures vécues dans la nuit du gouffre... Ah ! Ça, alors ! Mais, si ! Il a neigé !

- Et il neige toujours.

À quelques pas de l'orifice du puits, un demi-mètre de neige... Levant les yeux vers l'ouverture géante de la doline, je devine les sapins ployant sous une épaisse couche. Voilà l'explication du faible débit de la rivière ! Le froid, le gel ont suspendu tout ruissellement, transformant en glace toutes les eaux superficielles.

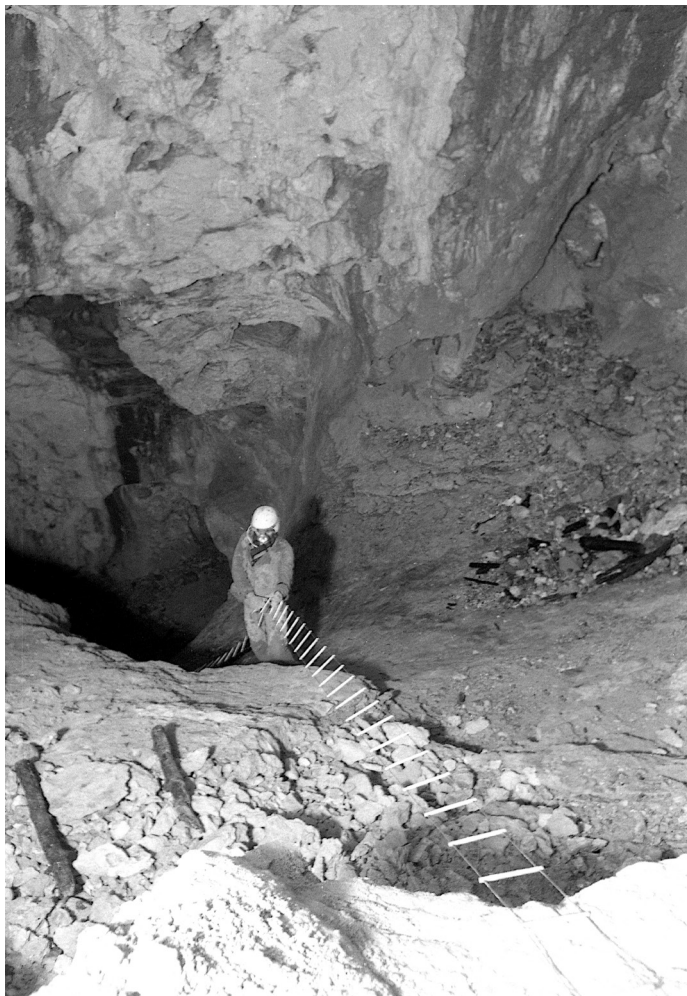
Une épaisse fumée empanache les lieux et voile les parois de notre doline. Un grand feu de bois crépite, autour duquel mes camarades de fond se pressent. Je me hâte de les rejoindre et tout en nous agitant, plaisantant, et chahutant même, nous sentons une merveilleuse chaleur envahir tout

notre pauvre corps glacé et trempé jusqu'aux os. En riant, nous retirons nos combinaisons déchirées. L'odeur de bois brûlé et de fumée âcre nous fait tousser. Mais la vue de ces flammes est si agréable et si réconfortante...

- Et alors ? Qu'avez-vous fait ? Interroge un homme de l'équipe de surface.

- Eh ! Bien ! Voilà.

Nous abondons en détails, renseignements et anecdotes. Toutes les heures vécues dans le gouffre, même les plus pénibles, sont maintenant de merveilleux souvenirs que nous aimons évoquer, cependant qu'au dehors, dans la forêt profonde sanglote le vent et tourbillonne la neige, tandis que, déjà, la nuit envahissante enveloppe la chaîne pyrénéenne...



Départ du deuxième puits de 14 mètres (dit de 1931)

EXPLORATION TERMINÉE...

Nous avons pu voir à quelles énormes difficultés nous nous étions heurtées aux cours de cette expédition, et cette expérience devait nous permettre d'envisager une nouvelle attaque avec toutes chances de réussite. Pour préparer une bonne organisation (avec nos faibles moyens et le médiocre matériel dont nous disposions), un petit détachement de spéléologues toulousains vint me rejoindre un soir, chez moi, à Montréjeau.

Une agitation fébrile, une discussion serrée, des projets dressés et annulés, des hypothèses échafaudées et... abattues, telle fut l'ambiance de notre réunion. Tout était limité au temps très court dont pouvaient nous faire bénéficier les fêtes. Le calendrier fut étudié sous tous les angles et nous ne relevâmes qu'une seule date nous autorisant de profiter de trois jours : le 1^{er} mai. Cette fête du travail étant un vendredi, grâce au pont, nous disposions également du samedi et, bien entendu, du dimanche.

Cette date arrêtée, il fut convenu de transporter en une première séance le maximum de matériel à notre terminus de moins trois cent soixante dix mètres où nous établirions notre camp 2. De là, partant de ce camp de base avancé, en une nouvelle expédition nous aurions de fortes chances de gagner la partie.

Ainsi fut adopté ce point de vue et aussitôt nous primes

au mieux nos dispositions pour faire concorder les libertés de chacun, pour dresser une liste exacte de tout le matériel à acheminer. Il fut décidé de faire suivre, également, un canot pneumatique, la rencontre d'un lac profond étant à peu près certaine.

Et c'est ainsi qu'une fois de plus nous nous retrouvons à la sortie du petit village montagnard de Labaderque, étalé sur un promontoire, écrasé par la lourde stature du massif d'Arbas. Cette séance d'apparence banale, mais nullement de tout repos, et beaucoup s'en faut ! revêt une allure inhabituelle.

Pendant que notre équipe, comme prévu acheminera l'important matériel (une dizaine de kit-bags) jusqu'à la cote de moins trois cent soixante dix, un autre groupe, lui, s'attaquera, à l'étage supérieur, après la chatière du Vautour pour tenter la tant espérée jonction avec Pène Blaque. C'est Emile Bugat et son fils Francis, aidés de deux toulousains qui vont œuvrer dans cette direction. Dans le gouffre, donc, des équipes travailleront de tous côtés !

Mais notre montée au Gerbaut et notre descente dans le premier puits ne se dérouleront avec cette monotonie propre à toutes nos nombreuses séances successives. La presse, la radio et la télévision s'intéressent de près à notre expédition dans ce réseau et elles ont demandé à assister à notre départ, en vue de rapporter pour les ondes et pour

le petit écran le témoignage vivant d'une belle aventure spéléologique. C'est pour cela, qu'en plus du passage toujours silencieux et furtif des spéléologues, le pittoresque village de Labaderque connaît aujourd'hui une grande effervescence et une animation jusqu'alors inconnues.

Les journalistes de La Dépêche et de Sud-Ouest nous assaillent de questions, tandis que les caméras de la télévision braquent sur nous leurs objectifs. Radio-Toulouse me demande une interview ; et tout ce déploiement d'hommes et de forces se porte maintenant vers l'entrée du gouffre dont la marche d'approche fait suer sang et eau à ces techniciens, plus habitués à interviewer quelques chanteurs ou ministres dans leur studio ou bureau qu'à suivre des spéléologues à travers ronces, fourrés et forêt de sapins durant deux heures...

La dernière séquence se porte sur le premier puits d'entrée, très spectaculaire et impressionnant. Ce branle-bas prend fin par cette question qui ne doit pas faire sombrer dans l'oubli notre expédition, mais au contraire préparer un rebondissement de la situation :

- Quand comptez-vous entreprendre l'expédition finale ?
Je réponds que si, au cours de ces trois jours, notre but

est d'installer un camp de base à moins trois cent soixante dix mètres, et voire même de pousser une petite pointe si le temps le permet, on ne pourra prévoir l'attaque décisive qu'après notre remontée. Mais, d'ores et déjà, on peut la situer dans une quinzaine de jours environ.

Il n'est rien de bien spécial à signaler de cette descente, simplement qu'à un passage délicat de la rivière, un nouveau venu de l'équipe toulousaine, Claude Félix, fit une chute spectaculaire, disparaissant complètement dans les eaux écumantes d'un lac. Transformé en éponge gonflée d'eau, il n'est pas possible, humainement parlant de le laisser continuer avec nous, car ces trois jours de travail sous terre deviendraient pour lui un calvaire. Claria, peut-être démoralisé par cette chute dont il vient d'être le témoin, et à l'occasion de laquelle il a été le sauveteur de son camarade, propose de le raccompagner en surface. De toute façon, on ne peut laisser notre naufragé ressortir seul ; ce serait là une grande imprudence.

Mais, lorsque, à la sortie, nous les retrouverons, ils nous apprendront qu'ils se sont perdus plus de douze heures dans le labyrinthe de couloirs et de salles de la galerie Elisabeth Casteret et qu'au bout de leurs forces ils avaient cru ne jamais revoir le jour !

Pendant qu'ils erraient ainsi, nous acheminions nos sacs encombrants au travers de bien des obstacles ; tandis que de l'autre côté de la galerie Bugat, la deuxième équipe réussissait à progresser, après la châtière du Vautour, - hélas !- de quelques mètres seulement, pour buter sur un nouveau pertuis jugé, celui-ci, absolument inattaquable.

Le seul espoir de réaliser la jonction ou tout au moins d'avancer profondément reposait, sur l'exploration de la rivière. Le matériel stocké à notre dernier terminus, certains passages délicats aménagés, une certaine habitude, voire même une familiarité avec toutes les embûches, tout concourt à voir la date du grand Jour approcher avec le sourire, mais non sans appréhension, en raison de l'inconnu que nous allions affronter.

Tout est prévu ; le jour J arrive...
Un grand jour ! Une grande expédition ! C'est maintenant que le Gerbaut doit livrer son secret !

Tel est le cri d'enthousiasme par lequel commencent mes notes qui, sur mon journal personnel, relate notre dernière exploration.



Jacques Sudan interviewe Jacques Joffre

Combien avons-nous vécu intensément chaque heure, chaque minute, chaque instant de cette merveilleuse aventure. Depuis la première seconde jusqu'au retour au village de Labaderque, le moindre geste, le moindre fait demeurent gravés à jamais dans ma mémoire. Ah ! Oui ! Qu'elles soient bénies les heures, les journées et les nuits passées dans le fracas assourdissant des cascades de l'abîme, où la folie de la découverte, l'ardente frénésie de la fièvre de l'inconnu alternaient avec l'angoisse du danger, la peur des puits verticaux balayés par les gerbes éclatantes de la rivière, la crainte de ne plus pouvoir faire marche arrière.

Mais nous en avons assez d'échouer à chaque tentative. Nous avons emprunté trop souvent le sentier du gouffre ; trop souvent nous avons rampé dans ses châtières inhumaines, descendu des puits dangereux dont chaque paroi nous étaient trop familières ; trop souvent surmonté les mêmes obstacles, les mêmes passages périlleux au point que nous en connaissions chaque prise.

Il nous fallait remporter la victoire, coûte que coûte, pour nous d'abord, pour le matériel personnel, ensuite, qui valait presque une petite fortune puisque nous l'avions acheté de nos propres deniers, et il représentait tout notre équipement en matière de spéléologie. Lui détruit, nous ne

pourrions plus continuer à entreprendre d'autres explorations, pour l'immédiat, du moins.

Plusieurs jours auparavant un plan d'attaque minutieusement avait été dressé, chaque manœuvre étudiée. Il avait été fixé les dates du jeudi 21 au dimanche 25 mai pour mener à bien cette entreprise. Chaque minute était comptée, et il convenait de ne pas perdre la moindre seconde, sous peine d'échouer une fois de plus.

Le jour décline sur les sommets et le vallon d'Arbas, et perchées sur son lourd promontoire, les maisons de Labaderque jaunissent sous les rayons du soleil couchant. D'un coup, la bise s'installe dans ces solitudes ; le chat-huant lance son sinistre cri, tandis que les premiers grillons de l'année entonnent leur timide cri-cri sympathique...

Au terminus du petit chemin terreux, que seul un étroit sentier rocailleux continue la courbe harmonieuse, j'ai garé ma voiture et, toujours fidèle à cette habitude d'être là bien avant l'heure fixée, j'attends l'arrivée de mes camarades.

Laffranque et Naves sont de la fête ; est-il besoin de le dire ? Quant aux toulousains, une dernière correspondance échangée, toute palpitante de la fièvre du Grand Jour, me donnait les noms de : Christian Rey, Jean Garcia, Robert Lagarigue (qui ne connaît du gouffre que quelques ramifications secondaires pour avoir assisté à de petites descentes menées au cœur de l'hiver), et de Guy Prince, inconnu de moi mais qui allait se montrer un excellent compagnon, toujours dévoué et plein d'entrain.

Peu à peu, la nuit étend ses longs doigts au profond des vallons. Troublant le silence pesant qui règne en ces lieux isolés, le moteur d'une voiture ronronne, monotone, dans la dure montée de la route. Je reconnais la 2CV de Laffranque accompagné de Naves, évidemment. Comme toujours, mes amis ne sont pas à l'heure du rendez-vous et mes reproches, pour leur léger retard, m'attirent cette réponse désarmante :

- Nous sommes en avance, au contraire, puisque les toulousains ne sont pas arrivés !

Mais l'heure tourne et dans le profond silence de la montagne l'horloge de l'église d'Arbas, pourtant distant de



En montant au Pont de Gerbaut en Simca : Christian Rey, Claude Félix, derrière Jean-Claude Boyet et Robert Lagaride au volant



Départ de la longue marche d'approche pour les quatre spéléologues dans la neige !

quatre kilomètres, égraine onze coups... Ce retard de la part de nos camarades de la Cordée éveille en moi quelques inquiétudes. Il avait été prévu de coucher dans une cabane en ruines, construite il y a plus d'un siècle, à proximité du gouffre, et d'amorcer la descente bien avant le lever du jour, demain vendredi. Comment respecter ce programme matinal si cette attente nous tient éveillés toute la nuit. J'en viens même à craindre qu'un malentendu soit à l'origine de ce contretemps et que la foule de lettres rédigées trop hâtivement ait jeté un peu le trouble et l'imprécision dans l'esprit de nos collègues !

Alors, tous nos projets d'expéditions s'écrouleraient-ils ? J'en frémis en y songeant, et, pour tuer l'impatience, je propose à mes deux camarades de prendre les devants et de gagner notre vieille cabane.

Pour la vingt troisième fois, nous gravissons le sentier solitaire, et malgré la nuit nous n'utilisons pas nos lampes électriques, car nos pieds connaissent le plus petit caillou, le moindre relief du sol. Nous aimons à penser que ce sera la dernière fois que nous porterons nos lourds sacs à dos en ces lieux... Nous y reviendrons encore, au moins une dizaine de fois, pour parfaire l'exploration du gouffre... Il reste, en effet, des ramifications de galeries, des puits entrevus rapidement, dans les galeries Bugat et Elisabeth Casteret.

Brusquement, notre sentier, quittant la forêt, se perd dans les hautes herbes d'un petit plateau. C'est le Plan de Pégouan, s'étalant entre Pène Blanche et le Gerbaut. À l'extrémité de cette clairière aux ronces envahissantes puisque les bergers, depuis deux générations, ont abandonné ces pentes du

massif, s'écroule, lentement, au fil des années, une piteuse grange. J'ai plaisir à évoquer les haltes que le grand Martel y fit, lors de ses recherches dans les lapiaz voisins, lors de ses reconnaissances à la grotte de Pène Blanche et au gouffre du Pont de Gerbaut. Un demi-siècle plus tard, nous venons sur ces lieux, pour continuer l'œuvre du Maître...

Notre arrivée nocturne dans ces ruines chasse un vieil hibou... Un examen des lieux, à la lueur de nos torches, nous fait adopter le grenier pour y faire notre chambre à coucher. Le toit en mauvais état laisse entrevoir la douce clarté des étoiles piquetant un ciel profond.

D'un pan de mur subsistent quelques pierres, et cette large ouverture donne sur la pente boisée du massif où, quelque part, perdu dans les falaises et les sapins, baille l'orifice grandiose du gouffre.

Je ne regrette plus le délabrement de notre habitat ; il nous laisse baigner au cœur même de la nature. Et cette vie sauvage me plaît. Combien je comprends les ermites qui, au cours des âges, ont vécu dans des lieux retirés, retranchés de l'agitation des foules. Combien je les approuve et combien est grande, en moi, la nostalgie de ne pouvoir fuir la vie mouvementée des hommes où la haine, la discorde, l'égoïsme et l'intérêt personnel dictent toute activité.

Comme j'aimerais pouvoir, un jour, las d'une vie banale au sein d'une société indifférente, aux sentiments vils, m'abreuver aux sources vivifiantes de la nature et de la montagne, quittant définitivement toute ville et tout exercice social !... J'aime trop les pics grandioses, les falaises abruptes, les torrents jaseurs, les vieilles cabanes de bergers, accueillantes malgré leur rusticité, les sources reposantes, la vie des animaux sauvages, les rochers, l'herbe folle, pour gaspiller ma vie à m'ennuyer aux côtés d'une civilisation moderne et écœurante !...

La nature, la montagne, les abîmes, s'ils se sont défendus énergiquement à mes assauts, ne m'ont jamais déçu, jamais fait pleurer. Je ne puis en dire autant des hommes et leur société...

Par la large échancrure du mur effondré, j'aperçois des milliers d'émeraudes, dans le ciel noir, scintiller de tous leurs reflets multicolores et ajouter au paysage, dont le

relief imprécis s'étale à mes pieds, une douceur et une paix propres aux solitudes altières de la montagne.

Après avoir ramassé nos affaires éparées qu'un bref casse-croûte a fait disséminer sur le plancher grinçant de notre grenier, nous étendons nos duvets et nous nous enfonçons dans leur chaleur. Seule, la fraîcheur de la nuit nous pique les paupières et les oreilles.

Un échange de pensées pessimistes au sujet de l'absence des toulousains constitue notre seule conversation. Ce contretemps jette à terre tous nos projets, tous nos rêves. Il m'anéantit ; et profondément démoralisé, je tente d'oublier dans le sommeil le tragique de notre situation.

Minuit a sonné depuis longtemps et bien souvent je me tourne et retourne sur ma dure couche. Attentif, je tends l'oreille pour surprendre leur arrivée. Hélas ! Seul, le vent frissonne dans les arbres. Dans un demi-sommeil, une foule de pensées se bouscule dans mon cerveau enfiévré. Si nous tentions de faire cette exploration, à nous trois seulement ? Quelle folie, cela serait ! Mais d'ici longtemps, je ne vois plus la possibilité de bénéficier de trois jours de congés de suite...

- Dors, me dis-je. Dors. Il te faut dormir, si tu veux être en forme demain matin à cinq heures... Demain matin ? C'est dans trois ou quatre heures à peine que le réveil va sonner. Quelle nuit ! Je m'assoupis à nouveau.

Un malaise me réveille, une fois de plus ; bruits d'herbe que l'on foule, bruissement de feuilles, conversations. Ce sont eux.

- Laffranque ? Appellè-je, en sursaut.

Un grognement me répond.

- Laffranque ? Les voilà ! Ils arrivent !

Nous écoutons. Nous leur lançons un appel. Un « Ohé » fatigué, las, nous répond. Alors, une colère se déchaîne en moi, comme il m'arrive souvent lorsque, à un rendez-vous, des collègues arrivent avec un grand retard, car, ponctuel, je n'aime pas que d'autres risquent de compromettre une exploration par la négligence du respect de l'heure.

- Et alors ? Qu'est-ce que vous f... ? Il est quatre heures. Ça fait sept heures de retard. Tout est fichu à cause de vous. Si le Gerbaut ne vous intéresse pas, vous n'avez qu'à rester chez vous...

Au-dessous de nous, la porte grince ; nos amis pénètrent dans la grange, et nous les entendons poser lourdement à terre leur sac à dos. La voix de Rey me parvient :

- Ecoute, Jacques. On n'y est pour rien ! Nous sommes crevés ! Si tu savais ce qui nous est arrivé !

- Avec vous, il n'arrive que des histoires !

- Mais, non ! Mon vieux ! Nous sommes quatre, comme prévu ; et nous sommes partis de Toulouse à l'heure exacte, en deux voitures. À proximité de Mane, près de Saint-Girons, notre Panhard est tombée en panne. Grave, sûrement. Quelque chose au moteur. C'est alors que nous sommes tous montés dans la Simca de Lagarigue. Quelques kilomètres plus loin, elle nous a lâchés. J'ai essayé de trafiquer au moteur, sans résultat. À minuit, nous y étions encore lorsqu'est passé un brave curé, d'un village voisin, qui nous a proposé son aide. Nous lui avons exposé notre cas et il nous a portés à Labaderque. Tu parles si on était heureux ! Arrivés là, Lagarigue s'aperçoit qu'il avait oublié son casque et son éclairage dans sa Simca. Trop tard ! Notre chauffeur bénévole était reparti. Il a fallu à notre camarade qu'il redescende à pied à Arbas et de là qu'il fasse du stop pour rejoindre sa voiture. Voilà pourquoi nous arrivons en retard. On y est pour rien. Nous avons la malchance, tout le temps...

- Il est quatre heures ! Dans une heure on se lève !

- Ce n'est pas possible, allons ! Reprend la voix de Rey. Je te propose que vous trois (Laffranque, Naves et toi) passiez devant, dans le gouffre jusqu'au Camp 2, à trois cent soixante dix mètres. Quant à nous, nous allons dormir jusqu'à huit heures. Ça ne fera que quatre heures de sommeil, tout de même. À cette heure-là, nous descendrons à notre tour pour vous rejoindre.

- Bon. D'accord, comme ça ! Couchez-vous vite. Ne faites pas de bruit et fichez-nous la paix !

Quelques minutes de brouhaha, de conversation à voix basse au cours de laquelle je surprends un : « il n'est pas content, le chef », et notre petit monde s'endort lourdement.

Un immense bien-être m'envahit. Ils sont là ! L'exploration aura bien lieu, légèrement perturbée par cet incident, mais nous avons tout pour réussir ! Même le beau temps. Et me tournant vers l'ouverture du mur en ruines, j'examine le ciel étoilé. Dans une demi-heure, le réveil donnera le signal du lever. Les ténèbres de la nuit, lentement, grisailent ; le jour ne tardera pas à chasser l'ombre épaisse. Les étoiles, une à une, pâlisent. Le ciel s'illumine de douces clartés ; les sapins, que balance une légère bise, donnent à la forêt une image de mer houleuse. J'ai l'impression de n'avoir jamais vu d'aussi beau spectacle !

La fraîcheur du jour naissant me vivifie. En de profondes inspirations, je gonfle mes poumons de cet air bienfaisant qu'embaume le merveilleux parfum des sapins. L'herbe humide de rosée ajoute encore, par son odeur sauvage, une

impression de liberté. De cet instant précis, où la nuit se retire pour faire place à un jour radieux où s'ouvrent pour nous les portes d'une aventure fantastique rêvée depuis des mois, de ces minutes de repos et de méditation, je goûte l'immense poésie et la pure joie qui s'en dégage.

L'ombre d'un fourré s'agite, des branches craquent : le renard affamé cherche sa proie. Le coucou, infatigable, lance au loin ses notes tristes et monotones. Du haut d'un grand arbre, la grive draine entonne son chant lent et puissant, et dans le lointain, la grive musicienne semble entamer la conversation avec elle. Je n'ai jamais écouté ces chants d'oiseaux avec autant de plaisir et d'attention. Perçant la nuit, le cri de la chouette chevêche monte. Le mâle lui répond d'un ton plus grave. On dirait que dans un dernier sursaut, comme mus par un sentiment de regret, tous les oiseaux nocturnes si bavards au crépuscule du soir, se réveillent à nouveau pour reprendre en chœur leur merveilleux concert. De toutes parts, d'un fourré à la cime d'un hêtre, jusqu'au pied de notre cabane, le rossignol chante continuellement. Ses improvisations m'enchantent et j'écoute, extasié, ses notes sifflées crescendo sur le même ton. C'est le grand virtuose dont la voix ravissante se mêle à cet hymne à la joie qu'entonne la vie sauvage au réveil de l'aube.



Alain Rouffiac, Michel Talieu, Jean-Claude Boyer et Michel Soula se préparent

Cette agitation, ce débordement d'une nature en liesse, se calme peu à peu. Déjà, les cimes des géants de la forêt jaunissent sous les rayons d'or d'un soleil flamboyant. Les feuilles des gros hêtres frissonnent sous les caresses du vent léger, les aiguilles de sapins crissent.

Ce spectacle, tellement extraordinaire, empreint de paix divine et de majesté, donnerait aux saints la nostalgie de la terre...

L'âme sereine, réconforté par cette vision apaisante, le visage souriant, je m'endors doucement...

Pas pour longtemps, - hélas ! - car la sonnerie stridente et métallique du maudit réveil rompt le charme, affreux sacrilège. Paresseusement, nous sortons de nos duvets et mettons en ordre nos vêtements. Sans bruit, afin de ne pas réveiller nos amis toulousains, nous préparons nos sacs et descendons l'échelle de bois sec pour gagner le sol. Les gonds de la porte gémissent ; nous voici dehors.

La vive lumière nous éblouit et au milieu de ce cadre champêtre et montagnard, où un imposant silence a succédé à l'exubérance de la gent ailée, nous préparons un léger casse-croûte en vue d'attaquer notre descente dans les meilleures conditions.

Il ne serait pas étonnant que le grand Beethoven ait puisé, dans ce milieu sylvestre, l'inspiration pour sa monumentale Sixième Symphonie. J'y songe à l'instant, et tout en faisant l'inventaire de notre sac pour préparer la descente, je siffle les premières mesures de la Pastorale. Tout en chantonnant le premier mouvement, nous empruntons la petite sente qui, bousculant les fourrés et évitant les arbres et les rochers, conduit au gouffre.

Sur les lèvres de la vaste doline, pour profiter jusqu'au dernier moment de ce bain de lumière et de cette atmosphère de poésie, nous revêtons nos accoutrements des profondeurs.

De toute l'histoire du Gerbaut, cette matinée est la seule, je crois, parmi nos vingt trois séances, à être ensoleillée et à emplir nos cœurs d'un bien-être indéfinissable.

Pourtant, nous savons qu'à partir de maintenant et durant trois jours, notre séjour dans le gouffre sera un calvaire.

- Aie ! Aie ! Lance Naves en tendant le doigt vers l'ouest. Le ciel se couvre. Regardez ces nuages noirs. C'est mauvais signe...

- Peut-être, répond Laffranque ; mais une fois dans le gouffre.

- Justement, dis-je. Il ne faudrait pas qu'un gros orage éclate. Gare à la crue...

- Eh bien ! reprend Laffranque, nous nous laverons ! Par contre, cette nuit, tu as passé un savon aux toulousains.

- Oui ! Je me suis laissé emporter par un mouvement de mauvaise humeur. L'expédition n'a-t-elle pas failli échouer ? Pourtant, nos amis, victimes de la malchance, ne sont pas à incriminer. Ils donnent le meilleur d'eux-mêmes et c'est grâce à eux que nous pourrons venir à bout du Gerbaut.

De notre belvédère, profitant d'une trouée dans la forêt et à l'inclinaison accentuée du versant, l'on domine les falaises de Pène Blanque au pied de laquelle derrière, à l'opposée, s'ouvre, théâtrale, l'entrée de la grotte. Je suis du regard le parcours hypogé de cette grotte jusqu'à la résurgence du Goueil di Her. Dieu ! Quel cheminement... Puis, de notre doline, je rapporte mentalement, en surface la topographie du Gerbaut. Quel monde fabuleux que les arcanes d'un gouffre !

Une dernière fois, je savoure ces ultimes moments délicieux. Pourquoi cet émerveillement de ma part, aujourd'hui, pour ces lieux où j'ai vécu vingt trois expéditions ? Peut-être qu'un homme, que la mort sans tarder va frapper, éprouve-t-il pleinement, dictée par son subconscient, cette joie de vivre, découvre-t-il d'un coup ce qui rend la vie si belle au grand soleil ? Un frisson parcourt mon échine.

Pour la première fois, la vision d'un accident catastrophique me tourmente. Nous sommes peu nombreux pour nous lancer à l'assaut d'un tel abîme, et surtout notre matériel, porté dans le gouffre au cours de nombreuses séances, a déjà souffert de l'humidité. La rouille, en de nombreux points, a attaqué les minces câbles d'acier de nos échelles. Notre méthode et nos moyens de séjour sous terre seraient jugés par les hommes préhistoriques, eux-mêmes, comme trop rudimentaires.

- Six heures tapantes, constate Naves. Le jour est déjà levé.

- L'horaire est respectée, dis-je en maniaque de la ponctualité. Voilà du bon travail. Si tout va bien, nous arriverons au Camp 2 ce soir, vers 20 heures.

Par brassées régulières, je descends les échelles, dans le premier puits, et pris par cette sorte d'ivresse des profondeurs bien connue des spéléologues, je chantonne l'Hymne à la joie. Me sentant fermement tenu par la corde d'assurance, j'accélère ma descente. Un brusque mouvement de l'échelle, mon épaule cogne contre la paroi, mon pied glisse d'un barreau. La secousse me fait lâcher prise des mains. C'est la

chute. La muraille défile et tourne, l'échelle semble monter, chaque extrémité des échelons me laboure les doigts... Une forte pression sur ma poitrine, mes camarades affolés, qui m'assurent depuis le bas, viennent de bloquer la corde. Suspendu ridiculement à la nylon comme une araignée à son fil, en des gestes désordonnés, je parviens à rattraper l'échelle dont les longs balancement l'éloignaient de moi.

Mes mains tremblantes se crispent sur les barreaux. Je penche la tête vers le bas du gouffre où les photophores de mes amis ne sont que de lointains points brillants. L'énorme vide qui me sépare du fond m'effraie.

- Ça va, criè-je d'une voix que se veut rassurée. Je continue.

Mes pieds heurtent l'éboulis : me voici arrivé.

- Eh bien ! Mon vieux ! Qu'as-tu fait ? Tu l'as échappé belle !

Je dois la vie à mes camarades. Mes tempes battent, ma tête tourne, une douleur à l'estomac, une envie de vomir : je me sens mal. C'est là le contrecoup de la chute.

M'asseyant quelques minutes, le malaise s'efface lentement, et encore mal remis, je donne le signal du départ. En ce même point, huit mois plus tard, nous serons deux à nous trouver mal, non plus à cause d'un accident, mais par un froid intense qui fera qu'à chaque barreau nos mains collaient sur le métal. Une épaisse couche de glace et de lourdes stalagmites couvraient l'éboulis. Mais, ceci est une autre histoire.

Peu à peu, l'entrain revient, et après cet incident où la catastrophe a été évitée de justesse, une immense joie de vivre m'agite. Bien que démunis de montre, une certaine notion du temps s'installe en nous et régleme notre marche. Je me réjouis de constater que nous ne perdons pas de temps. Seule, la rivière nous demandera une grande attention puisque nous devons éviter de nous mouiller et encore plus de tomber dans un gour.

Mais voici le Camp 1, qui nous retiendra à peine pour une courte pause.

- Quelle heure doit-il être ?

- Midi - quatre heures, répondent avec un ensemble parfait mes deux compagnons !

- Quelle précision, ris-je. Mettons deux heures de l'après-midi.

Vers huit ou neuf heures, ce soir, nous arriverons au Camp 2. C'est bon.

Le passage de la vire, au-dessus de la Grande Cascade de

soixante dix mètres m’effraie un peu... Je songe à ma chute dans le premier puits d’entrée. Les puits Secs, les nombreux gours, tous ces obstacles que la nature s’est plu à accumuler sous terre pour rebuter le spéléologue, nous sont familiers et leur franchissement s’opère dans les meilleures conditions.

La topographie compliquée de la rivière laisse des lacunes, engendre des erreurs dans nos têtes enfiévrées par la fatigue et le brouhaha des eaux folles ; nous ne savons plus au juste où nous sommes et s’il nous reste encore beaucoup de chemin à parcourir. Mes souvenirs se précisent. Là, sur notre gauche, s’incurve la rotonde où, lors de notre première reconnaissance, nous prîmes un léger repas agrémenté d’un café-gerbaut !

Alors, le camp 2 n’est pas loin. Une heure plus tard, en effet, nous y arrivons au pied. Je dis au pied, car nous avons installé ce bivouac sur une longue plate-forme élevée d’une dizaine de mètres qu’une facile mais ennuyeuse escalade sur la paroi argileuse nous permet de gagner. Là, sur le sol d’argile gluante que fendille un mince filet d’eau, s’accumulent d’informes masses boueuses que l’on appelle kit-bags. Certains, éventrés, laissent voir leur contenu : cordes, échelles qu’un long séjour dans le gouffre a mis dans un piteux état.



Jean Garcia et Guy Prince au bivouac

Au cours de notre dernière pointe, il fallait vraiment que l’on soit exténué et que notre esprit ne réalise pas très bien pour que l’on ait choisi ces lieux pour établir notre camp et que, de plus, on l’ait qualifié de très confortable! Il faut préciser, cependant, à notre décharge, qu’il est le seul endroit présentant une aussi longue surface horizontale et bien au-dessus de la rivière, ce qui écarte tout danger en cas d’une forte crue.

Non seulement, le sol n’est qu’amoncellement de boue infâme, mais il se creuse de cuvettes, d’aspérités, de concrétionnements qui le rendent inhabitable. De plus, en son milieu, une large crevasse profonde d’une dizaine de mètres, mais facile à enjamber, le coupe en deux parties de surface sensiblement égale. Du fond de cette faille monte le murmure de la rivière qui emprunte ce chemin. Nous ne connaissons pas encore comment se présente la galerie au-delà de ce terminus. Nous ne pouvons donc pas continuer l’exploration en cherchant un autre point de repos plus bas. Ce serait nous heurter à une éventualité de dormir... debout, faute de plate-forme !

Nous devons donc nous contenter de cet emplacement. Il faut savoir, sous terre, s’accommoder de toutes les situations. Notre descente dans le gouffre, le parcours de l’interminable rivière, avec ses difficultés, les prouesses qu’il faut accomplir, nous ont fatigués. Trempés par les ruissellements, notre transpiration, abattus moralement par le fracas des cascades et du courant des eaux, il nous tardait d’atteindre ce relai. Maintenant, nous y sommes, et il représente pour nous un havre de repos et de bien-être (relatif !). Nous ne saurions nous lamenter sur notre sort.

Nous avons tôt fait de faire le tour de notre bivouac. Une moitié de la plate-forme est inhabitable en raison de la boue plastique et de la présence de ruissellements. L’autre partie, à laquelle on accède en sautant la cassure, offre un aspect plus accueillant. Toutefois, les surfaces planes y sont rares et ne donnent place que pour trois ou quatre hommes. Nous pensons la réserver pour nos toulousains.

Quant à nous, l’endroit que nous allons choisir fait plutôt penser à un bivouac accroché à la paroi verticale d’une montagne qu’à un camp souterrain ! Nous découvrons une petite rotonde, à vingt mètres de là, à l’extrémité de la plate-forme, sur la paroi de droite. Mais, un resserrement des deux murailles sur la faille au bas de laquelle court la rivière en rend l’accès acrobatique. Il faut s’encorder, en effet, pour franchir ce passage délicat au-dessus de dix mètres de vide, si l’on veut prendre pied dans ce qui sera notre chambre à trois places, car elle est assez limitée dans ses dimensions.

Là encore, et plus que partout ailleurs, une épaisse couche de boue constitue le sol, moelleux certes, mais humide. Nous avons prévu cela, puisque d’un de nos sacs nous tirons une grande toile plastique de quatre ou cinq mètres carrés qui fera office de tapis de sol. Avec précautions, nous l’étendons et rangeons nos affaires au mieux. Puis,

nous regagnons la plate-forme pour nous confectionner un petit repas chaud qui nous retapera.

Assis tous trois sur le sol, nous savourons par avance les heures de repos que nous octroie ce camp, avant la grande offensive de demain.

- Ça a bien marché, constate Laffranque. Je crois que nous n’avons mis que douze ou treize heures pour arriver ici.

- Oui, approuvè-je. Nous avons quitté la surface ce matin à six heures : il doit être vingt ou vingt et une heures.

Sur le petit réchaud à gaz fume, dans une casserole bosselée et... boueuse, un cassoulet dont le parfum nous fait sourire de plaisir.

- Les gars de la Cordée ne vont pas tarder à arriver, dis-je. Ils devaient se lever vers huit heures. On pourrait les attendre ?

- C’est cela, approuve Laffranque. Attendons-les tout en mangeant tranquillement.

- Somme toute, reprends-je, nous n’avons que quatre heures d’avance sur eux. Ils seront ici vers minuit.

- Vers minuit... s’ils n’ont pas oublié de se réveiller, ce matin !

- Oh ! Non ! Je leur ai laissé mon réveil que j’ai monté soigneusement sur... sept heures au lieu de huit heures ! Ça fait donc déjà une heure de gagnée !

- Tu leur as laissé le réveil ? S’exclame Laffranque. Si j’étais avec eux, je prendrais un malin plaisir à l’écraser à coups de marteaux pour ne plus l’entendre sonner...

Nous conversons ainsi, à bâtons rompus, de longues heures. Notre immobilité nous glace et malgré le désir d’attendre nos camarades, la douceur de nos duvets et un repos allongé nous tentent trop. Naves et moi regagnons notre bivouac.

En raison de l’abondante couche de glaise, nous devons user de mille précautions pour déchausser nos bottes et retirer nos combinaisons pour éviter de maculer notre tapis de sol. Nos vêtements, légèrement humides, plaquent désagréablement sur notre peau, mais nous comptons sur la chaleur de nos duvets pour les sécher. Quel optimisme !

S’il est difficile de prendre place dans nos sacs de couchage en raison de l’exiguïté des lieux, par contre, une fois installés, nous sommes les spéléologues les plus heureux du monde, comme le dit Naves, allongé à ma droite. La tête touche presque la paroi dont une forte avancée dessine un plafond bas, le sol légèrement incliné est idéal pour le repos

du corps. Quant aux pieds, ils pendraient dans le vide de la cassure du sol, si une petite barrière naturelle stalagmitique ne leur servait de cale.

Accablé par la fatigue de cette journée, je ne tarde pas à sombrer dans un profond sommeil... Mais, un rai de lumière sur mon visage me réveille en sursaut. C’est Laffranque qui nous a rejoints.

- Couche-toi en silence, mon vieux ! Lui dis-je d’un ton coléreux. Tu n’as pas besoin de me réveiller pour m’avertir que tu vas dormir !

- Non ! Mais pour te dire que je voudrais un petit peu de place. Tu occupes toute la chambre !

- Tu ne veux tout de même pas que je m’en aille, réponds-je excédé.

- Tu n’es qu’un mauvais coucheur. Si tu continues, je te balance dans la rivière. Je n’aurai pas un gros effort à faire !

Le ton s’aggrave ; c’est la première fois, je crois, que nous nous disputons sérieusement, sous terre. Tournant le dos au tapageur, je joue l’indifférent et tente de me rendormir.

- Ah ! Tu ne veux pas te pousser ? Eh bien ! Je vais faire du chahut toute la nuit !

Sur la petite murette, à nos pieds, il place trois bougies qu’il allume. Leurs flammes vacillantes font jouer sur les murailles des silhouettes démesurées. Avec force bruits et tout en chantant à tue-tête, il ôte sa combinaison de toile. Il entonne cette chanson qu’une fois, au Camp 1, nous avions reprise en chœur, tellement les paroles imageaient notre situation de naufragés :

- Ohé ! Ohé ! Matelot !

Matelot navigue sur les flots !

Cette réminiscence, ce souvenir d’un moment important de notre expédition passée, me fait retrouver ma bonne humeur. Je reprends cet air avec Laffranque. Nous rions, et, d’un coup, la bonne entente est revenue. L’on se pousse, dans notre bivouac pour faire de la place ; l’on bavarde et la plaisanterie est toujours à l’honneur.

Allongés tous les trois, comme des momies, sur notre tapis de sol, au-dessus de la rivière qui coule dix mètres plus bas, ayant pour seul éclairage les trois petites bougies qui dispensent une lumière lugubre, nous n’avons pour tout décor que le noir absolu, et pour seule présence le grondement de la cascade du puits du Trapèze qui s’écroule éternellement, cinquante mètres en amont.

Mais le ton anodin de la conversation s’aggrave. Nous estimons que minuit n’est pas loin et l’absence de nos

toulousains suscite quelques inquiétudes. Se sont-ils bien réveillés à l'heure, ce matin ? Un retard de huit heures peut tout compromettre. Notre temps est vraiment limité.

Laffranque et Naves, l'esprit tranquille, se sont endormis et leur respiration régulière a le don de m'exaspérer, car je trouve difficilement le sommeil. Après de longs calculs, des réflexions sur notre situation, je m'endors, mais pour peu de temps. Des bruits de voix, en amont, voilés par le chant monotone de la cascade, me réveillent. Ce sont eux ! La cire des bougies s'est répandue sur le roc ; depuis combien de temps leurs flammes se sont-elles éteintes ? Quelle heure peut-il bien être ? deux heures ? quatre heures du matin ? Tous nos projets d'exploration s'écroulent ! Je tends l'oreille. Les voix demeurent les mêmes, sans intonation, lentes. Je réalise ma méprise ; le roulement lointain des eaux, leurs froissements sur la roche, leurs tourbillons, leurs chutes dans les gours plus ou moins profonds imitent à merveille la voix humaine...

- Ils ne sont pas encore là, murmure Laffranque, réveillé lui aussi.

- Qu'est-ce qu'ils fichent ! Je ne comprends pas qu'ils soient toujours en retard ! On leur aurait donné huit jours pour nous rejoindre ici : ils arriveraient le neuvième jour !

Une sourde colère me crispe, difficile à contenir.

- Dis, Laffranque, reprends-je. Voici ce que je propose. Nous allons dormir encore quatre ou cinq heures, puis nous partirons tous les trois pour faire la pointe...

- Tu n'es pas fou ? Explorer ce gouffre à trois, seulement ! Et en faisant suivre les dix kit-bags de matériel ! Tu n'y penses pas ! Tout juste pouvons-nous effectuer une reconnaissance, mais pas une exploration poussée...

- J'en ai assez, des reconnaissances. Nous ne faisons que ça depuis des mois. Pour une fois que nous avons prévu tout pour atteindre le fond, et même pour déboucher, peut-être, dans la grotte de Pène Blaque...

- Écoute, coupe Laffranque. Dormons ; nous en avons grand besoin. Nous verrons cette question tout à l'heure.

- Qu'est-ce qu'ils fichent ! rabâchê-je. Il a dû leur arriver un accident ! Peut-être se sont-ils perdus dans la grande galerie Elisabeth Casteret ?

Nous nous rendormons...

Un concert de voix, de cris, d'appels nous fait sursauter ! N'est-ce pas le roulement de la rivière ? Non ! Ce sont eux ! Enfin, les voilà ! Je reconnais la voix de Rey. Dieu ! Que je suis heureux : je réveille Laffranque à coups de giffles !

- Les voilà ! Les voilà ! Je les appelle, Ohé ! Ohé !

- Ohé ! répond une voix. Venez nous donner un coup de main pour récupérer nos sacs. On vous les envoie !

Nous partons d'un grand éclat de rire et Naves, réveillé par nos cris, n'est pas de dernier.

- Impossible ! Nous sommes occupés, nous aussi ; nous ne pouvons pas bouger !

Un rai de lumière balaie la galerie, en amont. C'est Rey qui, ayant descendu le premier le puits du Trapèze avance vers nous. Je lui demande, nerveusement, les causes de leur retard :

- Qu'avez-vous f... ! Mon vieux ! Toute l'exploration est fichue par votre faute... Vous vous couchez tout de suite pour vous reposer et dans deux heures nous partons...

- De quoi ? De quoi ? rit Rey. Que racontes-tu ? Mais l'air des gouffres te fait du mal ! Va voir le docteur !

- Quelle heure est-il ?

- Eh ! Huit heures ! Répond-il, intrigué par une telle question.

- Huit heures ! Huit heures ! Alors, tu comprends ! Vous avez douze heures de retard. À cette heure-ci, nous devrions être en pleine exploration !

- Mais, qu'est-ce qui te prend, coupe Rey, visiblement amusé. Il est huit heures ; soit. Mais huit heures du soir !

Je suis sidéré, médusé, abasourdi par cette réponse. Laffranque et moi, nous nous regardons, sans comprendre. Peu à peu, je réalise que, démunis de nos montres, nous avons pris un décalage dans la notion du temps très exagéré.

- Mais, oui ! Huit heures du soir, reprend Rey, qui nous a rejoints dans notre corniche, en s'aidant d'une corde pour franchir la vire délicate. Nous nous sommes levés ce matin vers neuf heures, et à midi nous descendions dans le gouffre. Il ne nous a fallu que huit heures pour arriver ici.

- Mais, alors, calculê-je ; nous trois, qui sommes partis à six heures, nous avons dû arriver ici vers quinze heures au lieu de vingt et une heures, comme nous l'avions imaginé !

- Si je comprends bien, s'exclame Naves, nous nous sommes couchés dans nos duvets vers cinq heures de l'après-midi !

- Oh ! Les fainéants ! Ironise Rey.

Comme je suis heureux de tous ces événements et de constater que rien n'est perdu. Bien au contraire, parvenus tous ici, à moins trois cent soixante dix, à une heure peu tardive, une nuit de repos nous redonnera les forces nécessaires pour la pointe finale.

Deux photophores zèbrent l'obscurité épaisse de leurs puissants faisceaux. Les spéléologues de la Cordée sont tous groupés autour de nous. Douillettement enfoncés dans nos duvets, un bonnet de montagne coiffé jusqu'aux yeux, j'apprécie, en... sadique ma position, par rapport à nos nouveaux venus dont la brillance de leur combinaison atteste de nombreux passages sous les cascades et les ruissellements.

- Mais, constatê-je ; vous n'êtes que trois. Il en manque un ! Où est Robert Lagarigue ?

- Il faut te dire que la panne de nos voitures nous donne beaucoup de soucis, parce qu'à la fin de l'exploration, dimanche soir, nous n'avons pas envie de courir après un garagiste ou de rentrer à Toulouse... à pieds. Aussi, Lagarigue a-t-il préféré rester pour s'occuper du dépannage. Pour regagner Mane, où nos deux voitures sont abandonnées, il s'est permis de prendre ta 2CV...

- Eh oui ! Voilà ! m'écriê-je, atterré. Ma voiture entre les mains d'un des vôtres ! Je crains de ne jamais la revoir en entier. Tiens, il m'étonnerait pas de la voir passer demain matin en bas de cette faille, dans la rivière, dégringolant de cascade en cascade... (à ma sortie, j'apprendrai que Lagarigue, par une fausse manœuvre, a heurté un platane...).

- Bien, reprends-je. Tout se présente pour le mieux, en ce qui concerne l'exploration.

- Au moment où nous sommes descendus dans le gouffre, coupe Garcia, le ciel se couvrait de nuages.

- Mais ça n'avait pas l'air trop menaçant, ajoute Prince.

- Alors, Prince ? demandê-je. Comment trouves-tu le Gerbaut ?

- Je reste le souffle coupé. Mes camarades connaissent bien le gouffre ; aussi leur descente a été sans soucis. Pour moi, je croyais toujours arriver ici... et je n'en voyais jamais la fin ! Mais c'est immense !

- Bon, reprends-je. Organisons-nous comme ceci. Vous vous restaurez copieusement pour vous remettre de vos fatigues. Là, sur la grande plateforme, vous trouverez un réchaud à gaz. Sur la paroi de droite, un petit replat vous permettra de bivouaquer. Allez au lit de bonne heure, car demain :

debout à cinq heures ! Au fait, rendez-moi mon réveil.

- Ah ! Toi ! Tu as les idées fixes, attaque Rey. On va te le rendre, ton réveil. Mais sache que le kit-bag où il était est tombé dans un gour...

Rey me tend le réveil, tout ruisselant d'eau. Son tic-tac s'est tu. Il n'égrainera plus sa sonnerie crierde au fond d'un gouffre. Cette descente dans le Gerbaut lui a été fatale.

- J'ai ma montre, dit Garcia. Si j'ai la chance de me réveiller à cinq heures, je vous secoueraï énergiquement.

Après nous avoir souhaité une bonne nuit, nos amis nous quittent pour rejoindre leur plateforme. Je les suis du regard et assiste à leur installation. Quelques brides de leur conversation, étouffées par le mugissement de la rivière, me parviennent. Mais le sommeil me reprend. Lorsque je me réveille à nouveau, le gouffre est plongé dans le noir le plus complet ; et tout le monde dort profondément.

Le froid, tenace, me pénètre à travers mon duvet ; et l'humidité ambiante a déjà imbibé mon couchage. Je grelotte un peu. Toutefois, mon esprit dégagé de tous soucis et le cœur en joie, je ne tarde pas à m'assoupir une fois de plus.

Dans une demi-inconscience, des bruits me parviennent. Au début, montent, crescendo, de vagues chuchotements. Des cris, des chocs leur succèdent ; et d'un coup des clameurs me réveillent brusquement. Mes yeux grands ouverts butent aux froides ténèbres du gouffre. Qui a parlé ? Qui a crié ? Pourquoi suis-je réveillé ? Un malaise m'agite. Je voudrais allumer ma pile électrique que j'ai



Guy Prince et Jean Garcia au bivouac

placée près de ma tête, ce soir, en me couchant, mais le froid me paralyse.

Un trouble grandit en moi. Quel est ce vacarme qui m’a tiré de mon sommeil ? Seul, le grondement des eaux sauvages, perpétuellement agitées, est la réponse à cette question. Du côté de l’amont, du puits du Trapèze, mugit la cascade. A notre arrivée, elle n’imitait qu’un léger babillage, dont les notes variées nous parvenaient indistinctement. Maintenant, le chant devient fracas. J’imagine des flots écumeux bondir du haut du puits, tremplin majestueux. La rivière gicle, hurle dans l’abîme. Elle tourbillonne avec violence dans le vide, frappe les parois. Sa gerbe bouillonnante crève le gour profond, au bas de l’à-pic.

C’est la crue ! Le grondement se répercute sous les voûtes de marbre ; ce vacarme emplit les ténèbres, m’assourdit. Ça et là, sur nos duvets claquent des gouttes d’eau.

- C’est la crue ! laissè-je échapper à mi-voix.

- Oui, répond la voix de Laffranque que l’obscurité profonde m’avait empêché de savoir éveillé, lui aussi. Tu entends ? C’est effrayant !

Affolés, nous cherchons à tâtons nos torches électriques et les braquons devant nous. Notre position élevée, au-dessus du torrent, nous empêche de voir l’eau. Les clameurs des eaux déchaînées paraissent s’amplifier. Les voûtes vibrent comme si des tonnes de rochers s’effondraient d’une hauteur incommensurable.

Une lumière, puis deux, puis trois, s’allument dans le bivouac des toulousains. Nos camarades s’éveillent, à leur tour. L’un d’eux crie une phrase dont nous ne pouvons distinguer le moindre mot. Le tumulte violent des eaux couvre toute conversation. Nous ne pouvons qu’échanger de nombreux « ohé ! ohé ! ». Ces lumières s’agitant sur la plateforme dénotent une grande excitation chez nos compagnons.

Ah ! Je n’oublierai jamais ces instants d’affolement, de déception. J’ai envie de pleurer, car je sais, maintenant, que notre exploration est irrémédiablement compromise.

- Laffranque, dis-je à l’oreille de mon camarade à voix forte, pour me faire entendre. Que fait-on demain ? Peut-on continuer avec une telle crue ?

- Dors, me répond-il, fataliste. On verra ça, au moment de nous lever.

Les unes après les autres, les lumières s’éteignent. Chacun essaie de calmer ses nerfs et de trouver dans le sommeil un repos bien relatif. Mon somme sera entrecoupé de nombreux sursauts. Plusieurs fois, je me dresse et écoute, afin de surprendre l’indice d’une décrue. Hélas ! Mon

attente, chaque fois est déçue... Le tonnerre prend une ampleur effrayante, d’heure en heure. Tout près de moi, sur ma gauche, je sens quelque chose remuer.

- Laffranque ? appellè-je

Un grognement.

- Laffranque ? Tu dors ?

- Non !

- Tu entends ?

- Oui !

- On dirait que ça baisse ?

- Non. Il semble que ça augmente...

J’allume ma torche et la braque dans les voûtes élevées et sur les parois. Les murailles, en tous points, me cachent la rivière. L’œil ne surprend aucune image effrayante. Seule, l’oreille réalise le dramatique de la situation. Sous terre, bien souvent, plus que la vue, l’ouïe est à l’origine de la découverte fabuleuse. Elle surprend le jasement d’une rivière qui serpente au bas d’un puits, au bout d’une galerie ; elle découvre le chuintement du courant d’air qui hulule dans une chatière à l’aspect décevant. C’est par là, pourtant, que l’on a la chance de déboucher dans de grandes continuations.

Cette nuit, qui pour nous demeurera à jamais inoubliable, l’ouïe constamment en éveil nous apporte des sensations terribles. La crue... le spéléologue qui a connu, un jour, dans un gouffre, les affres de la peur, le désespoir, à cause de la montée subite des eaux comprendra...

Le rayon perçant de la lampe se pose sur mes camarades toulousains endormis au milieu des rochers. Je l’arrête sur Garcia, car sa silhouette m’intrigue. Peu à peu, je devine qu’il est coiffé de son casque !... Je ne m’explique pas qu’il l’ait mis, pour dormir, dans son duvet ! Il m’apprendra, tout à l’heure, au réveil, que, à cause sûrement des vibrations des voûtes, plusieurs pierres se sont détachées et ont éclaté tout près de son visage. Un bloc, même, l’a assommé quelques secondes...

Je me rendors... Un appel, des cris, des rais de lumières... Je me dresse et écarquille les yeux.

- Ohé ! Ohé ! Il est cinq heures, scande Garcia pour bien se faire comprendre.

Cette précision dans l’heure du réveil confirme que notre ami, lui aussi, inquiet par la crue, ne dormait que d’un œil. Je secoue Laffranque et Naves qui me répondent que par un grognement. Je dirige droit sur les yeux la vive lumière de ma pile électrique pour les décider à réagir violement.

Nous vivons, à l’instant, le plus mauvais moment de l’exploration. Le lever au fond d’un gouffre ! Le froid nous engourdit, nous invite à nous plonger plus profondément dans nos duvets... Et pourtant, il faut nous lever...

Avec mes deux compagnons, la conversation porte sur le même sujet, obsédant : l’exploration et la crue. Je voudrais me rendormir et oublier notre situation désespérée. L’appel des profondeurs se fait trop entendre pour faire la sourde oreille.

- Que fait-on ? demande Naves.

Cette question qu’il pose, tous les autres l’ont présente à l’esprit. En ce moment difficile, je comprends plus que jamais ma lourde tâche de chef d’expédition. C’est à moi qu’il appartient de décider. Ce que je proposerai, mon équipe l’acceptera. Ou c’est l’abandon, avec le désespoir et l’échec définitif ; ou c’est la pointe avec ses dangers réels à chaque pas.

- Il me semble, réponds-je, que nous pouvons essayer de descendre le plus bas possible. De toute façon, la crue doit être à son maximum. Or, tant que nous pourrons descendre sans trop de risques, nous serons assurés de pouvoir remonter sans trop de difficultés. Continuons donc jusqu’à la limite du possible. Nous nous arrêterons lorsque nous ne pourrons pas aller plus loin, aurait dit La Palisse s’il avait été spéléologue.

Le froid cruel, l’éternelle obscurité, le hurlement de la cascade incitent certains d’entre nous à se rendormir. A force de grands cris, nous les réveillons, ce qui a pour but principal surtout de nous tenir éveillés, nous-mêmes ! Puis, lentement, paresseusement, nous sortons de nos duvets... Horreur ! Cette humidité pénétrante des gouffres... Ces combinaisons alourdies par l’eau, ces bottes froides... Cette boue dans laquelle on patauge... Il est huit heures. Trois heures sont nécessaires pour nous lever !

J’ai lu, un jour, dans un rapport d’une grande expédition entreprise par un spéléo-club qui occupe une place prépondérante en France :

«Réveil à 6 heures. Départ à 6 heures 30.»

Quel mensonge ! Que celui qui s’est levé en moins de deux heures, au cours d’une exploration vécue dans d’aussi inhumaines conditions, me jette la première... stalactite ! Michel Siffre, rendu si célèbre par son expérience que lui seul qualifie de scientifique, a prétendu que le monde souterrain était un lieu de repos idéal pour les malades surmenés. A-t-il seulement participé à une exploration spéléologique ? J’en doute. Il se rendrait compte qu’il vaut mieux dormir dans une chambre surchauffée, dans un

bon lit, que de grelotter dans la boue gluante du fond d’un gouffre, où la basse température et le hurlement des eaux folles sont les conditions courantes de vie !

La plateforme nous réunit tous les six. Il n’est question que de la crue... Tout en bavardant et en gesticulant pour essayer de nous réchauffer, nous prenons un petit déjeuner peu appétissant. En tant qu’organisateur de l’expédition, je fais l’inventaire de kit-bags entassés pêle-mêle dans l’argile. Des échelles, des cordes pour descendre jusqu’à moins six cents. Mais, tout ce matériel occupe dix énormes et lourds kit-bags. Laffranque, lui, prépare le nécessaire d’escalade : pitons, marteau, étriers, mousquetons. Nous avons l’impression que nous ferons souvent appel à lui pour pitonner l’échelle le plus loin possible des cascades dans les puits que nous descendrons.

Quant au problème de la bouffe, terme employé couramment sous terre, il est étudié par tous. En habitué des séances légères et considérant surtout l’incroyable matériel à emporter, je suggère d’amener le moins possible de nourriture : quelques boîtes de pâtés, quelques biscuits. Rey vante les qualités de rations militaires spéciales, hautement énergétiques. Elles se présentent sous la forme de nougats gros comme trois morceaux de sucre. Cette dose correspond à un... repas, paraît-il !



Guy Prince tenant fermement son appareil photo !

Les photophores sont vérifiés, les piles de rechange soigneusement pliées dans des sacs étanches. Tout est prêt pour le grand départ.

- Messieurs, parodiè-je ; aujourd'hui sera pour nous le jour le plus long...

J'organise la descente. D'abord Garcia restera ici au camp, ou plutôt à cinquante mètres en aval, au sommet du puits de trente mètres, terminus de notre dernière pointe. Il aura pour mission d'assurer notre descente et notre remontée mais surtout d'être un lien (très distant, tout de même !) avec la surface, en cas d'accident. Au fur et à mesure de notre progression vers le fond, sa présence, là-haut (mais à moins trois cent soixante dix mètres !) nous apportera quelque apaisement.

Chargés d'une musette de vivres, d'un et même de deux kit-bags chacun, nous dégringolons la plateforme pour rejoindre la rivière. Hier, ruisselet placide à la course paresseuse ; aujourd'hui torrent impétueux aux forces décuplées.

Avec de l'eau parfois jusqu'aux genoux nous cheminons dans une profonde gorge qui n'est autre que cette faille coupant notre plateforme en deux. Derrière nous, diminue le fracas de la cascade du puits du Trapèze, tandis qu'à l'aval monte le vacarme d'une nouvelle chute ! C'est le puits de trente mètres. La rivière s'y déverse fougueusement. Sur la droite, escaladant la paroi, nous atteignons la lucarne par laquelle nous envisageons la descente.

Il y a longtemps que je rêvais de vivre ce moment ; d'une part, parce que nous dominons l'inconnu, et d'autre part, parce que, au bas de cette verticale, la présence d'une tâche blanche avait fait germer dans notre imagination fertile la possibilité d'une trace de passage d'une équipe qui, ne pouvait être parvenu là que par un étage inférieur, donc de la grotte de Pène Blanche...

La mise en place des échelles, les préparatifs, la perspective d'affronter ce puits en dehors de la gerbe grâce à un bec rocheux qui déporte les agrès, nous remettent le coeur en joie. Ces manœuvres nous tirent de notre somnolence et échauffent nos muscles. Laffranque va descendre le premier et je lui demande de donner une dizaine de coups de sifflet s'il... débouche dans Pène Blanche !

Penchés sur la gueule du puits noir, où la cascade jette des traînées brillantes, nous suivons sa descente. Elle semble bien se dérouler et nous nous réjouissons que ce puits, qui est en quelque sorte notre premier contact avec la rivière en crue, ne nous gratifie pas d'une douche généreuse. Seuls, des ruissellements dégoulinant le long des agrès et quelques éclaboussures tambourinent sur le casque et les épaules.

Cela n'est rien, comparé à ce que nous avions tant craint.

Quatre coups de sifflet accompagnent l'arrivée de notre ami au bas du puits où nous le voyons d'un bond se plaquer contre la muraille, à une dizaine de pas de l'échelle. Cette précipitation laisse supposer que, malgré tout, la cascade n'épargne pas le fond de cette verticale. Le signal convenu ne se fera pas entendre : la tâche blanche entrevue n'est autre qu'une petite coulée stalagmitique !...

Déception. Nous nous regroupons tous, au fond de ce puits occupé totalement par un lac où l'on s'enfonce jusqu'aux genoux, aux endroits les moins profonds.

À l'aide de la corde d'assurance, Garcia nous fait descendre les sacs, l'un après l'autre. Une musette pour chacun et dix kit-bags de matériel pour quatre, cela fait beaucoup !

Devant nous, noire, rectiligne, la galerie fonce vers l'aventure. Le torrent souterrain emprunte un étroit chenal d'une profondeur difficile à estimer. Nous avons la possibilité d'avancer, un pied de part et d'autre de cette rigole large d'un mètre. Parfois, les margelles manquent, les parois foncent verticalement dans l'eau. Des exercices exténuants de varappe et d'opposition avec parfois deux



Jacques Jolfre et Christian Rey

kit-bags aux mains, nous font progresser périlleusement au-dessus des tourbillons.

On ne peut converser, même à faible distance, car le tapage des eaux couvre toutes phrases. Malgré ce silence établi entre nous, une étroite communion d'esprit nous unit puisque, ensemble, nous vivons un rêve merveilleux. Toutefois, la hantise de rencontrer une cascade démesurée où aucune prise dans la paroi ne pourrait nous en écarter, nous serre le cœur.

Parfois, les murailles s'évasent au point que nous pouvons marcher sur des berges accueillantes, frôlant de nos bottes le courant. Nous progressons ainsi plus de deux heures, et cette exploration relativement facile (mais nous appuyons sur le mot : relativement !) nous déconcerte. Il y a trop longtemps que cet état de chose dure... pour que cette situation demeure aussi commode. L'obstacle majeur ne saurait tarder à se présenter. Au hasard du faisceau de mon photophore, j'observe mes compagnons.

Laffranque, souvent en tête, savoure cette exploration. On sent qu'il voudrait avancer vite, très vite. Il courrait, s'il le pouvait. Naves le suit de près et partage le même enthousiasme. Rey, lui, se bat avec ses charges, mais entre deux jurons contre ses sacs rebelles, il ne cesse de s'exclamer : ça, au moins, c'est de la rivière ! Quant à Prince, à la plaisanterie facile, au sourire rarement effacé, il n'arrête pas de parler... J'attribue ce verbiage abondant à une sorte d'euphorie. De toute façon, le bruit du torrent étouffe ses paroles, et ne comprenant que quelques mots, par-ci par-là, je me contente de sourire en guise d'acquiescement !

Pour ma part, je ferme la marche, par la force des choses, puisque dans cette avenue inondée, il est impossible de se dépasser. J'aurais du mal à doubler mes camarades, car non seulement leur progression est rapide, mais mes deux kit-bags, en partie éventrés, s'accrochent à la moindre saillie, ce qui me retarde sérieusement.

Un moment de flottement désempare notre petite équipe. Notre galerie prend des proportions plus restreintes et accuse une tendance à remonter, tandis que la rivière, bien entendu, s'enfouit dans une faille impénétrable. Ce couloir, qui nous force maintenant à avancer à quatre pattes, prend fin subitement par une fissure remontante où la tête ne peut même pas s'engager. Heureusement, sur la gauche, une ouverture verticale perce le plancher stalagmitique. M'y penchant, une bouffée d'air glacial me fouette, tandis que me parvient le bruissement des eaux retrouvées.

Je m'y engage imprudemment, les pieds en avant, car le relief imprécis de cette fissure plongeante rend impossible toute estimation. Cette faille s'évase un peu, et calant mes

pieds contre une courte stalagmite, je me penche et examine les lieux. La rivière coule silencieusement, mais profonde, impressionnante, entre les parois resserrées. Là encore, il va falloir avancer au-dessus d'elle avec le risque de glisser et peut-être de se noyer, car la roche dessine à fleur de l'eau un repli, un enfoncement. Malheur à celui qui ferait une chute dans l'eau et plongerait sous cette margelle !

Laffranque, puis Naves me rejoignent et dans des positions inconfortables nous réceptionnons les sacs que nous envoient Rey et Prince, là-haut. Pendant que ces derniers descendent, Laffranque pousse une reconnaissance dont il revient quelques minutes après, la mine bien pessimiste :

- Je crois que c'est fini...

- Comment cela ? Fini ? crie Rey ; comme ça ? Ce n'est pas possible...

- Je n'ai fait qu'une vingtaine de mètres, pour m'arrêter devant un lac à la profondeur impressionnante : on n'en distingue pas le fond ! Mais, il est fermé de toutes parts.

- Allons donc ! Dis-je. Et la rivière, alors, où passe-t-elle ?

- Elle coule, toute de même ! Lance Prince, perplexe.

- Oui, mais c'est fini, sûrement, par un siphon.

Un siphon ! Voilà bien l'obstacle tant redouté. Laissant là nos charges, nous progressons en opposition, prudemment, encordés, au-dessus de la rivière profonde. L'absence de prises rend très difficile et très dangereuse notre varappe. Enfin, voici le lac... la conformation du terrain empêche de nous pencher pour bien examiner tous les replis de la roche.

Laffranque décide de gonfler notre canot pneumatique pour aller se rendre compte sur place. Dans notre position, arc-boutée contre les pans de roche glissante, l'embarquement devient une manœuvre des plus délicates. Nous prenons mille précautions, mais bien précaires et d'apparence inefficaces en cas d'accident pour faciliter la gymnastique de notre ami. Notre éclaireur, pas très rassuré mais enfin installé dans le frêle esquif, se propulse en prenant prise sur les berges. Nous le suivons du regard, anxieux de connaître le résultat de son inspection.

- Oh ! Les gars ! Ça continue, sur la droite ; pas du gâteau certes, mais ça passe. Il faut s'engager dans un laminoir en se courbant fortement... C'est du tonnerre ! Le Gerbaut n'est pas terminé !

Pendant que notre compagnon revient vers l'embarcadère, Rey et Prince font quelques pas en arrière pour récupérer le matériel, afin de le faire suivre avec nous.

La traversée du lac nous retient deux ou trois heures au

moins ; les manœuvres prennent une lenteur désespérante. Les difficultés d'embarquement et de débarquement sont telles que chaque traversée prend l'allure d'un grand voyage ! À mon tour, prenant place sur le canot qui essaie de me chavirer, comme un cheval sauvage tente de désarçonner son cavalier, je pagaie pour rejoindre Laffranque. Depuis l'embarcadère, Rey déroule précautionneusement une cordelette en nylon fixée à une lanière de mon esquif. Ainsi, une fois que je serai arrivé à bon port, il pourra ramener le canot à lui.

Parvenu au milieu du lac, je m'immobilise un instant et essaie d'en sonder la profondeur. La puissante lumière de ma frontale ne bute sur aucun obstacle ! À combien le fond se trouve-t-il ? Cinq mètres ? Dix mètres ? Je frémis, ne sachant pas nager... Mais, un éclair me frappe au visage. Laffranque m'attend et manifeste son impatience. Je le vois, en effet, accroupi dans un petit couloir. La voûte baisse rapidement et m'oblige à me courber, à rentrer le plus possible ma tête dans les épaules. Mon casque cogne des stalactites qu'il brise. Ça coince ; le canot tourne sur lui-même. Je prends peur et me penche le plus en avant, afin de ne pas toucher le plafond.

Me voilà enfin sur la berge, au départ de l'étroit corridor.

- Quel boulot, pour débarquer ici, dans cette position, à plat ventre, m'explique Laffranque. Le canot a toujours tendance à se retourner et à repartir vers le milieu du lac. Pour faire cette manœuvre, tout seul, je me suis amusé ! Aussi, je te laisse te débrouiller par toi-même, sans t'aider !

Cette boutade dépeint bien le caractère de mon camarade. Non pas certes qu'il faille juger sévèrement cette réplique, parce que je sais fort bien que dès le moindre faux mouvement de ma part, il bondira sur moi me tirer du mauvais pas, mais elle dénote un esprit de joyeux luron et de farceur. Il faut dire, à sa décharge, que, en d'autres circonstances, je lui rends la pareille !

Je dois donc batailler, seul, pour m'engager en rampant dans ce laminoir, tandis que le canot menace de glisser d'un coup en arrière.

- Encore un petit effort, ironise mon camarade.

Exaspéré, je saisis une poignée de boue et fais mine de la lui lancer au visage.

- Si tu le prends sur ce ton, je m'en vais, dit-il ; et telle une écrevisse, il disparaît en une marche arrière rapide.

Je prends pied, ou plutôt, je réussis à m'allonger sur le sol et lance un TIREZ à Rey pour lui dire qu'il peut ramener à lui le canot. Ce couloir étant à peu près sec, quel chemin emprunte la rivière ? Par l'interstice de colonnettes

de calcite, sur la gauche, je la découvre, filant dans un canal étroit au plafond bas. Je suppose que si la crue devenait encore plus forte, les eaux, ne trouvant plus un passage à leur taille dans ce conduit, déborderaient la chatière où je suis.

- Ohé ! Jacques ? J'arrive. Appelle Prince.

Une faible lumière raie la surface du lac ; mon camarade apparaissant derrière le coude de la galerie, navigue vers moi. Au milieu du lac, il cogne contre la voûte, et fort de mon expérience, je le conseille :

- Penche-toi bien vers l'avant. Passe ta tête dans cette saignée du plafond, à droite. Oui ; c'est bon...

Mais Prince s'énervé ; d'un geste brusque, il s'agrippe à une grosse stalactite et c'est le naufrage ! Le canot bondit en l'air et retombe, retourné sur lui-même. La tête de Prince émerge à peine. Je l'entends et le vois cracher, barboter, se débattre. Puis, reprenant son sang-froid, il entame la brasse. De ma berge, je ne puis que demeurer impuissant.

- Tu approches. Tu approches, lui cris-je. Tu vas pouvoir prendre ma main. Attention. Voilà !

Dégoulinant d'eau, il se hisse sur la rive.

- Eh bien ! Mon vieux ! Je l'ai échappé belle ! Voilà le baptême du gouffre !

Cette plaisanterie illustre le moral inébranlable de ce compagnon. Si la victime prend cet accident du bon côté, j'aurais bien tort de me faire du souci. Mais pourtant, je m'inquiète, malgré moi, parce que dans sa condition actuelle, il lui est presque impossible de continuer une exploration aussi poussée que celle-ci. Par contre, faire demi-tour est une solution qui oblige à l'un de nous de l'accompagner. Par contrecoup, l'expédition s'achève bien piteusement. C'est un problème qu'il ne m'appartient pas de trancher. L'intéressé, seul, peut et doit décider.

- Mais, je continue ! répond Prince, étonné de ma question. Ma combinaison un peu étanche (je dis bien : un peu) m'a protégé en partie de l'eau. Je n'ai que la poitrine de trempée. Les jambes ont l'air sèches...

- Ohé ! Ohé ! S'inquiètent Rey et Naves, de l'autre côté du lac, dont la paroi de gauche, faisant un coude leur a empêché d'assister à la chute de Prince. Qu'y a-t-il ?

- Rien, réponds-je pour les rassurer. Ramenez le canot à vous et envoyez les kit-bags, maintenant.

Prince, pour se donner du mouvement afin de ne pas se refroidir, noue une cordelle au canot. Elle a pour but de pouvoir le retirer à nous pour effectuer les manœuvres de va-et-vient, pour les voyages du matériel. Pendant ces

opérations interminables, un appel, derrière nous, nous fait sursauter. Il vient de l'aval, c'est-à-dire de l'inconnu, du fond de la galerie !

Occupés à notre travail, nous avions oublié Laffranque, et sa disparition était passée inaperçue ! Il avait profité du répit que lui apportaient mes manœuvres avec Prince pour aller jeter un coup d'œil sur la suite.

- Ohé ! crie-t-il en riant de bon cœur, tout en avançant à quatre pattes dans notre petit couloir. Ça file, et en profondeur !

D'un coup, le moral nous revient. Vite, nous répartissons le matériel. Depuis notre départ du Camp 2, nous n'avons laissé que deux rouleaux d'échelle pour équiper le puits de trente mètres, ce qui n'a guère allégé nos sacs. Aussi, décide-t-on, le cœur bien gros, d'abandonner là notre canot, courant le risque de rencontrer un nouveau lac.

Notre marche courbée sous la voûte basse, tout en traînant nos fardeaux, nous fait déboucher sur la rivière aussi fougueuse qu'en amont. Les modulations sourdes d'une cascade nous font faire la grimace.

- Il ne s'agit pas de notre rivière, nous rassure Laffranque, mais d'une cascaille qui tombe d'un puits remontant. D'où vient-elle, au juste ? Je serais curieux de le savoir.

-Mais alors, cette nouvelle arrivée va grossir notre rivière ? S'inquiète Rey.

- Evidement ! répond Laffranque.

Un rideau de pluie embrume toute la galerie : c'est la cascaille qui se déverse dans cet étage, éclaboussant généreusement tout sur le trajet de sa chute. D'un bond, nous franchissons cette gerbe pour stopper brusquement sur les bords d'un à-pic. Nous venons de faire irruption au sommet d'un vaste puits d'où montent les embruns du torrent hypogé et le fracas des eaux qui s'y précipitent en cascade.

Pendant que Prince amarre trente mètres d'échelle, Laffranque, en alpiniste-né, tente l'escalade du puits remontant. Son retour tardant, nous commençons la descente de notre verticale, car les éclaboussures et les remous des eaux nous trempent abondamment. Nos combinaisons de toile plastifiée ruissellent et brillent sous la douche ; nos mains gelées démêlent avec peine les cordes. Rey descend le premier et réceptionne le matériel que Prince et Naves lui envoient.

Une tape sur l'épaule me fait sursauter. C'est Laffranque qui revient de son ascension, mais les clameurs du torrent avaient couvert les bruits de son arrivée.

- J'ai pu remonter une quarantaine de mètres, me crie-t-il à l'oreille pour se faire entendre. Le puits remonte toujours. Mais quelle douche ! Je me suis arrosé de la tête aux pieds.

Nos trois camarades nous attendent déjà au bas du puits. Je descendrai le dernier pour assurer Laffranque. Durant sa descente, je me penche sur la lèvre du gouffre pour mieux étudier cette verticale. En effet, je rejoindrai l'équipe sans être assuré, puisque nous ne laissons personne, ici pour le faire. De même, par économie de corde, je préfère ne pas utiliser de poulie. Aussi, faut-il que je connaisse à l'avance les difficultés pour effectuer la descente dans les meilleures conditions. Une fausse manœuvre, la cascade que je puis recevoir sur les épaules si l'échelle se déporte, et c'est la catastrophe...

Le gerbe me frôle et me frapperait même si mes camarades ne tendaient pas l'échelle en biais, afin de l'écarter de sa trajectoire. Puis, notre marche reprend, non pas par une galerie, mais par un nouveau puits d'une vingtaine de mètres.



Remontée sous la cascade glaciale

- Ça, c'est bon ! s'exclame Laffranque joyeux. Voyez mes notes. Nous nous rapprochons de Pène Blanque...

- Le contraire serait déroutant ! Ironise Prince.

- Il est difficile, dis-je de faire une topographie précise dans nos conditions. Néanmoins, il faut reconnaître que Pène Blanque est toute proche. Il est donc normal que le Gerbaut, maintenant, prenne un profil vertical pour atteindre le niveau du fond de cette grotte.

Depuis plusieurs heures que nous progressons dans ce réseau actif, nous sommes inondés jusqu'aux os, et nos pieds émettent dans nos bottes, à chaque pas, des flop-flop caractéristiques !

- J'ai une résurgence dans mes bottes ! Plaisante Prince.

- On se demande ce que l'on pourrait avoir de sec, ici ! Ajoute Naves.



Jean Garcia assure un coéquipier au sommet du puits de l'Angoisse

Aussi la descente du nouveau puits au bord duquel nous nous affairons auprès de nos kit-bags ne nous déroute-t-elle pas ! Pourtant, tout concourt à nous arrêter ou tout au moins à nous effrayer. La rivière occupe toute la largeur de la galerie, soit deux ou trois mètres, et se déverse en une belle gerbe dans le vide. En amont, une stalagmite trapue est repérée pour servir de point d'attache pour l'échelle. Pendant que je ceinture cette concrétion avec un fixe-échelle, Prince déroule, dans le puits, un rouleau d'agrès que la force des eaux balaie furieusement.

Les échelles en place, Naves aperçoit sur la paroi de gauche, une protubérance rocheuse à un mètre du surplomb. Il réussit à coincer un câble de l'échelle, ce qui la déportera

un peu de la gerbe blanche d'écume. Cette précaution nous évite, au cours de la descente, d'être écrasés par les flots, mais n'empêche pas de recevoir, au rythme des oscillations des agrès, des gifles et des bourrades de la cascade. La force de la chute nous fait baisser la tête, et l'eau frappe violement notre casque avec un affreux fracas qui ronfle aux oreilles. Elle ruisselle le long du visage et pénètre dans le nez et dans la bouche. Il faut même fermer les yeux et la pratique des échelles nous facilite la descente dans ces conditions.

Horrible, cette sensation de vêtements mouillés, dégoulinant d'une eau glaciale, qui se plaquent au corps !... Quelques derniers échelons traînent sur le sol rocheux d'une salle aux murailles altièrès et lisses. Nous ne savons où nous mettre pour éviter les embruns qui nous inondent et dont le souffle nous gèle.

Et toujours ce grondement du torrent qui hurle aux oreilles, martèle la tête ! Ah ! Combien donnerions-nous pour qu'il cesse, pour que règnent le silence, le calme, la paix reposante ! Mais non ! Au contraire, le ruisseau s'abat, saute de roc en roc, frappe la paroi, et, tumultueux, reprend sa course. Le bruit s'amplifie, la tonalité de son chant s'élève. Est-ce la crue qui augmente encore ? Est-ce plutôt l'effet de la fatigue, de la fièvre qui pèsent sur notre cerveau ?...

Je tremble de froid ; des frissons agitent tout mon corps, la tête me fait souffrir. Je l'appuie à la paroi et ferme un instant les yeux. Je ne suis pas le seul à sombrer dans cette pénible léthargie ; mes compagnons sont affalés à même le sol, assis ou allongés sur des blocs rocheux tombés de la voûte, il y a des millénaires... ou hier, peut-être !

- Depuis combien de temps sommes-nous partis ? Questionne Rey.

- Oh ! Depuis six ou huit heures ? répond Prince.

- À peu près, approuve Laffranque. Il serait donc près de trois heures de l'après-midi ?

À cette constatation, il se dresse brusquement d'un coup de rein : mais nous n'avons pas mangé ? Voilà pourquoi nous nous sentons fatigués !

- Il ne faut pas oublier, dis-je, que depuis notre départ nous n'avons fait aucune pause. Si nous cassions la croûte ?

- OK, répondent en chœur nos compagnons.

- Mais pas ici, reprends-je, à cause du courant d'air. Personnellement, je suis mort de froid. Voyons si plus loin nous ne trouvons pas une petite salle en retrait.

Nous n'avons pas beaucoup de chemin à faire pour découvrir, en effet, sous une voûte basse un diverticule dont le sol, couvert de sable, subit les assauts du courant de la rivière qui marque un coude en ces lieux. Assis en rang sur le sable, les bottes effleurent l'eau, nous ouvrons nos musettes.

- Je propose, dis-je, de garder nos vivres pour ce soir, parce que nous n'avons pas encore fini ! Nous ne savons pas ce qui nous attend. Contentons-nous, donc, des rations spéciales que tu as prises, Rey ; puisqu'il paraît qu'une seule équivaut à un repas...

- Tu ne me feras pas croire qu'en avalant ton truc, on a l'impression de déguster un poulet ? s'écrie Prince.

- Ne t'imagines pas gober cette ration en deux bouchées, lui lance Rey. Dans la bouche, elle gonfle de façon incroyable, et tu auras du mal à la faire descendre. De toute façon, il s'agit d'un énergétique très puissant.

En effet, nous mastiquons longuement ce petit carré de ration qui a le don de nous donner soif. Mais, en ce domaine, il n'est point besoin de se priver ! Il suffit de plonger le quart dans la rivière qui court à nos pieds.

- Je me sens de plus en plus gelé, avoue Prince.

- Et nous, nous transpirons ! coupe Laffranque d'un ton exaspéré.

- Il faut en vouloir pour vivre trois jours dans cet enfer, reprend Prince. Nous en bavons ; nous nous traînons dans la boue, nous tirons des charges éreintantes ; nous vivons constamment dans l'eau comme des poissons... Si encore nous réussissions à atteindre le fond ou à déboucher dans Pène Blanque ! Mais, avec la flotte qu'il y a, nous n'allons pas aller bien loin ! Quelle prétention de vouloir persévérer.

- Mon vieux, réponds-je ; Chamfort, dans ses Pensées et Maximes, je crois, a écrit : Les prétentions sont une source de peines, et l'époque du bonheur de la vie commence au moment où elles finissent...

Je reconnais en mes camarades... les grognards de Napoléon, qui se plaignaient souvent, mais allaient toujours de l'avant. Car, bien sûr, il n'est pas question, pour nous, de faire demi-tour.

Depuis le début de notre halte, j'ai marqué d'un repère, d'un petit galet noir, le niveau de l'eau et je constate avec amertume que le courant le recouvre déjà... Pour ne pas jeter le pessimisme au sein de notre petit groupe, je préfère n'en souffler mot à personne.

- Si nous faisons un peu de café, suggère Rey. J'ai fait suivre le réchaud à gaz.

- Formidable ! m'écrie-je. Formidable ! Mais, tu as le café, au moins ? Car, si c'est pour nous faire encore du Café-Gerbaut...

Hélas ! Si tout avait été prévu, Rey n'avait pas pensé que la petite cartouche de gaz touchait à sa fin. Après des sautes, la flamme s'éteint définitivement. Cette déception nous contrarie beaucoup, parce qu'un peu de boisson chaude nous aurait fait du bien, physiquement et moralement, surtout.

Tant pis ! Déçus, nous refermons nos musettes et, lentement, pour éviter que nos effets trempés ne collent au corp, nous nous levons. Les premiers pas ressemblent à une démarche de chimpanzé ; nos vêtements pèsent, leur contact nous fait trembler.

Il est terrible, ce froid qui vous pénètre, vous enlève toute faculté d'agir et de penser. Fatigué, vous vous appuyez à la paroi dégoulinante d'eau et, claquant des dents, frissonnant, vous êtes incapable de faire le moindre geste. Le fait de regarder l'heure, ce qui implique un mouvement du bras, devient pénible, et j'avoue que souvent, en équipe, on se dispute – amicalement, bien entendu – pour savoir qui doit consulter sa montre ! Il faut faire un très grand effort de volonté pour s'obstiner à continuer. Bien sûr, aucun obstacle majeur n'est venu, pour l'instant, arrêter notre marche. Disons plutôt que nous avons passé allègrement, presque, des difficultés qu'en temps normal nous aurions jugées insurmontables. Nous sommes descendus sous la douche des puits balayés par des cascades ; mais pourrions-nous vraiment les remonter ?

Nous avons traversé ce lac dont la voûte basse obligeait à se courber fortement pour débarquer en rampant dans un couloir exigü. Mais si la crue augmente encore, l'eau peut envahir cette chatière, battre contre le plafond, nous emmurant, ainsi, vivants, derrière cette muraille liquide.

Et pourtant, nous continuons. Si chacun d'entre nous s'écoutait, il ferait demi-tour. Tous en bloc, nous cherchons à nous surpasser, à ne pas laisser deviner à nos camarades notre trouble, notre peur même. Le courage c'est, parfois, d'avoir peur et d'être le seul à le savoir... Chacun ne peut abandonner pour ne pas enlever aux autres la joie de cette exploration. C'est un merveilleux élan de camaraderie, cet inébranlable esprit d'équipe qui fait de la spéléologie un sport où l'amitié et l'entraide vont grandissant sans cesse.

La reprise de notre progression nous réchauffe, d'autant plus, que, si la galerie adopte sensiblement un profil horizontal, la nature a su amonceler d'innombrables petits accidents de terrain. Là, un rideau stalagmitique barre le chemin. Une vire, sur la droite, fait surmonter cette barrière

naturelle. Ici, il faut se glisser entre deux colonnes énormes pour éviter des cascates qui giclent de la voûte au milieu de la diacase.

La muraille, soudain se referme, et la rivière gronde sous la roche formant siphon. Légèrement sur la droite, sur l'autre rive, s'entrouvre une large cassure, élevée de deux mètres. Pour l'atteindre, il faut sauter le torrent, par un malheureux hasard très profond en cet endroit, et s'accrocher à la paroi d'en face où les prises sont inexistantes, pour se hisser à la hauteur de la lucarne.

- Là, s'exclame Prince. On va s'amuser à grimper à cette sorte de mât de cocagne. Celui qui dérape va irrémédiablement à l'eau. Mais, le «chef» va nous montrer comment il faut s'y prendre.

- Oui, dis-je. Je vais vous montrer comment... on tombe à l'eau !

Prince et Rey attendent au bord du ruisseau, prêts à me tirer de l'eau en cas de chute, tandis que, d'un bond, je saute sur la paroi opposée. Ô miracle ! Mes mains et mes pieds réussissent à s'accrocher à d'invisibles aspérités, et... je suis passé !

Une corde est installée pour faciliter le passage de mes camarades. Au loin, un grondement emplît les voûtes. L'appréhension d'une cascade nous hante. Nous courons, ou plutôt nous patageons dans l'eau jusqu'aux genoux, parfois jusqu'aux cuisses. Une petite salle, traversée par le torrent étroit mais profond, nous autorise à souffler un peu et à poser nos sacs alourdis par l'eau qui y est entrée !

Devant nous, saute la rivière en une cascade étalée et heureusement de faible profondeur. Par contre, lui faisant suite, s'agit un lac d'une quinzaine de mètres de longueur où les parois se dressent verticalement. Les remous blanchâtres de l'eau, les tourbillons empêchent d'en estimer l'importance et nous regrettons de n'avoir pas eu le courage de faire suivre le canot. Au cours d'une brève discussion, il est question de faire demi-tour pour aller le récupérer. Ce serait là une perte de temps de deux ou trois heures, ou plus, sans compter une nouvelle fatigue supplémentaire.

Le découragement s'installe... Mais, je crois qu'à partir d'un certain moment, dans une grande expédition, on se laisse prendre par l'attrait de la découverte. On est saisi par la grisaille de l'inconnu, si bien que la pensée de faire demi-tour ne vient plus à l'esprit. Il faut passer coûte que coûte : voilà le leitmotiv qui revient constamment. C'est à ce moment-là, aussi, que se commettent les pires imprudences, que de grands risques sont pris.

Nous n'hésiterions pas, je pense, à tenter la traversée à la nage ! Mais, Laffranque va s'efforcer de trouver une voie.

- Jolfre, me dit-il, après avoir examiné longuement la topographie des lieux, voici ce que je propose de faire. Tu vas m'assurer avec la grosse corde de trente mètres. Je vais descendre cette petite cascade qui tombe devant nous dans le lac. De là, je longerai la paroi de droite...

- Mais comment ? coupè-je. On ne voit pas le fond !

- Je m'immergerai jusqu'au ventre s'il le faut ou plus ; à moins que quelques prises ne me facilitent la traversée.

- Hum ! Je n'en vois aucune, constate Rey.

- Bref ! Je verrai bien. Puis je gagnerai la rive opposée. Là, je fixerai ma corde à une stalagmite, le plus haut possible du lac, et je la tendrai au maximum. Vous pourrez passer en vous en servant comme pont de singe, c'est-à-dire en vous y suspendant, au-dessus de l'eau, pour franchir ce bassin.

- Nous faisons du funambulisme ! Lance Prince. Et nous travaillons sans filets. Mesdames et Messieurs, vous allez admirer René Laffranque dans son numéro de cirque exceptionnel !

La manœuvre s'exécute comme prévu et grâce à elle, nous pouvons franchir sans nous immerger ce lac profond. Les kit-bags, eux, sont accrochés à la corde en tyrolienne et parviennent sur l'autre rive.

Quelques centaines de mètres plus loin, la tectonique du gouffre change brusquement. On dénote aisément un aspect différent des couches géologiques. Les plissements accusent une verticalité quasi absolue propre aux grands abîmes. Jusqu'à présent, effectivement, la galerie s'entrecoupait d'à-pics ne dépassant pas quinze ou trente mètres. Après ces descentes sous les eaux torrentielles, on était assuré de progresser dans un étage plus accueillant.

Maintenant, le visage du gouffre se modifie complètement. A nos pieds, après un coude, s'ouvre, noir et sinistre, un vide impressionnant. Aucun sondage à l'aide de pierres ne peut en donner la profondeur, car les chocs des projectiles sont vite couverts par le fracas des eaux. Avec lenteur, nous organisons les manœuvres pour cette nouvelle descente. La fatigue se fait sentir, une fatigue pesante, lourde qui paralyse tous nos membres, tous nos muscles. La tête nous fait souffrir, le cerveau fonctionne sans réflexe.

À tout hasard, soixante mètres d'échelles sont déroulés dans la verticale et Laffranque, assuré, s'enfonce le premier.

- Ça va, nous crie-t-il, quelques mètres sous nous. Ce n'est pas à-pic. L'échelle touche la paroi tout le temps...

- Stop ! Hurle-t-il, à une quinzaine de mètres au-dessous de notre surplomb.

Je me penche sur les lèvres du gouffre pour mieux comprendre ses appels.

- Je suis sur un balcon, scande-t-il. Ici, la cascade éclate et asperge tout le puits. Viens me rejoindre avec ma musette d'escalade. Je planterai un piton sur le côté pour dévier l'échelle.

Enthousiasmé par les promesses de cette continuation qui ne peut que nous rapprocher considérablement de notre but, je m'agrippe aux barreaux et chantant à tue-tête, je rejoins Laffranque. Une plateforme, d'une certaine aisance, nous accueille. Mon camarade s'empare de son sac contenant le matériel d'escalade et en extrait un marteau et un piton. Sur la droite, contre la muraille la plus éloignée des rejaillissements, il avise une fissure.

Dans l'immensité de l'abîme, au milieu des ténèbres de ce monde englouti, tranchant avec les clameurs de titans d'une rivière tumultueuse, montent, réguliers, les tintements cristallins du piton que le marteau enfonce lentement, dans la fente. Pour l'instant inactif, malgré les embruns copieux qui m'inondent, je songe à notre situation. Nous sommes tous pris par les engrenages d'une exploration passionnante ; nul, maintenant, ne songerait à abandonner. Nous sommes engagés dans une aventure formidable qui fait que nous faisons corps avec le gouffre. Ce qui compte, pour nous, ce n'est plus le chemin que nous avons parcouru jusqu'ici, c'est ce que nous allons découvrir.

Theillard de Chardin écrivait : «Arrière les pusillanimes, et les sceptiques, les pessimistes et les tristes, les fatigués et les immobilistes ! La vie est perpétuelle découverte. La vie est perpétuel mouvement.»

N'est-ce pas là, en grande partie, notre joie de vivre ? Cette découverte que nous recherchons à chaque galerie, à chaque puits, cet enthousiasme pour le beau, pour l'effort, la plus claire des sources de vérité ? Ce travail de pitonnage, périlleux puisque accroché seulement à un fragile balcon, suspendu en plein vide, auquel s'adonne mon ami, est l'image de l'entraide et de l'œuvre commune. Chacun de nous, dans cet abîme, a donné le maximum de ses possibilités. Chaque geste, chaque manœuvre accomplis par l'un ou par l'autre ont augmenté nos chances de succès. Comme il est affligeant de voir, que, sur terre, l'homme n'envisage que son propre bien-être et vit, renfermé, dans un écœurant égoïsme.

De cette vision de cet instant, toute simple pourtant, où l'homme bataille pour assurer la sécurité de tous, je voudrais garder tout au long de la vie cette certitude d'un monde guidé par l'amitié, croire que l'immense progrès auquel nous assistons n'a pour but que celui de rapprocher les hommes...

Les sonorités de plus en plus aigües du piton annoncent que celui-ci tient bien. Je déporte l'échelle, qui pend dans le vide jusqu'ici et l'y fixe à l'aide d'un mousqueton. Les manœuvres de descentes de matériel et d'hommes s'éternisent, compte tenu du milieu et des difficultés de transmission. L'inaction, pour ceux restés en haut du puits, n'a pas été bénéfique ; elle leur a apporté le froid intolérable et rappelé la fatigue qui s'accumule.

Au total, cette verticale ne dépasse pas quarante mètres. C'est son ampleur, sa roche noire et tourmentée, les embruns qui avaient trompé notre imagination et nous avaient effrayés. Une diacase compliquée lui succède et débouche tout de suite sur un nouvel à-pic. C'est encore la preuve que notre gouffre change bien de profil.

Lorsque Laffranque tire de sa musette son carnet et sa boussole, nous l'entourons et étudions avec lui la topographie hâtivement dressée. Les traits qu'il inscrit sur ces pages se rapprochent du croquis de Pène Blanche tracé à l'avance sur le plan. Aussi, pouvons-nous estimer la lacune qu'il reste à combler : quelques dizaines de mètres en distance, une centaine, environ en profondeur !

C'est la premier fois, je crois, que nous explorons un gouffre en sachant où il nous mènera ! Je pense à ces méharistes qui traversent le désert de sable sous un soleil accablant (quel rapport avec le gouffre !...) dans une direction bien définie que rien, pourtant, ne laisse soupçonner comme étant la bonne, parce qu'ils savent que, là-bas, après plusieurs jours de marche, ils atteindront l'oasis ou le village prévu.

Cette certitude d'approcher du but nous réveille, nous stimule. Ce coup de fouet vient bien à propos parce que nous commençons à ralentir notre allure. De toutes parts, l'eau tourbillonne, déferle, s'abat sur nos épaules, fouette nos jambes. Nos mains blanchissent, se rident, se crevassent.

Après un tournant prononcé de la galerie, c'est le vide immense, le noir, le néant. Quelle est la profondeur de ce gouffre ? Pourrions-nous descendre sous la gerbe fougueuse de la rivière ? Un instant, nous croyons bien être arrivés aux limites du possible. Nous nous pressons, tous les cinq, sur un balcon où le torrent se répand largement pour sauter dans le vide, par ce tremplin majestueux. Pendant ce court temps d'hésitation, il me revient à la mémoire ces vers fameux :

«Sur le roc noir, luisant, cannelé, verruqueux,

Tourbillonne l'embrun, glacial et fumeux.

Et dans le puits dantesque où plonge la rivière

On dirait que Satan fait bouillir sa chaudière...»

- Il est impossible, pour l'immédiat, d'éviter la cascade, explique Laffranque. Voici, toutefois, ce que je propose. Nous allons d'abord accrocher l'échelle, deux ou trois mètres au-dessus, à cette grosse aspérité de la paroi. C'est là un point d'amarrage sûr. Puis, je vais descendre quelques mètres de façon à pouvoir m'agripper à la muraille de gauche. Voyez. Elle s'hérise de becs rocheux. Si je puis l'atteindre, je planterai un piton et y fixerai l'échelle. Ainsi, elle pendrait dans le puits en évitant presque la trajectoire de la cascade.

Ce projet, nous l'acceptons tous, avec entrain. Ce désespoir qui nous avait gagnés à l'approche de cette verticale fait place, brusquement, à l'espérance. Pendant que Laffranque met son projet à exécution, Prince, Rey et Naves se restaurent un peu en mastiquant une tablette de chocolat que l'humidité et l'eau ont rendu pâteux.

Les faibles dimensions de notre vire nous font entasser les uns contre les autres ; il faut bien se garder de faire un geste brusque ou de se bousculer de peur de tomber dans le vide, chute horrible dont on ne reviendrait pas ! De mon côté, une idée, lentement, s'installe en moi. Je voudrais essayer de canaliser la rivière qui occupe tout notre tremplin, en un point le plus éloigné de l'échelle, c'est-à-dire sur la droite.

Empoignant un marteau et un burin, agenouillé dans l'eau, je commence à creuser un chenal. La dureté de la roche s'oppose fermement à l'attaque de mon outil, mais puisque la manœuvre de Laffranque nous laisse inactif, je préfère m'adonner à ce travail sans espoir. Du moins aurait-il l'avantage de me réchauffer ! Cependant, peu à peu, la pierre s'écaille, profitant de quelques fissures. Ce résultat m'encourage.

Dans cette cathédrale souterraine prodigieuse, où les voûtes disparaissent bien haut dans la nuit de l'abîme, montent du cœur du vide, les coups obstinés du marteau de Laffranque auxquels se mêlent mes martèlements répétés contre la roche compacte. La saignée petit à petit s'approfondit et s'élargit. Les déblais de mon travail mêlés à de la boue me servent à façonner une murette pour diriger le torrent.

Laffranque crie qu'il a terminé, et remonte vers nous. Nous nous penchons prudemment et attendons avec impatience les résultats de son travail.

- Impeccable ! Nous annonce-t-il tout en grimpant les derniers échelons. J'ai pu pitonner l'échelle à cinq ou six mètres sur la gauche. J'ai regardé en bas ; il me semble voir le fond à une trentaine de mètres. C'est bon. De plus, nous allons descendre maintenant en dehors de la cascade.

Pendant que je travaillais, on aurait dit que la crue diminuait. C'est bon signe...

Je ris à cette remarque et montre à mon camarade, les raisons de la décrue : le chenal creusé pour détourner la rivière sur la droite.

Pendant que notre alpiniste se repose et prend quelques sucreries, je prépare rapidement les kit-bags, y entassant le matériel spéléologique.

- Voilà qui est prêt, dis-je, énervé par toutes ces manipulations et ce tri d'échelles, d'élingues, de poulies, de cordes. Je descends le premier. Vous m'envoyez tous les sacs. Puis, vous me rejoignez ; seul, Prince restera ici pour assurer notre descente et notre remontée.

Encordé et fermement maintenu par mes camarades, je dévale les échelons. Mais, l'échelle est tenue en biais jusqu'au piton fiché dans la muraille. Cela me déporte, me fait tourner. Je dois embrasser l'échelle sous peine de la lâcher sous les à-coups. Une horrible peur me fait frémir. L'échelle est presque horizontale ; je m'y cramponne nerveusement, sous elle. Mes jambes passent par-dessus et la ceinture. Si, par malheur, je lâchais les agrès, j'irais me balancer sous la cascade et qui sait... mes camarades pourraient-ils me bloquer sous la secousse ? Ne pouvant me remonter (on ne peut tirer un homme, suspendu au bout d'une corde), je serais réduit à me laisser descendre. Et si la corde était trop courte ?...

Ce passage est le seul, de tout le gouffre, à m'avoir fait trembler aussi fort. Mes pieds touchent la paroi, me voici arrivé au piton. À partir de là, l'échelle pend librement. Reprenant ma position verticale, je pousse un grand soupir de soulagement ! Tout en dévalant les barreaux, je jette un regard vers le bas. Confusément, des plages, tour à tour brillantes et mates me font deviner que je vais atterrir (mais ne devrais-je pas dire : amerrir !) dans un lac !... Pourvu qu'il ne soit pas trop profond. Sinon, c'est l'échec et la fin de l'exploration...

La pluie m'enveloppe ; ça et là, au rythme des oscillations que ma descente imprime à l'échelle, une avalanche liquide s'écrase sur mes épaules et claque sur mon casque. Mon pied, soudain, ne trouve plus d'échelle. Serais-je au bout de l'échelle ? Non ! Je viens de prendre contact avec le lac.

- Stop ! hurlè-je. La corde se tend ; mes camarades m'ont entendu. Grâce à l'élasticité de la corde en nylon, je tâte de mes pieds. J'enfonce dans l'eau jusqu'aux cuisses, lorsque je sens le sol.

Je me désencorde ; puis, à tâtons, je traverse le lac. Il semble très profond, en tous points. Seul, un bombement du sol me fait éviter une immersion plus grande et me conduit

à une berge bâtie de renflements stalagmitiques jaunes. Là, pendent à profusion, de lourdes masses semblables à des méduses ; des méduses figées pour l'éternité. Ce puits se découvre dans toute son ampleur, son immensité. Des points brillants (les photophores de mes amis) s'agitent à plus de trente mètres de hauteur.

À mes pieds, le bassin d'eau, qui s'agite continuellement sous les assauts de la cascade, mesure plus de trente mètres de diamètre. Par endroit, surgissent de la nappe liquide des rochers, des bombements de calcite, semblables à des îlots. Par à-coups, les embruns m'inondent. Je songe à nouveau, à ces images que la plume de Ralph Parrot, animée par sa passion des noirs séjours et inspirée par l'Esprit, a su si bien traduire dans le langage des dieux.

«Le bruit devient fracas... et j'admire, soudain,

La sauvage beauté du monde souterrain.

C'est la chute en un lac et le saut, formidable,

Du torrent hypogé en un creux insondable,

Issu d'un haut pertuis, tremplin de sa fureur,

Empanachant le gour où croule sa blancheur...»

Je me surprends, soudain, à évoquer ces images poétiques non seulement à voix haute, mais en criant pour éveiller l'écho, pour faire vibrer ces voûtes grandioses. Le fracas des eaux folles, ma situation de solitaire, minuscule être humain au milieu d'une nature titanesque et hostile, créent une certaine euphorie. Malgré notre position, que nous pouvons qualifier de tragique, car il est de la folie de poursuivre une exploration en pleine crue, alors que tous les éléments sont déchaînés, je me sens brusquement envahi d'un immense bien-être. Un certain flottement se fait en mon esprit.

Avec le recul du temps, tous ces sentiments, lentement, se sont décantés ; et je me demande, actuellement, si cette euphorie était normale, dû à un état d'esprit sain, ou, au contraire, imputable à une fatigue et un abattement extrêmes qui me faisaient déraisonner ! Chez mes camarades, cet épuisement s'est exprimé par une léthargie de plus en plus envahissante. Quoi qu'il en soit, je me surprends à tourner en rond, à danser même,

d'un pas lourd, on s'en doute... mais plus pour me réchauffer que pour extérioriser ma joie !

Puisque la suite, au premier coup d'œil, m'apparaît facile, eh bien ! Allons y faire une courte reconnaissance pendant que là-haut mes camarades s'affairent à je ne sais quelle besogne.

Une galerie haute, tortueuse où saute et gicle la rivière, des gours profonds qu'une escalade fait éviter, et un nouveau puits d'une dizaine de mètres, seulement. Au-delà, l'œil surprend l'amorce d'une diaclase.

Il me faut revenir à la salle des Ilôts, comme je l'ai baptisée dès mon arrivée, pour suivre le travail de mes compagnons. Sur la vire, à trente mètres au-dessus, des lumières zigzaguent, des cris multiples me parviennent, tandis qu'un grand flocc, au bas de l'échelle m'intrigue. Je réalise aussitôt que l'on vient de descendre un kit-bag au bout de la corde, mais que par négligence et manque d'attention, je n'avais pas vu et fait stopper assez tôt.

Je bondis vers l'endroit où il a sombré. Hélas ! Dans l'eau du lac, je ne trouve pas la partie la plus praticable, et c'est dans un trou que je glisse, m'étalant de tout mon long.

Les manoeuvres continuent selon un rythme ralenti, puis mon équipe me rejoint et nous partons vers la suite... Le puits de dix mètres n'est qu'un jeu à descendre ; un autre d'égale profondeur nous tracasse beaucoup plus à cause de la fragilité de l'amarrage pour l'échelle. Il faut savoir prendre des risques sous peine de perdre un temps considérable. Et



La salle des Ilôts

ce n'est point le moment de piétiner. Chaque puits, chaque mètre parcourus nous rapprochent trop du but, pour nous laisser aller à de la nonchalance.

Le poids des sacs que je traîne me retarde sérieusement et me fait rester en queue de file. Après un petit ressaut, où seul avec mes charges je dois batailler durement, je trouve mes camarades assis sur la roche ruisselante, leur mine abattue. Leurs yeux se cernent et l'argile macule leurs joues. Leur visage mâché par la fatigue et le milieu accablant reflètent une grande lassitude. Leur regard me fait songer à ces chiens battus et craintifs qui implorent la pitié de leur maître.

Pour tirer mes collègues de l'apathie dans laquelle ils s'enfoncent progressivement, pour créer une ambiance de bonne plaisanterie, je m'amuse à faire de vive voix le portrait de chacun.

- Toi, tu ne t'es pas regardé dans une glace, me lance Laffranque. Tu as une tête ! Enlève ton masque, va : on a assez ri !

Un soupçon de bonne humeur plane ; je les interroge sur les causes de leur halte.

- Regarde et écoute, répond Rey en haussant les épaules. Il ramasse une pierre et d'un geste large la lance dans un puits énorme où culbute le torrent. Les secondes s'égrainent... Aucun bruit de chute ne nous parvient.

Je siffle de stupéfaction. Après un court moment

d'abattement, l'espoir reprend le dessus.

- Bien ! Dis-je. Le bruit de cette cascade a couvert les chocs de la pierre. Nous allons placer cinquante mètres d'échelles, et nous verrons bien !

Les gouttes d'eau, imperceptiblement, au cours des âges, ont édifié sur la lèvre de cette verticale un petit monument stalagmitique où nous fixons nos agrès. Cette sécurité dans l'amarrage suffit pour nous remonter le moral.

- Tu sais, me dit Laffranque, nous ne sommes plus loin de Pène Blanque. Peut-être que ce puits y débouche...

- Depuis le temps que tu nous le dis... Bon ! Organise-je ; Rey ? Nous te laissons le plaisir de descendre le premier, du reste, c'est ton tour. Dès que tu peux, tu nous renseignes sur ce puits, et nous aviserons aussitôt.

La large plateforme que nous occupons facilite la mise en place des échelles et permet de les dérouler bien en dehors de la gerbe grondante. Sitôt la margelle franchie, Rey se fait arrêter et scrute le bas du puits.

- Oh ! Lance-t-il ; c'est formidable ! J'aperçois un très large balcon à moins vingt mètres environ. Je l'atteins et vous me rejoignez avec le matériel.

Ainsi est fait ; et ce nouveau redan suspendu dans le vide offre un aspect bien accueillant et confortable. Une grande aire donne de l'aisance dans les mouvements, ce qui accentue nos impressions de sécurités. Rey tente un autre sondage. La pierre éclate après trois ou quatre secondes de chute. Le fond, ou un balcon, doit se situer à une vingtaine de mètres.

Pendant que Laffranque et Rey remettent en ordre les deux kit-bags qu'il reste et que la descente a un peu malmenés, Naves s'assure pour s'enfoncer dans ce nouveau cran en profondeur. Manœuvres de sacs ; puis j'assure mes deux compagnons. Restant le dernier, je les rejoindrai sans être assuré, bien entendu. Puisque notre équipe est trop réduite, nous sommes dans l'obligation de ne laisser personne en haut de ce puits. Peut-être plus entraîné que mes amis, par habitude aussi, je me dévoue souvent pour descendre le dernier ou remonter le premier.

Cette entorse à la plus élémentaire règle de prudence ne me plaît nullement, car une fausse manœuvre peut être à l'origine d'une catastrophe. L'affreux souvenir de ma chute dans le premier puits d'entrée du gouffre hier (ou avant-hier, parce que je ne sais plus au

juste quel jour nous sommes !) demeure toujours présent en ma mémoire.

Décidément, cet à-pic, dont les sondages sans résultat nous avaient impressionnés, n'est pas si méchant qu'il voulait le laisser paraître ! On peut évoluer tout à son aise sur le balcon où je retrouve mon équipe. Il donne même l'allure d'une salle, et, par là, accroît encore l'impression de bien-être.

À nos pieds, c'est encore l'abîme, noir et effrayant, où écume la cascade. Parfois la violence du courant d'air disloque la gerbe qui s'abat en partie sur notre margelle. Elle frappe le sol stalagmité, rejaillit, éclabousse tout sur son passage. Suivant la surface qu'elle frappe, monte une diversité de sonorités, graves ou aiguës, monotones ou chantantes. C'est le chant de l'abîme qui charme et affole, à la fois, tout spéléologue, même le plus fruste.

Bien souvent, j'ai passé des minutes entières – des heures, pourrais-je dire – appuyé à la paroi humide ou allongé sur le sol, à écouter ce grondement envoûtant des eaux souterraines. Mais, le moment n'est pas à la méditation, ni à la rêverie ; si on y était enclin, la réflexion prosaïque de Laffranque nous en tirerait aussitôt :

- Eh bien ! Mon vieux ! On n'est pas à la fête ! Quelle flotte ! On ne peut pas descendre sur la même échelle qui nous a servi pour arriver ici, puisqu'elle tombe juste sous la cascade...

- C'est vrai, dis-je. Il suffit d'en placer une autre à l'extrême droite du balcon. Elle sera ainsi à une dizaine de mètres de la chute. Je ne pense pas que plus bas elle soit trop aspergée par elle.

- Tu parles comme un livre ! Viens m'indiquer l'endroit où il faut accrocher l'échelle.

Je surprends Rey et Naves, le nez collé à la muraille, cherchant quelques becs rocheux ou quelques fissures. Je m'adonne au même manège, mais me porte plus particulièrement sur le sol. Malheureusement, là, pas plus que sur les parois, nous ne décelons aucune prise. Tout juste une fissure dans la roche, mais trop large pour y planter un piton plat.

- Même un piton en U, précise le spécialiste en la matière, ne conviendrait pas. La fissure est trop large pour qu'il y tienne. L'unique système à adopter est de le coincer par l'œillet. Mais, il va s'arracher à la première secousse...

Un alpiniste reconnaît l'excellente fixation d'un piton lorsque celui-ci chante clair, sous les coups de marteau. Ici, ce n'est pas le cas...

- Je n'y ai aucune confiance, grimace Laffranque...

- Moi non plus, dis-je. Mais, nous devons nous y fier. Nous n'allons pas nous arrêter bêtement pour cela. Descendons à trois : toi, Rey et moi. Naves, toi, tu resteras ici pour nous assurer fortement et pour bien surveiller le piton. Mets-toi dans une bonne position pour bloquer la corde. Si le piton lâche pendant que quelqu'un descend, tu essayeras de bloquer la nylon, bien entendu, mais comme tu ne pourras pas remonter le gars, tu le laisseras descendre.

- Ce n'est pas possible, répond Naves. Tout seul, je ne pourrais rien faire !

- Je le sais fort bien. Aussi, si tu vois que sous la secousse tu risques d'être entraîné en bas, tu lâches la corde. Il vaut mieux qu'il n'y ait qu'un seul gars qui se tue plutôt que deux...

L'inventaire du matériel ne demande pas un gros effort : 30 mètres d'échelle qui pendent dans le puits que nous dominons, et seulement deux rouleaux de quinze mètres ; une corde. C'est tout !...

Tout en fixant des yeux le piton inquiétant, je m'agrippe aux premiers barreaux de l'échelle à laquelle j'imprime des secousses pour vérifier la solidité de l'amarrage.

- Arrête, imbécile ! Me jette peu galamment Laffranque. Tu vas arracher le piton !

Je descends, donc, en douceur, me faisant aussi léger que possible ! Longtemps me restera gravée en moi l'image de ce magnifique puits de trente mètres. C'est l'à-pic idéal, classique, caractéristique d'un bel abîme. Les murailles, soudain, s'évasent, l'échelle pend librement en plein vide. Une impression de vertige m'empoigne, je tourne. Partout, le noir m'environne ; et le photophore, dans ma giration, ne s'accroche à aucun relief.

La cascade chute dans un roulement de tonnerre.

Son souffle me glace, les embruns me criblent le visage. Parfois des masses d'eau se fracassent sur mon dos. Mais, sous moi, le sol peu à peu monte ; une nappe liquide de faible profondeur, un demi-mètre, d'une transparence idéale, court sur un lit de graviers.

Rey et Laffranque me rejoignent assez vite ; mon attente ne sera pas longue. Le piton a tenu... Nous regardons autout de nous, anxieux de découvrir des traces, des papiers, des piles électriques usées, signes et preuves de la jonction avec Pène Blanque ! Une fois de plus, nous serons déçus. Toutefois, nous ne saurions tarder à atteindre ce but.

- D'après la topo, calcule Laffranque qui tire de sa musette trempée son carnet dégoulinant d'eau, il ne reste que vingt à trente mètres à descendre.



Remontée sous la crue des puits du fond

- C'est peut-être au bas de ce puits, demande Rey en indiquant un nouvel à-pic d'une dizaine de mètres.

En un tour de main, un rouleau d'échelle est dévidé dans cette verticale que nous descendons aussitôt, en plein dans la cascade. Nous sommes trop près de la victoire et aussi trop mouillés, pour nous arrêter à étudier une meilleure position de l'échelle. L'important est que nous descendions vite...

Un autre à-pic, également, d'une dizaine de mètres, plonge dans une galerie qu'il coupe perpendiculairement.

- Ce changement de direction, m'écris-je est la preuve de la jonction. Ça y est, nous la tenons.

Affolés par cette éventualité qui prend visage de quasi certitude, nous ne prenons plus garde à la rivière.

L'eau tourbillonnante bat nos jambes ; des faux pas nous projettent dans le courant. Vite, plaçons une échelle, la dernière qu'il nous reste.

- Mon cher Laffranque, dis-je, nous jouons la dernière carte. Passé ce puits, nous n'avons plus d'échelle. Il faut que nous débouchions dans Pène Blanque ou que nous touchions le fond du Gerbaut.

Ce moment que nous vivons, les minutes qui vont suivre, sont la récompense de tant de séances dans ce gouffre, de tant d'efforts, de souffrances aussi... Nous avons tous peiné affreusement dans cet abîme durant ces trois derniers jours ; des camarades se sont sacrifiés à diverses profondeurs pour assurer notre descente et notre remontée, pour œuvrer en vue de vaincre ce gouffre. Magnifique élan de solidarité.

- Laffranque, dis-je lentement ; je te cède ma place. Descends le premier. Nous viendrons te rejoindre. Pour nous laisser la joie de la découverte, à Rey et à moi, nous te demandons de ne rien nous crier lorsque tu atteindras le bas de ce puits. Laisse-nous le plaisir de découvrir par nous-mêmes !

Notre éclaireur saute sur l'échelle et dévala les premiers barreaux lorsqu'un énorme rocher d'une centaine de kilos, au moins, détaché par le frottement des câbles, roule, ricoche et se fracasse dans le vide.

- Attention ! Attention ! criè-je.

Un grondement sourd fait vibrer les voûtes ; le bloc a touché le fond.

- Ohé ! Monte la voix de Laffranque ; ça va ! Il est passé à côté de moi. Je continue...

- Ar-ri-vé, scande-t-il au bout d'un moment.

À mon tour, je saisis l'échelle nerveusement. Je prends

pied dans une salle de dimensions restreintes où flotte une impression d'intimité, de mystérieux. Avant que j'aie pu examiner les lieux, Laffranque hoche la tête :

- Terminé... siphon.

Terminé ! Siphon ! Ces deux mots se bousculent dans ma tête lourde. Je n'en crois pas mes oreilles ni mes yeux. La rivière bondit furieusement sous une voûte basse dans laquelle je m'insinue en m'immergeant dans l'eau glaciale. Quelques mètres plus loin, le plafond baisse brusquement. Avec furie, avec force remous, le torrent tourbillonne dans cet étranglement rocheux qu'il bouche complètement. Au-delà, sans doute aucun, la rivière poursuit sa course dans les étages inférieurs de Pène Blanque.

Telle une écrevisse, je fais marche arrière dans mon boyau inondé ; et je retrouve Rey qui nous a rejoints.

- Nous sommes à moins cinq cent quatre vingt cinq mètres de profondeur, annonce Laffranque après avoir griffonné des calculs sur son calepin.

- Pardon ! Dis-je. À moins cinq cent quatre vingt cinq mètres par rapport à l'entrée du Gerbaut, soit. Mais à moins huit cent quarante mètres plus exactement, si l'on tient compte de la totalité du réseau, depuis son origine, c'est-à-dire depuis le Trou du Vent. Nous avons vaincu le deuxième gouffre de France, le troisième sur le plan mondial !

- Le troisième gouffre le plus profond du monde, répète Rey stupéfait de cette réalité et fou de joie.

Nous ignorons que ce n'est pas à moins cinq cent quatre vingt cinq , ni à moins huit cent quarante mètres que se situe notre terminus, mais à moins neuf cent quatre mètres ! En effet, quelques semaines plus tard, déclenchant une autre expédition dans le Trou du Vent, nous réussirons à joindre celui-ci au gouffre Raymonde, situé bien plus haut en altitude. Cette jonction augmentera, donc, l'importance du réseau et de ce fait sa profondeur.

Nous nous regardons, tous trois, sans dire un seul mot. Nos visages flétris par trois jours de travail sous terre peuvent encore refléter la joie d'avoir vaincu le Gerbaut. Nos yeux vitreux et hébétés cherchent encore à capter la plus petite vision de cette salle terminale, afin d'en avoir gravé à jamais les images qui demeureront en nous comme d'inoubliables souvenirs.

Adossés à la paroi cannelée où glisse éternellement une abondante pellicule d'eau, nous restons rêveurs et silencieux. Que de pensées, de réflexions envahissent notre esprit. Faut-il dire que notre expédition se clôt par un échec ? Non ! Point du tout. Nous n'avons pas, certes, débouché dans

Pène Blanque, mais nous savons que ce verrou de roche et d'eau, seulement, nous en sépare. Nous ne pourrions faire un mètre de plus en profondeur, puisque le fond du Gerbaut est au même niveau que celui de Pène Blanque, et, aussi, de la résurgence du Goueil di Her. Cette jonction n'aurait donc été que d'un intérêt purement sportif ; elle n'aurait rien ajouté à la profondeur de notre abîme.

Teilhard de Chardin a écrit : «Essayons tous les chemins, scrutons toutes les murailles, sondons tous les abîmes, Dieu le veut, qui a voulu en avoir besoin».

Un sentiment d'insolite m'arrache à ma méditation. Je vois Rey chanceler et sa tête tomber sur la poitrine. D'un bond, je m'élance sur lui et le retiens. Il rouvre les yeux et me fixe d'un regard lointain.

- Je m'étais endormi, balbutie-t-il.

Cette défaillance de notre camarade, vraiment à bout de forces, m'inspire une grande inquiétude ! Pourvu qu'il tienne le coup jusqu'à la sortie ! Mais combien de temps faudra-t-il pour refaire surface ? Un jour ? Sûrement pas ! Deux jours, au moins ! Mais, pourrions-nous sortir ? La crue ne va-t-elle pas nous bloquer vivants dans ce monde englouti, au cœur de la montagne d'Arbas ?

- Je vais te donner un excitant ! Plaisante Laffranque en tirant de sa musette... une pipe et une blague à tabac, enveloppées dans un emballage étanche ! Fumeur invétéré, il fait suivre partout et toujours sa pipe des gouffres comme il la baptise ; celle-ci étant d'un modèle très réduit.

Il l'allume, tire quelques bouffées. Des volutes de fumée montent vers le plafond de la salle et sont happées par les embruns. Puis, il la passe à Rey qui fumera quelques minutes.

- Allez ! C'est assez ! À toi à téter ! me dit Laffranque en me tendant la pipe...

Je fais la grimace ; le tabac ne m'a jamais tenté.

- Fume le calumet de la paix, reprend mon camarade.

Ainsi, à neuf cent quatre mètres de profondeur, alors que gronde la crue terrifiante, au terminus d'un gouffre colossal, les vêtements trempés et en loques, trois hommes, debout, appuyés à la paroi, les yeux clos par le sommeil, fument à tour de rôle ! Rey courbe la tête, à nouveau et titube.

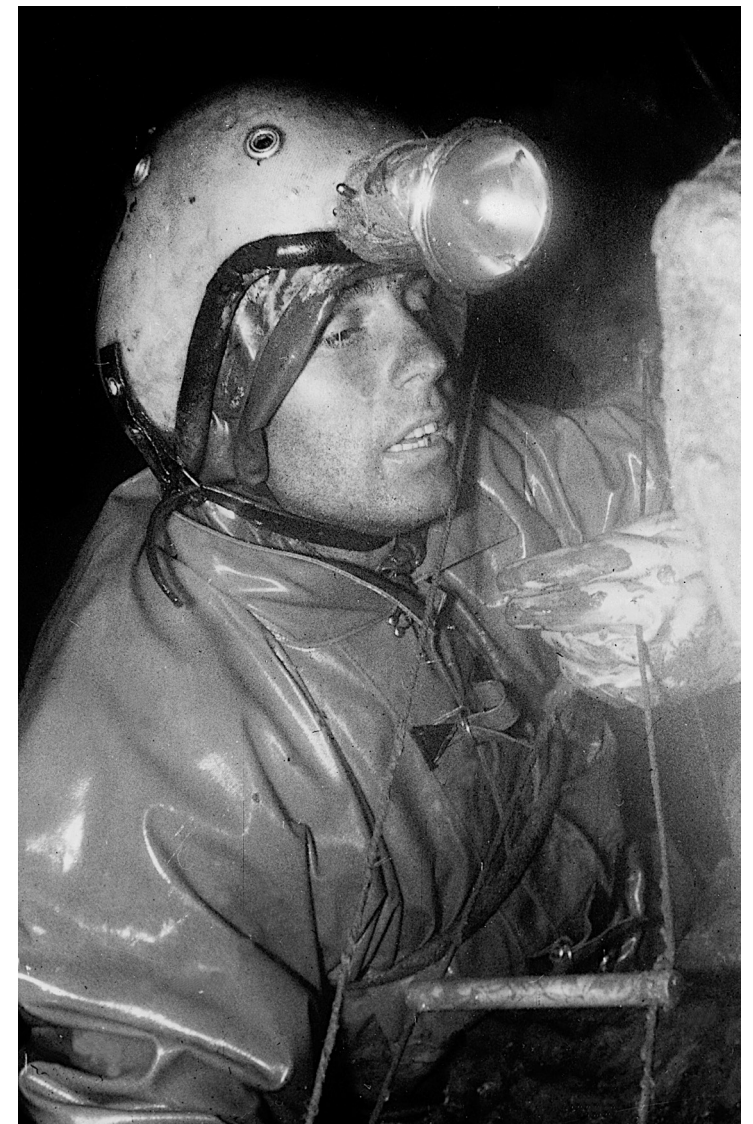
- Il faut partir, dis-je. C'est fini !

Et alors commence la remontée, la terrible remontée, interminable, éreintante, car il faut déséquiper, retirer les échelles et les cordes, entasser dans les kit-bags tout notre matériel.

Naves nous aura attendus plusieurs heures, peut-être, allongé sur la roche, les jambes enfoncées dans un sac vide et la tête sous sa musette pour essayer de trouver un peu de chaleur. Prince, perché sur son balcon solitaire, en voyant nos lumières trente mètres au-dessous de lui, poussera des hurlements de joie.

Au bas du puits qu'occupe le grand lac, on s'en souvient, dans cette salle des Ilôts, nous marquerons une petite pause car nous sommes trop exténués et affaiblis pour entreprendre la remontée par longues étapes. Puis, pendant que Naves grimpe l'échelle, assuré par Prince, Rey s'allonge et s'endort sur la roche où ruisselle une nappe d'eau. Laffranque et moi, nous nous donnons de grandes tapes sur le dos et sur les épaules pour essayer de réchauffer notre corps frigorifié. Rien n'y fait ; pas même des gesticulations d'aspect ridicule !

Nous mimons l'athlète lançant le javelot, le disque, le coureur à pied, les Sioux avançant à grandes enjambées. Il semble que cette dernière gymnastique, que nous appelons «la marche des Sioux» réveille nos muscles raidis sans



Guy Prince remonte le puits du Trapèze

trop nous fatiguer par le mouvement. Personnellement, je préfère imiter l'ours dansant son lent balancement caractéristique ! Nous mettrons ces méthodes bien souvent en pratique tout au long de l'épuisante remontée...

Je grimperai l'échelle le dernier ; et, laissé seul, je scrute une dernière fois le paysage qui m'entoure. Je voudrais emporter le plus d'images possibles... Un cri étouffé, un appel indistinct m'avertissent, sûrement, que l'échelle est libre et que je peux remonter.

Là haut, sur la plate-forme que je rejoins, une animation règne. Chacun conte à Prince tel ou tel détail de la pointe, la fin de notre exploration menée jusqu'au bout. Ces récits raniment nos pauvres esprits alourdis et nous excitent. Ce mouvement d'entrain est le bienvenu parce que la remontée des quatre kit-bags, gonflés de matériel, dans ce puits de 30 mètres a épuisé mes compagnons.

- Naves ! crie soudain Prince en nous bousculant et en bondissant d'un trait.

Nous sursautons de ce réflexe inattendu ; et en une fraction de seconde nous réalisons la situation qui aurait pu être tragique sans la présence d'esprit de Prince. Naves, à son tour exténué, s'endormait debout, au bord du vide. Sa tête tombant d'un coup, il commençait à chanceler, et sans le secours de l'un de nous, il sombrerait dans le gouffre. Son visage pâle, ses yeux hagards expriment bien son état d'épuisement. Il vomit et nous devons le soutenir.

Je frémis en songeant à tout ce qu'il nous reste à faire pour regagner le Camp 2 ! Certes, jusqu'ici nous étions tenus en haleine par la découverte, par les puits et les galeries vierges que nous explorions ; notre pointe terminée, d'un coup, nous comprenons que nous avons été au-delà de nos forces. Le retour s'annonce comme un horrible calvaire, car aucun sentiment, aucun attrait nous animent.

- Je crois préférable, dit Prince, d'abandonner notre matériel ici. Nous aurons déjà bien du mal à nous en tirer nous-mêmes !

- Nous reviendrons, alors, le récupérer en une autre expédition, approuvè-je

- Si on réussit à sortir d'ici ! Jette Rey...

Soulagés de nos charges, nous entrevoyons la remontée sous un autre angle. Les heures tournent ; quelques repères placés à l'aller, çà et là, au niveau de l'eau, indiquent que la crue persiste toujours. L'épuisement a changé en loques Prince et Rey ; Naves suit sans prononcer une parole, sous le coup de nombreux malaises. Laffranque, lui, bien qu'exténué, est toujours le même : il ne perd pas l'occasion de lancer une plaisanterie à laquelle nous répondons avec

retard et assez lourdement. Quant à moi, malgré mon état spongieux, comme mes collègues du reste, je me sens dans une forme éblouissante, ce qui me rend euphorique, surexcité ! Je crie, chante et gesticule à tout propos. Demain, ou après-demain, lorsque je sortirai du gouffre, mes nerfs lâcheront. Je réaliserai, alors, que ce que je croyais être une pleine forme n'était qu'un aspect un peu particulier d'un grand abattement. Le long séjour dans ce milieu sauvage et inhospitalier avait eu raison de ma résistance physique. Ces conséquences ne se manifestaient pas par une sorte de prostration mais par un semblant de délire !...

Nos haltes se répètent souvent ; une centaine de mètres de progression dans la galerie inondée mais peu difficile suffit pour nous essouffler ! Je profite de quelques arrêts, au milieu de cette nature déchaînée, où le torrent et ses cascades jettent dans les ténèbres des clameurs déchirantes, pour évoquer des images poétiques :

«Parfois le regard plonge en des gueules obscures

D'où monte, en l'air glacé, le bruit de l'eau qui court.

Parfois le roc s'entr'ouvert en de larges blessures

D'où sort, à flots figés, un sang laiteux et lourd.»

Parvenus au bas d'une verticale où se fracasse la rivière dont les embruns enveloppent des décors de calcite grandioses, composés de piliers, de voiles, de tours :

«C'est l'empire du beau, le règne de l'étrange.

C'est la sylve d'argent, la forêt sans oiseaux.

Et c'est la cathédrale où, sous des voiles d'ange,

Vous guettent des griffons sur de hauts piédestaux.

Ce sont des autels morts, sans victime et sans prêtre ;

Des lustres sans lumière et des cierges éteints

Qui semblent implorer de l'Invisible Maître

Qu'il ranime leur flamme à ses rayons divins.

Ce sont des fleurs de rêve, aux précieux pétales,

Parsemant des tombeaux sans dépouille et sans nom ;

Des rivières de jade, aux ténébreux dédales,

Où l'on croit entrevoir la barque de Caron. »

Comme il est étrange de réciter des poèmes à plus de quatre cents mètres sous terre ! Mais avec quelle force d'âme et quelle émotion les dis-je !

Peu à peu, après maints arrêts, les obstacles sont franchis. Certains bassins d'eau profonde, qu'une gymnastique

délicate nous avait fait éviter de justesse à la descente, accusent un niveau encore plus élevé. La crue ne cesse d'augmenter d'heure en heure. L'idée d'un sauve-qui-peut prend corps et demeure constamment présent à notre esprit dérouté. Il faut passer coûte que coûte. Nous ne cherchons plus à éviter les gours profonds. Nous nous y aventurons avec de l'eau jusqu'au ventre, presque jusqu'aux aisselles. Vite, il faut faire vite ; il faut remonter, il faut passer !

Le passage du lac nous effraie ; mais la crue ne fait pas encore siphonner sa voûte basse. Nous réussissons à passer, allongés à plat ventre sur le canot pneumatique. Notre casque racle contre le plafond.

Norbert Casteret, mon Maître et Ami, à qui, plus tard, je narraï en détail notre aventure me dira :

- Je vous reprocherai toujours d'avoir voulu tenter cette pointe, alors qu'au Camp 2 vous étiez prévenus de la crue par une montée subite des eaux. Vous n'auriez pas dû continuer, c'était votre rôle de chef de ne pas perdre conscience du danger. Ici, en surface, durant trois jours, des orages se sont abattus sur tout le sud-ouest. Des régions entières ont été inondées, des routes coupées, des voitures emportées par les rivières, des dizaines de famille sans logis...

- Mais, répondis-je, nous étions au cœur du gouffre lorsque la crue est survenue. Comment, délibérément, aurions-nous abandonné une exploration qui s'annonçait aussi passionnante ! Qu'auriez-vous fait à ma place ?

Le Maître a souri et haussé les épaules sans rien dire...

- Nous approchons, nous approchons ! Rabâche Rey, titubant de fatigue à chaque pas.

Oui ! La cascade qui croule dans le dernier puits de trente mètres, au sommet duquel notre ami Garcia doit nous attendre, bien impatiemment, gronde au loin. Mais un courant d'air violent et une pluie d'embruns nous affolent. La crue, au maximum de sa force, a décuplé le débit de la gerbe, comparé à ce matin ou à hier !

Tous les cinq, à distance respectueuse de la chute pour ne pas être assommés par la force des eaux, nous hurlons pour appeler Garcia, dont il nous tarde de voir luire le photophore trente mètres au-dessus de nous. Aucune lumière, aucun appel nous répondent. Notre isolement nous effraie. Le cœur serré, le cerveau enfiévré, le visage en feu, nous crions, hurlons, sifflons pour signaler notre retour.

Je me surprends, avec un frisson, à scruter le fond du lac. S'il était arrivé quelque chose à notre camarade... Mes compagnons l'invectivent, lui lancent de violents reproches.

Pour certains, Garcia, las de nous attendre, doit dormir, bien au chaud, au Camp, dans son duvet !

- On lui avait dit que nous partirons pour une reconnaissance de huit ou dix heures. S'il n'a pas le courage d'attendre ce temps-là...

- De toute façon, dis-je en hochant la tête, perplexe, il est impossible de remonter sous cette trombe d'eau. Il est plus sage de dormir ici. N'oublions pas que tous les accidents en spéléologie sont causés par l'affolement et par des tentatives de remontée impossible.

- Tu es fou ! S'énerve Rey. Tu ne veux tout de même pas que nous restions ici dans l'eau (nous en avons jusqu'au ventre), sans dormir, sans vivres. Et jusqu'à quand ?...

- Avec mon photophore qui éclaire encore bien, coupe Laffranque, je viens de constater que l'échelle pend assez à l'écart de la cascade. Elle ne la touche que sur une dizaine de mètres. Je vais essayer de remonter, sans assurance, bien sûr, puisque Garcia n'est pas là-haut. Arrivé au sommet – si j'y arrive – je vous enverrai une corde et vous assurerai.

J'accepte bien volontiers cette proposition hardie dans laquelle nous ne voyons que notre seule chance de salut. Plaqués à la muraille, nous suivons anxieusement, nerfs tendus, le visage crispé, la remonté de Laffranque.

Quelques minutes plus tard...

- Ca y est ! Il a réussi ! Crions-nous en riant, délirant de joie. Nous sommes sauvés !...

Et nous dansons... Scène burlesque, peut-être en ce milieu, mais qui extériorise notre ivresse.

Sortis du puits, nous courons au Camp où nous surprenons Garcia, son sac sur le dos et équipé pour un grand départ. Nous l'accablons de reproches les plus durs ; la colère nous dicte des termes grossiers...

- Mais, balbutie Garcia. Vous deviez partir pour huit ou dix heures seulement et vous deviez être de retour le soir même. J'ai attendu, sans bouger sur mon balcon, non pas dix, ni douze, ni même vingt quatre heures, mais vingt huit heures. Vous avez quitté le Camp hier matin et nous sommes en fin de journée, presque. Comme je voyais régulièrement la crue s'amplifier, j'ai imaginé la catastrophe ; et je m'apprêtais à regagner la surface – et si j'avais la chance de m'en sortir seul ! – pour aller chercher du secours !...

Cette révélation nous abasourdit. Il faut nous rendre à l'évidence et faire confiance à Garcia. Sa montre ne l'a pas trompé, car il a eu le temps de suivre l'imperceptible mouvement des aiguilles !

Un morceau de pain pâteux, quelques biscuits seront

notre seul repas. Puis rapidement, nous nous jetons dans nos duvets. Mais nos effets trempés plaquent sur la peau, et nous connaissons des heures horribles où nous comprendrons que l'expression claquer des dents n'est pas une image mais une réalité ! Des réflexes nerveux agitent et crispent nos membres ; nos muscles se raidissent. Nous tremblons de froid.

Au bout de quelques heures de ces tortures, nous décidons de remonter vers la surface que nous pouvons atteindre dans une dizaine d'heures. C'est une ambiance de déroute, de retraite précipitée que connaît notre petit camp. Mes camarades veulent partir à la débandade, sans prendre la moindre nourriture.

- Vous êtes fous ! Leur dis-je. Nous n'avons rien mangé (ou presque rien) au cours de notre pointe de vingt huit heures. Hier soir, ou plutôt tout à l'heure, à notre retour ici, nous n'avons rien pris comme nourriture. Il n'est pas question de partir ainsi : nous ne sortirions pas vivants ! Je m'y oppose formellement.

Le calme revient et chasse l'affolement. Les dernières boîtes de conserves sont éventrées. Une boîte de petit pois, seul met à consommer chaud, ronronne sur le réchaud à gaz. Voilà qui va nous réconforter !

- Nous n'avons plus de gamelles, dit Rey. Elles sont restées dans nos sacs au fond du gouffre. Celles qui restaient ici sont dégoûtantes : nous y avons marché dessus avec nos bottes pleines de boue.

- Qu'à cela ne tienne, intervient Laffranque. On va se débrouiller !

S'emparant d'une toile en plastique qui traîne à proximité, il la plaque sur la boue du sol. D'un grand coup de poing, en plein milieu, il imprime un creux dans l'argile plastique.

- Voilà une assiette ! rit-il...

Agenouillés ou assis dans la glaise liquide, chacun procède à la même astuce ; et c'est ainsi que nous mangeons nos petits pois dans ces assiettes improvisées !...

Nous songeons à nos familles, certains à leur femme, leurs gosses. Notre retard (nous aurions dû être chez nous à l'heure qu'il est) les a affolées. À l'extérieur, les tourmentes, les tempêtes, les pluies diluviennes, les nouvelles pessimistes de la presse et de la radio suffisent à donner à notre absence une cause catastrophique.

Radio-Toulouse et Paris-Inter lancent : «les six spéléologues descendus dans le gouffre du Pont de Gerbaut sont bloqués par une crue colossale. On redoute le pire...»

À notre sortie, de passage à Arbas nous serons arrêtés par les journalistes et la télévision qui attendaient anxieusement notre remontée.

À Toulouse, un plan de secours était déclenché et une équipe de spéléologues bénévoles gravissaient les pentes du massif d'Arbas, pendant que, lentement, nous remontions les différents puits, parcourions l'interminable réseau. Le passage en corniche, au-dessus de la Grande Cascade, l'ancien Camp 1, nouvelle progression dans la rivière, galerie Elisabeth

Casteret, chatière Claude, puits de la Découverte, bas du puits d'entrée...

La lumière du jour, par l'orifice du gouffre, dessine un cercle livide sur l'éboulis noir et luisant qui dégringole au pied de la verticale. Des cris, des appels : un groupe de collègues comme prévu, constituant l'équipe de surface, est fidèle à son poste.

Nous sommes sauvés ! Nous sommes sauvés ! Nous rions, crions des mots sans suite tant notre joie est immense. Nous dansons, tout en nous donnant de grandes tapes dans le dos. Nous nous giflons même. C'est du délire !

Un à un mes camarades remontent. L'ascension de ce puits de quarante cinq mètres, à l'échelle sera exténuante. Plus de dix fois, certains se feront arrêter pour se reposer. Dans le silence du gouffre, résonne le halètement et les plaintes de mes amis.

Chef d'expédition, je revendique le droit de remonter le dernier. Je veux, une dernière fois, demeurer seul dans mon gouffre et avec mon gouffre, emplir mes yeux d'une ultime vision, contempler des lieux qui me seront chers désormais, où j'aurai vécu les meilleures heures les plus exaltantes de ma vie.

- Attention ! On t'envoie la corde ! Me crie-t-on de la surface. Un sifflement, un claquement : la corde d'assurance frappe le sol. Je passe autour des reins et la noue. Je suis prêt.

- Mon-tez ! criè-je. La corde se tend. Je gravis le premier barreau.

- Non ! Stop ! hurlè-je brusquement. La corde se relâche. Je repose les pieds sur les rocs croulants de l'éboulis.

Non ! Je ne puis partir, encore... Quelle force me retient ici ? Mes yeux, que j'essaie de tenir grand' ouverts pour lutter contre le sommeil, scrutent les murailles. Et je rêve...

Je rêve aux puits dont les parois noires et luisantes plongent dans le vide ; je rêve à la rivière et à ses cascades, à l'inconnu qui nous grisait, à la magnifique et pure amitié qui nous a unis les uns aux autres, à la joie et à l'émotion de la découverte, au siphon terminal qui est retombé, après notre passage furtif, dans les ténèbres perpétuelles de l'abîme jusqu'à la fin du monde ; en un mot, je rêve à tout ce que nous a donné l'exploration de ce bel et gigantesque gouffre...

Là-haut, mes camarades, intrigués par mon silence, m'ont déjà hélé plusieurs fois. Avec des gestes lents, je saisis l'échelle à deux mains pour monter vers eux. Ma gorge se serre, mes yeux se mouillent de larmes.

Au moment de démarrer, je m'incline vers la muraille et pose mes lèvres sur la roche froide et humide...



Guy Prince enfin dehors !

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Norbert Casteret.....	page	6
Chapitre 1 : L'appel des profondeurs.....	page	8
Chapitre 2 : Le gouffre du Pont de Gerbaut, cet abîme délaissé, sans intérêt....	page	12
Chapitre 3 : La découverte.....	page	16
Chapitre 4 : Ça continue.....	page	22
Chapitre 5 : La rivière.....	page	28
Chapitre 6 : La Grande Cascade.....	page	36
Chapitre 7 : Les préparatifs.....	page	48
Chapitre 8 : Échec ou réussite ?.....	page	50
Chapitre 9 : Exploration terminée.....	page	70

Crédits photos :

Toutes les photos sont de l'auteur sauf :

Photo page 2 : Philippe Carpentier

Photo pages 51 - 53 - 71 - 77 et 80 : Guy Prince

